God
840·8
Gen/Sui
102571

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

SUITE

DES SOUVENIRS

DE

FÉLICIE L***.

SUITE

DES SOUVENIRS

DE

FÉLICIE L***.

PAR Mme DE GENLIS.

102571

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1813.

God
Fr 840-8
Gen/Sui
102571

AVERTISSEMENT.

Ce volume est entièrement nouveau, à peu de *Souvenirs* près, qui se trouvoient dispersés dans les volumes du Mercure de l'année..... et qui n'ont point été recueillis dans les œuvres de l'auteur, parce qu'ils n'étoient pas suffisans pour faire un second tome. L'auteur, à la fin du premier, annonçoit un conte qui ne se trouve point au commencement de celui-ci, parce qu'il a été réuni, sous le titre des *Rencontres*, à la collection de ses Contes moraux.

LES SOUVENIRS

DE FÉLICIE L***.

J'ai beaucoup vu, dans mon enfance et dans ma première jeunesse, le fameux Vaucanson, le plus grand mécanicien de son temps, qui avoit fait un automate qui jouoit de la flûte, et un canard artificiel qui mangeoit et digéroit. Lorsqu'il fut reçu à l'académie des sciences, il s'aperçut que presque tous ses nouveaux confrères lui faisoient fort mauvaise mine. Il en demanda la raison à M. de Buffon, qui lui répondit, avec sa bonhomie ordinaire : c'est que vous n'êtes pas plus fort que moi en géométrie, et qu'ici ils ne font cas que de cela. Eh! que ne me le disoient-ils! s'écria Vaucanson; je leur aurois fait un géomètre. Il ne pensoit pas que

cela fût plus difficile que de faire un flûteur et un canard.

Voici un plaisant trait d'avarice : M. de C****, très-riche, et devenu aveugle d'une cataracte formée sur les deux yeux, vint du fond du Languedoc à Paris, pour consulter Granjean, qui lui dit qu'il étoit temps de lui faire l'opération, et qu'il en répondoit. M. de C**** demanda ce que lui coûteroit l'opération : Cinquante louis, répondit Granjean. M. de C**** se récria douloureusement, il voulut marchander. Granjean fut inflexible, il fallut céder. Quelques jours après, Granjean se rendit chez M. de C****, et il commença l'opération ; lorsqu'il eut enlevé la cataracte de l'œil droit, M. de C****, transporté, s'écria qu'il voyoit parfaitement. En effet, il distingua tous les objets et toutes les couleurs. Allons, dit Granjean, passons à l'autre œil.... Un moment, reprit M. de

C****, vous prenez cinquante louis pour l'opération entière, ce qui fait vingt-cinq louis pour chaque œil ; moi, je vois tout autant qu'il m'en faut, je me contente d'un œil ; faire opérer l'autre seroit un luxe fort inutile : voilà vingt-cinq louis, je veux bien rester borgne.

J'ai une manière de juger du mérite et du génie des auteurs, qui m'est tout-à-fait particulière : je cherche à connoître, en lisant leurs ouvrages, si par l'élévation de leur âme, la justesse et l'étendue de leur esprit, la pureté de leurs principes, ils auroient pu être, avec éclat, autre chose que poëtes et auteurs. Dans cet examen, le grand Corneille est incomparable : quel homme d'état, ou quel magistrat intègre, ou quel bon prince souverain, ou quel républicain incorruptible il eût été !... La connoissance parfaite du cœur humain est utile, car elle prouve un esprit réfléchi, juste, pénétrant. Ainsi Racine

auroit pu être, avec gloire, autre chose que poëte. Mais peut-on se figurer Voltaire occupant une grande place avec honneur, sagesse et dignité? Peut-on se le représenter sur un trône, maintenant l'ordre, la paix et les bonnes mœurs? Peut-on le supposer ministre, ambassadeur, ou magistrat, ou évêque? Il ne pouvoit faire que des tragédies brillantes et des livres. Mais avec de la légèreté, de l'imprudence, de l'inconséquence, des passions vives, un orgueil immodéré, et le manque absolu de principes, on ne fait pas des livres immortels. Ainsi, par cette manière de juger les auteurs, on juge aussi très-solidement du mérite réel de leurs ouvrages. Si Voltaire n'eût pas écrit, il auroit toujours trouvé le moyen de faire du bruit; il eût de même passé pour un homme d'un esprit infini, mais brouillon et dangereux; on lui eût refusé le génie, parce qu'il n'y a point de génie sans profondeur d'es-

prit, sans grandes vues, sans pénétration supérieure : il n'y a point non plus de mérite éminent sans principes de morale et sans empire sur soi-même. Tel est l'homme, tels sont les ouvrages : c'est une règle infaillible.

Je m'étois promis de conter une petite histoire; mais je veux parler aujourd'hui d'autre chose, et retracer ici une partie de ce que nous avons dit ce soir. J'avois à souper le comte de Schomberg, le marquis de Chastelux, et cinq ou six autres personnes. On a parlé de la pièce nouvelle; quelqu'un a dit qu'il étoit singulier que l'on ne songeât pas à faire une tragédie de la mort de Lucrèce; que rien ne seroit plus théâtral que le serment de Collatin et de Brutus, qui jurent sur le poignard teint du sang de Lucrèce, de venger cette infortunée, etc. M. de Schomberg a dit, avec beaucoup de raison, selon moi, que la *délicatesse française* ne supporteroit pas une *hé-*

roïne souillée, alors même qu'elle ne seroit déshonorée que par une violence. Lucrèce reparoissant sur le théâtre, après le crime du fils de Tarquin, inspireroit une sorte de dégoût invincible, et prêteroit au ridicule aux yeux d'une certaine partie des spectateurs. Le marquis de Chastelux a remarqué que cette délicatesse de goût honore d'autant plus notre nation, qu'elle n'appartient qu'à elle : les Allemands et les Anglais surtout ne la conçoivent pas. Pourrions-nous tolérer sur notre théâtre *The fair Penitent* (la belle Pénitente), de Rowne? J'ai vu jouer cette pièce en Angleterre, et je n'en connois point de plus absurde et de plus indécente. On ne s'intéresse à personne. Caliste, la belle pénitente (qui ne se repent point du tout), n'a ni noblesse, ni remords, ni vraie passion, et elle calomnie indignement Horatio, l'ami de son mari; Altamont est un sot mari; Lothario, un scélérat de sang-froid;

Sciolto, père de Caliste, un père dénaturé et un très-mauvais chrétien, puisqu'il prescrit, comme une belle action, un suicide à sa fille; ce qui, dans nos mœurs, est aussi extravagant qu'atroce. La scène où l'on voit Caliste dans une chambre tendue de noir, à côté du cadavre de Lothario, ne fait nul effet : cela ressemble à une épreuve de franc-maçon, et il est de la dernière absurdité qu'un père ait la barbarie de condamner sa fille à cet horrible supplice, et d'afficher ainsi son déshonneur. D'ailleurs, Caliste considère fort tranquillement le corps de Lothario, et après quelques froides réflexions elle dit seulement :

Is this that haughty, gallant, gay Lothario!
« Est-ce là ce hautain, ce galant, ce gai Lothario! »

The Orphan (l'Orpheline), d'Ottway, n'est ni plus décente ni plus raisonnable, quoiqu'elle ait beaucoup de réputation en Angleterre. Castalio et Polidore, frères jumeaux, sont amoureux de Monimia, orpheline, pupille

de leur père. Castalio l'épouse en secret, et le cache à son frère ; celui-ci l'entend lui donner un rendez-vous, et, ne les croyant pas mariés, comme le rendez-vous est indiqué pour la nuit, il s'y rend à la place de son frère. Monimia croit recevoir son mari, et Polidore profite autant qu'il est possible de son erreur : tout s'éclaircit, les deux frères se battent, l'un est tué, l'autre se tue, Monimia s'empoisonne.

Amboina, pièce tragique et très-fameuse, de Dryden, offre un inconcevable tissu d'horreurs. Les Anglais prétendent qu'elle est fondée sur un fait historique : cette pièce est une sanglante satire des Hollandais, faite pour exciter les Anglais à leur déclarer la guerre. La scène est dans l'île d'Amboine, appartenant alors aux Hollandais ; des Anglais y débarquent ; l'anglais Towerson a sauvé la vie à Harman, fils du gouverneur. Il est bien reçu ainsi que ses compagnons ; mais

les Hollandais veulent le faire assassiner ; leur complot manque. Towerson épouse Isabinda, une jeune et riche Indienne ; Harman en est amoureux ; il donne le repas de noces ; le soir, il conduit à pied Isabinda chez son époux ; il l'égare en chemin, il veut lui faire violence, elle se sauve, il court après elle ; ce qui termine la scène. Dans la scène suivante, la toile se lève, et découvre Isabinda en pleurs, attachée à un arbre ; son mari survient, elle lui raconte qu'elle a reçu d'Harman le dernier des outrages. Towerson se bat contre Harman et le tue. Le gouverneur fait arrêter Towerson et tous les Anglais ; on les accuse d'un complot imaginaire, on leur fait subir mille tortures, et on les met tous à mort. Les Hollandais sont peints dans cette pièce comme des monstres et de véritables bêtes féroces, on n'excepte aucun individu, on accuse la nation entière de la dépravation et de la cruauté la plus

monstrueuse. Cette pièce fut jouée à Londres avec un brillant succès, et il est inouï qu'une nation se permette de représenter un peuple voisin, et en temps de paix, sous des traits si vils et si abominables. On peut avec justice reprocher aux Anglais d'avoir toujours montré le mépris le plus ridicule pour les autres nations ; ce manque d'équité et de bienséance en est aussi un de grandeur et de goût. Avec quelle indignité les Anglais n'ont-ils pas parlé de l'un de nos plus grands rois, Louis XIV ! Avec quelle injustice ont-ils jugé notre littérature, et en pillant et copiant tous nos écrivains ! Dryden, dans sa tragédie de la Mort d'Antoine et de Cléopâtre (1), déchire tous nos poëtes ; il prétend que nos auteurs dramatiques ont une délicatesse ridicule ; il ajoute :

(1) Intitulée *All for love, or The World well lost.* (Tout pour l'amour, ou le monde bien perdu.)

« Leurs héros sont les gens les plus civils qui respirent ; mais leur bonne » éducation s'étend rarement jusqu'à » un mot de bon sens : tout leur esprit est dans leurs cérémonies ; ils » manquent du génie qui anime notre » théâtre ; et par conséquent il est indispensable, puisqu'ils ne peuvent » plaire, que du moins ils prennent » garde d'offenser. Mais, comme l'homme le plus poli dans la société est » communément le plus stupide, ainsi » ces auteurs nous endormiront, tant » qu'ils craindront de blesser les bonnes mœurs, en nous faisant pleurer » ou rire (1). » Dans tout ceci, nulle

(1) J'ai traduit littéralement ce passage ; mais quand on accuse quelqu'un du comble de l'impertinence, il faut prouver. Voici le passage anglais :

« Their heroes art the most civil people breathing ; but their good breeding seldom extends to a word of sense : all their wit is in their ceremonies ; they want the genius which ani-

exception pour Corneille et Racine : au contraire, Dryden dit positivement que les pièces de Corneille sont froides et mauvaises ; que celles de Racine sont fades et sans génie. Il se moque surtout de la tragédie de Phèdre, et de la sottise d'Hippolyte, qui ne dit pas nettement à son père que Phèdre a voulu le corrompre (j'adoucis le mot qu'il emploie). Tous les auteurs anglais, et même le sage Adisson, n'ont pas été plus équitables pour nous. Comment sommes-nous représentés dans les comédies anglaises ? Les Français y sont constamment traités comme des fats imbécilles ; et, ce qui peut paroître

---

mates our stage ; and, therefore, this is but necessary, when they cannot please, that they should take care not to offend. But as the civilest man in the company is commonly the dullest, so these authors while they are afraid to make you laugh or cry out of pure good manners, make you sleep. »

plus singulier, comme des poltrons. Smollet, dans sa comédie intitulée *The Reprisal*, n'a voulu faire qu'une satire contre les Français ; il y représente M. Champignon, un marin français, poltron et fripon, qui fait mille bassesses. Samuel Foot, autre auteur comique, a fait deux pièces dans le même genre : *The English man in Paris*, fort différent de notre *Anglais à Paris* : cet Anglais de M. Foot nous accable d'invectives. *The English man returned from Paris*, contient des injures tout aussi grossières sur la France et sur ses habitans. Un des personnages de cette pièce, dit qu'il méprise les Français parce qu'ils sont des esclaves, adorateurs imbécilles de leurs despotes. Enfin, on ne met des Français sur le théâtre anglais, que pour les représenter sous les traits les plus odieux et les plus ridicules. Dans les ouvrages les plus nouveaux, on retrouve la même

injustice et la même haine (1). Je viens de lire un gros *in*-4°. en anglais, sur les femmes ; les Françaises y sont traitées de la manière la plus injurieuse : on y prétend qu'elles jurent, et qu'elles se font déshabiller, passer leurs chemises, et mettre au lit par des valets de chambre. L'auteur de Cécilia et d'Evelina, présente une Française, dans l'un de ces deux jolis romans, qui ne parle jamais sans dire : *pardi, parbleu, par ma foi,* ou *le diable m'emporte ;* ce qui peint à merveille une dame française ! Que l'on compare tout ceci avec la généreuse bonhomie de nos auteurs, qui ont tant loué les écrivains anglais et leur nation ! Que l'on compare l'équité anglaise et l'équité

(1) Et dans leurs voyages, entre autres le voyage de Smollet en France. M. Suard a fait de cet impertinent voyage une critique très-juste et très-agréable.

française, le goût anglais et le goût français! c'est, je crois, sans vanité nationale, tout ce que nous pouvons désirer de plus avantageux pour nous. Il faut encore que je dise un mot de leur comédie, cet article égaiera mon journal.

On ne connoît guère en France que les pièces de Shakespeare, et on ne les connoît en général que sur des traductions qui en exagèrent les défauts, et qui n'en font pas sentir les beautés : car il n'existe pas une seule bonne traduction de Shakespeare. Trop souvent, parce que des traductions sont littérales, on accuse injustement les auteurs originaux d'avoir écrit des choses extravagantes et vides de sens. Il y a dans toutes les langues des manières de parler que l'usage a consacrées, mais qui par elles-mêmes sont extrêmement vicieuses, et qui même ne signifient rien; par exemple,

ces expressions : *une âme bien née*, ou *cela ne laisse pas d'être agréable*, ou *j'ai dans l'idée*, etc., ne paroîtroient dans une traduction anglaise qu'un galimatias ridicule, comme on ne pourroit traduire littéralement en françois cette phrase anglaise : *je suis en hauts esprits* (1), c'est-à-dire de bonne humeur. Je crois que la langue la plus parfaite est celle qui a le moins de ces tournures vicieuses, qui sont infiniment plus multipliées en anglais et en allemand qu'en français. Il ne faut donc pas juger le style et les pensées de Shakespeare, dont le langage a vieilli, surtout sur des traductions très-imparfaites ; il faut encore moins le juger d'après les critiques de M. de Laharpe, qui ne savoit pas l'anglais ; et d'après les moqueries de Voltaire, qui n'a pas été de meilleure foi en parlant du père de la tragédie an-

(1) I am in high spirits.

glaise, qu'en commentant les chefs-d'œuvre du créateur de notre théâtre. Voltaire, uniquement pour tourner Shakespeare en ridicule, s'est amusé à dénaturer une scène de sa pièce intitulée *Jules César*, en traduisant littéralement les phrases et les mots : dans cette même scène il a omis cependant une traduction essentielle, ce qui produit une effet très-grotesque ; il conserve à César le titre anglais de milord, que lui donne Calpurnie en lui parlant. Voltaire fait là-dessus beaucoup de plaisanteries, qui toutes tombent à faux : car *lord* signifie seigneur, et c'est le titre que nous donnons nous-mêmes, dans nos tragédies, aux personnages héroïques. Les Anglais, dans leurs prières, appellent aussi Dieu milord. Si M. de Voltaire eût lu des Heures, il n'auroit pas manqué de dire que les Anglais faisoient de la divinité un pair de la Grande-Bretagne.

Pour apprécier Shakespeare avec équité, il faut songer qu'il n'avoit fait aucune étude, qu'il n'avoit pas la moindre idée du théâtre grec, et que de son temps il n'existoit pas en Europe une tragédie moderne qui fût passable, ni une comédie qui eût le sens commun. Il faut songer encore que dans ce siècle, et même long-temps après, la bonne compagnie, les gens graves et les femmes surtout, n'alloient point aux spectacles; ce fait explique une chose qui paroît incompréhensible quand on l'ignore : c'est la modestie des femmes anglaises, et la licence abominable des pièces de théâtre. Shakespeare travailla particulièrement pour la populace; mais tous ceux qui savent l'anglais conviendront qu'il eut une prodigieuse imagination, une profonde connoissance du cœur humain, et la diversité de talent la plus étonnante; il est, avec une égale supério-

rité, terrible, touchant, doux, gracieux, naïf (1) et comique. Outre ses tragédies, il a fait des comédies très-plaisantes et de charmantes pastorales. Que lui manqua-t-il ? de l'instruction, une nation plus éclairée, et le goût qui résulte de ces deux choses pour ceux qui ont un esprit supérieur. Shakespeare reçut de la nature des dons immenses, et, semblable à ces possesseurs d'une grande fortune qui font mauvais usage de leurs richesses, il a très-mal employé tous ses trésors. Convenons avec les Anglais qu'il eut un très-grand génie, et que ses tragédies sont les plus belles du théâtre anglais ; mais disons avec autant d'équité, que ces mêmes tragédies, quoique remplies de scènes et de traits admirables, sont des pièces horriblement défectueuses,

(1) Il a placé plusieurs enfans dans ses pièces, et il les a fait parler avec une grâce et une ingénuité inimitables.

et de véritables monstres. Les autres auteurs tragiques de cette nation, bien moins excusables que Shakespeare, sont en général infiniment plus licencieux, et ils offrent dans leurs ouvrages des scènes beaucoup plus ridicules. Ce n'est pas Shakespeare qui a représenté dans une tragédie un vieux sénateur amoureux d'une courtisane, faisant le *petit chien* et le *taureau* pour lui plaire (1). Shakespeare n'a rien imaginé d'aussi atroce (2) que le dénoûment de Montezume, tragédie de Dryden. On voit dans cette pièce, sur le théâtre, Montezume et Guyomar attachés tous les deux sur une roue, et Pizarre leur faisant donner la question, pour les forcer d'avouer où sont

(1) Les scènes entre *Antonio* et *Aquilina*, dans *Venice preserved*, d'Ottway.

(2) En supposant, comme on le croit généralement, que l'extravagante pièce intitulée *Titus Andronicus* ne soit pas de lui.

leurs trésors ; Guyomar pousse des cris douloureux ; et Montezume lui dit ce mot si connu : *et moi, suis-je sur un lit de roses ?*... Shakespeare n'a pas fait l'éloge d'un lâche assassinat commis par l'ordre d'un prince chrétien, et c'est ce qu'a fait Dryden dans sa pièce intitulée *The Duke of Guise*. Shakespeare, dans ses tragédies, n'a ni calomnié, ni injurié les nations, et beaucoup d'autres anglais n'ont réussi sur le théâtre de Londres, que parce que leurs pièces étoient des libelles ; entre autres la mauvaise tragédie de *Dennis*, qui a pour titre *Liberty asserted*, et qui est la plus sanglante satire contre la France. Le principal défaut de Shakespeare est de faire sans cesse un mélange bizarre du sérieux et du grotesque ; mais toutes ses peintures sont d'une vérité parfaite. On croiroit qu'il a étudié toutes les classes et tous les âges ; qu'il a passé une partie de sa vie dans les palais des rois, et

l'autre aux champs, dans les hameaux et dans les tavernes. Il semble qu'il ait connu tous les caractères qui peuvent exister, qu'il ait éprouvé tous les sentimens et toutes les passions du cœur humain; il est toujours observateur profond et peintre fidèle. On trouve dans les autres auteurs dramatiques anglais, cette bigarrure intolérable que l'on reproche justement aux pièces de Shakespeare; mais en général tous leurs tableaux sont foibles ou faux, la vérité presque toujours y manque. Quant au très-petit nombre de tragédies anglaises d'un meilleur goût, elles ont si peu d'intérêt, qu'elles sont à peine supportables à la lecture, et on ne les joue point, pas même la meilleure de toutes en ce genre, *la Mort de Caton*, d'Adisson : cette pièce, qui contient un monologue célèbre et quelques belles scènes, est néanmoins si froide, qu'il seroit impossible d'en faire une traduction intéressante; elle est écrite en vers

blancs, mais les derniers vers de chaque acte sont rimés. Ce petit morceau de poésie tient peu au sujet, et ressemble aux ariettes qui terminent les scènes des opéras italiens : cette bizarrerie dissipe toute illusion.

Les comédies anglaises, à l'exception d'un très-petit nombre, sont le véritable opprobre du théâtre anglais ; et les pièces même que l'on veut bien dire qui ne le déshonorent pas, sont telles néanmoins, qu'on n'en permettroit certainement pas la représentation sur la scène française. Ainsi notre nation, qui passe pour être si légère et si frivole, est cependant celle qui montre mieux le goût de la décence : notre public est le seul qui commande le respect ; le seul qui se croie outragé, lorsqu'on ose lui offrir des tableaux licencieux, le seul enfin qui soit austère dans ses amusemens. Cette délicatesse, unie à tant de gaîté, forme le caractère national le plus aimable et le plus beau. Puissions-

nous le conserver toujours ! La nation dont on loue tant la raison, est celle, au contraire, qui affiche le plus scandaleux mépris de toute bienséance, et qui regarde comme des chefs-d'œuvre les dégoûtantes peintures de la plus vile dépravation. Comme j'écris dans ce journal tout ce qui m'a frappée, soit dans la société, soit aux spectacles ou dans mes lectures, je vais parler avec un peu de détail des comédies anglaises, et je ne citerai que les auteurs comiques qui, parmi les Anglais, ont la plus grande réputation. *Congrève* : toutes ses pièces, sous le rapport des mœurs, sont généralement infâmes. Voici une scène du *Old Batchelor*. La femme d'un banquier est avec son amant, déguisé en vieil ecclésiastique ; son mari qu'elle n'attendoit point, survient ; il est accompagné d'un de ses amis ; la femme n'a que le temps de faire cacher son amant dans sa chambre à coucher, qui est à côté du salon. Le mari entre

en annonçant qu'il restera toute la soirée ; un moment après, il va chercher un papier dans son cabinet, en disant qu'il va revenir. Son ami reste avec sa femme, qui par conséquent ne peut faire sortir l'amant caché dans sa chambre. Le mari revient ; aussitôt la femme court au-devant de lui, et accuse l'ami d'avoir voulu l'embrasser de force, etc. L'ami confondu veut en vain se justifier ; le mari le chasse ; la femme prie son mari de le suivre, afin de s'assurer de son départ ; mais le mari n'en fait rien, et reste. Ensuite il dit qu'il veut aller prendre quelque chose dans la chambre à coucher ; alors la femme lui conte qu'un pauvre vieil ecclésiastique, qu'elle voit souvent, a été saisi d'une violente colique, et qu'il est sur son lit ; elle fait cet ingénieux récit à la porte de la chambre, et à tue-tête, afin d'instruire son amant. Le mari trouve cette histoire très-vraisemblable : il entre dans la chambre ;

il en revient en disant qu'il a été sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller le pauvre malade qui dort sur le ventre.

The Way of the World, du même, est encore plus licencieux : les Anglais font le plus grand cas de cette pièce, qui n'offre pas un seul personnage intéressant, et dont le héros est un fourbe, et les femmes les plus viles créatures. *The Double Dealer* est la meilleure de ses pièces ; l'intrigue en est excellente, mais les mœurs en sont tout aussi mauvaises. Les pièces de *Wicherley* sont de la même immoralité. *The Country Wife* est pillée de l'École des Femmes et de l'École des Maris, de Molière ; mais Wicherley a gâté ces canevas en les rendant d'une licence inconcevable : M. Horner fait croire à tout le monde qu'il est devenu *eunuque*, ce qui le met à l'abri de la jalousie des maris, et lui donne la facilité de corrompre plusieurs femmes : [illegible]

vention de Wicherley ; l'intrigue est prise de Molière.

Farquhar, le plus gai des auteurs comiques anglais, n'est ni plus moral, ni plus décent que les autres, et surtout sa pièce intitulée *a Trip to the Jubilee*, offre les scènes les plus choquantes. M. Vizard, un hypocrite (*vizard* signifie *masque*), est amoureux d'une jeune personne qui le méprise ; il jure de s'en venger. Un jeune homme revient de Paris, et demande à M. Vizard de lui procurer une jolie fille pour quelques jours ; M. Vizard lui enseigne la jeune personne dont il a été maltraité, en lui disant que c'est une fille publique. Il lui donne une lettre cachetée pour la mère, à laquelle il mande que le jeune homme est riche, vertueux, et qu'il veut épouser sa fille. La mère le reçoit très-bien, et le laisse seul avec sa fille. Le jeune homme est d'une telle insolence, qu'il est impossible d'en citer les

détails ; et cette erreur, cette horrible indécence se prolongent pendant trois actes entiers. Le dénoûment est digne de la pièce ; la jeune personne se passionne pour celui qui la traite ainsi, et après l'avoir désabusé, elle l'épouse. Les Anglais citent comme une pièce très-morale *The Careless Husband*, de Cibber. Ce mari négligent, lord Easy, devroit être appelé le mari libertin ; il a deux maîtresses à la fois : l'une est lady Graveairs, mariée ainsi que lui ; et l'autre, la femme de chambre de lady Easy sa femme. Au dernier acte, la toile se lève, et l'on voit au point du jour, lord Easy et la femme de chambre qui ont passé la nuit ensemble, tous les deux endormis à côté l'un de l'autre. Lady Easy survient ; elle se contente de mettre son mouchoir de cou sur la tête de son mari, sans le réveiller. On la présente comme le modèle des femmes, parce que, dans ce moment, elle n'est occupée que du soin

de préserver son mari d'un rhume de cerveau. Cette attention discrète convertit tout à coup le *mari négligent*, qui devient l'époux le plus tendre et le plus fidèle, ou du moins, c'est ce qu'il promet dans la dernière scène. Il y a, dans sa pièce intitulée *The Double Gallant*, une scène assez plaisante, mais qui ne seroit admise chez nous qu'entre un tuteur amoureux et sa pupille : une femme mariée, seule avec sa femme de chambre, reçoit une lettre d'amour, y veut répondre, et ayant écrit déjà quelques lignes, elle est surprise par son mari ; elle ne peut lui cacher la lettre, alors elle lui dit que la lettre est pour sa femme de chambre, qui ne sait pas écrire. Le mari propose à sa femme de faire lui-même cette lettre, et il la dicte fort tendre.

Le fameux *Fielding* a fait des comédies absurdes et infâmes. Dans *the Lottery*, il représente une femme qui

quitte un amant qu'elle aimoit, afin de duper un fripon qui se donne pour un lord, et auquel elle fait croire qu'elle est très-riche, quoiqu'elle n'ait rien. Ces deux intrigans se trompent mutuellement et s'épousent; ensuite, après le mariage, ils s'avouent leurs fourberies. L'ancien amant, présent à cette scène, propose au mari de lui donner une somme d'argent, s'il veut lui céder ses droits sur sa femme; le mari et la femme y consentent.

Dans la pièce de *Richard Steel* (1), *The Funeral*, on voit un entrepreneur d'enterremens, auquel un fossoyeur vient dire qu'il n'a pas pu tirer du doigt du dernier grand seigneur qu'il doit enterrer, une belle bague qu'il avoit, mais qu'il lui apporte le doigt : car il apporte le cercueil avec le cadavre de-

(1) Qui a fait de jolis articles dans le Spectateur.

dans, etc. Il y a dans cette pièce beaucoup de plaisanteries de ce joli genre.

Otway, si indécent dans ses tragédies, s'est surpassé lui-même en ce genre dans ses comédies. La plume d'une femme ne pourroit faire l'extrait de sa pièce intitulée *The Soldier's Fortune;* on y trouve tout ce que la dépravation de mœurs, la bassesse de sentiment et de langage, peuvent offrir de plus choquant; et elle est en cinq actes. L'*Atheist*, du même et en cinq actes aussi, n'est pas moins révoltante. Daredevil, l'athée, est un scélérat qui n'a rien de sacré, qui est capable d'assassiner, d'empoisonner, etc. Il est très-poltron, craint beaucoup la mort, et veut se convertir dans le danger; voilà toute la moralité de la pièce, qui d'ailleurs est infâme; elle ne contient aucun raisonnement contre l'athéisme et en faveur de la religion; tous les personnages en sont vicieux, les mœurs exe-

crables : on y voit un père libertin et ruiné, à la charité de son fils qui le réprimande, le maltraite, et souvent lui refuse de l'argent; on y voit l'athée se croyant près de mourir, faire la plus abominable confession à un vieux débauché déguisé en prêtre, etc.

Dans la pièce de *Dryden*, qui a pour titre *The Spanish Fryar*, pièce très-goûtée en Angleterre, l'auteur a représenté sur la scène un véritable prêtre qui, pour de l'argent qu'il reçoit d'un jeune homme, facilite des rendez-vous, et donne à une femme mariée, en la confessant, et des lettres d'amour et les plus infâmes conseils. Je ferai ici une remarque qui me paroît bonne, parce qu'elle est juste et qu'elle honore le caractère français; c'est que, parmi les protestans, les littérateurs étrangers et surtout les Anglais se permettent sans cesse des moqueries indécentes sur la religion catholique, et les calomnies

les plus atroces contre les ministres de notre culte ; tandis que nous, observateurs scrupuleux et fidèles des égards dus aux nations étrangères, nous croirions, en nous conduisant ainsi, manquer de goût et de bienséance. Nos théologiens ont combattu et dû combattre l'hérésie ; mais jamais nous n'avons tourné en ridicule les sectes religieuses ou leurs ministres sur nos théâtres, dans nos romans et dans nos voyages. Voilà donc encore la nation réputée si *légère*, si inconsidérée, qui se trouve sur ce point, comme sur tant d'autres, la nation la plus modérée, la plus circonspecte, et par conséquent la plus sensée. Ce même Dryden, qui dénigre tant notre théâtre, a fait une comédie, intitulée *The kind*(1) *Keeper*. *Keeper*, dans ce sens, signifie un libertin qui entretient des courtisanes. Voilà un seul mot que le bourgeois gentilhomme, M. Jourdain, auroit beaucoup admiré :

(1) *Kind* veut dire *doux*.

car, comme on voit, il exprime beaucoup de choses ; cette richesse *si noble* manque à notre langue ; de sorte que, pour traduire littéralement ce titre de pièce, il faudroit dire : *le doux entreteneur de courtisanes ;* ce qui produiroit un agréable effet sur nos affiches de spectacle. Dans cette comédie, le doux entreteneur, qui se nomme M. Limberham, est trompé, malgré sa douceur, par la fille qu'il entretient ; mais, pour soutenir son caractère rempli d'indulgence, il lui pardonne toutes ses infidélités qu'il découvre successivement, et il l'épouse. Voilà un fond très-raisonnable et très-décent ; les détails sont assortis à ce plan. Voici la plus belle scène de la pièce : Un jeune homme est aimé de trois femmes ; l'une d'elles s'introduit en son absence et à son insu dans sa chambre ; peu de temps après elle l'entend venir avec une autre femme, et elle se cache sous le lit. Le jeune homme entre et s'assied sur le lit

avec sa maîtresse ; il devient bientôt fort pressant, et la femme cachée sous le lit, à chaque entreprise lui pique les jambes avec une épingle, et sa jalousie n'épargne pas sa rivale. Le jeune homme croit d'abord naïvement qu'il est ainsi tourmenté par des puces ; ensuite il imagine que c'est sa maîtresse qui lui fait ces petites niches, il s'en plaint ; elle-même, qui se sent piquer, l'accuse d'une plaisanterie qui lui paroît assez déplacée dans ce moment ; et comme ils se disputent là-dessus, on entend arriver la troisième femme, car on a eu l'imprudence de laisser la clef à la porte. Alors le jeune homme fait cacher sa maîtresse dans le lit et sous les couvertures. La troisième entre, elle jette un coup d'œil pénétrant sur le lit ; elle conçoit de justes soupçons, et feignant de se trouver mal, elle va se jeter à corps perdu sur le lit ; celle qui est dedans se relève pour ne pas étouffer ; celle qui est dessous en sort par l'ef-

froi que lui causent la secousse et les cris, etc.

Voilà deux beaux coups de théâtre; voilà de fortes conceptions dramatiques, que ne produiront jamais nos têtes *frivoles* et *légères!*..... Assurément Dryden suit le précepte qu'il donne, il ne craint point de blesser les bonnes mœurs pour faire rire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour pouvoir parler publiquement de ce théâtre, il faut que j'attende que je sois vieille.

Dryden, qu'on ne se lasse pas de citer, voulant peindre dans une de ses tragédies une femme ambitieuse qui vient d'acquérir un trône à force de crimes, la fait poignarder par un amant qu'elle a trahi, et qui ensuite s'est tué lui-même; alors l'ambitieuse, expirante, entourée de ses nouveaux sujets, et s'adressant au cadavre de son meurtrier, dit :

« Meurs pour nous deux;... je n'ai » pas maintenant le loisir : je viens » d'acquérir une couronne qui ne doit » point céder au destin;... et cepen- » dant je sens quelque chose de sem- » blable à la mort qui s'approche... » Mes gardes! mes gardes!... empêchez » ce vilain squelette de paroître. Sûre- » ment la mort se méprend; cette mort » n'est pas la mienne, elle radote, et » c'est le fil d'une autre vie qu'elle » veut couper. Dites-lui que je suis une » reine... Mais il est trop tard!... En » expirant, j'accuse mon destin de re- » bellion... (*Aux Maures, ses sujets:*) » Inclinez-vous profondément; vous, » esclaves! prosternez-vous prompte- » ment, montrez-moi votre soumis- » sion : avant de mourir, je veux goûter » la douceur de régner (1). » *La con- quête de Grenade.*)

(1) Die for us both... I have no leisure now... A crown is come and will not late allow.

Ce n'est pas ainsi que Corneille a peint une ambitieuse dans Rodogune; Cléopâtre ne dit pas toutes ces belles choses, et elle meurt platement, sans accuser la mort de *radoter*. On nous répète tant que les Anglais ont plus de naturel que nous, qu'il faut bien croire que les idées et les sentimens exprimés dans cette tirade, sont d'une parfaite vérité. C'est encore Dryden qui, dans une pièce de vers, parlant des boutons de petite-vérole de lord Hastings, les compare dès leur naissance à des boutons de roses, ensuite à des rubis, et

---

And yet I feel something like death is near...
My guards! my guards!...
Let not that ugly skeleton appear.
Sure destiny mistakes; this death's not mine,
She doats and meant to cut another line.
Tell her I am a queen... But 'tis too late!
Dying I charge rebellion on my fate.
Bow down, ye slaves!... (*to the Moors.*)
Bow quickly down and your submission show:
I'm pleas'd to taste an empire ere I go.

(*The second part of the conquest of Grenada.*)

enfin à des astres funestes et de mauvais présage. (Lord Hastings mourut de cette maladie.) C'est avec le même bons sens que Dryden, dans sa tragédie d'*Artur*, fait parler Emmelina, l'héroïne de la pièce, qui est aveugle-née. On lui demande quelle idée elle se fait de la figure de son amant; elle répond, sans hésiter, qu'elle imagine qu'il a *un visage d'or noir*, parce que l'or est la chose la plus précieuse, et le noir la couleur la plus douce et la plus pure. Cependant Dryden avoit de grands talens; mais que sont les talens littéraires sans le goût! Il y a de belles choses, et même du génie dans sa tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*; cette pièce est l'une des plus sages du théâtre anglais : c'est apparemment par cette raison qu'on ne la joue plus.

Avant de terminer cet article, je dois parler de deux jolies comédies justement estimées des Anglais, dont le ton

est fort licencieux, mais qui d'ailleurs n'offrent rien contre les mœurs. L'une est intitulée *a bold Stroke for a Wife* (un coup hardi pour une femme). C'est une jeune personne qui, par la dernière volonté de son père, ayant quatre tuteurs de caractères différens, ne peut se marier avec sa dot sans le consentement de ces quatre personnes. Son amant, le colonel Fainwill, prend successivement les formes qui conviennent à chacun des tuteurs, et obtient leur consentement. Cette pièce, quoique fort agréable, en a produit une française qui n'a point eu de succès : *les Tuteurs*, de M. Palissot. Mais elle a fourni tout le fond du charmant roman intitulé *Cecilia*, de miss Burney. L'autre, comédie en cinq actes, aussi du même auteur, est une pièce de caractère ; elle a pour titre *The Busy body*, titre qu'il est impossible de traduire littéralement, et qui signifie *l'homme affairé*. Il y a deux in-

trigues d'amour que Marplot, l'homme affairé, traverse, sans le vouloir, par sa curiosité, son commérage et sa maladresse. Il est officieux, veut se mêler de tout et brouille tout. L'auteur de ces pièces a fait encore une comédie assez amusante, mais beaucoup trop romanesque. Cet auteur, qui mérite un rang très-honorable parmi les auteurs dramatiques anglais, est une femme qui vivoit sous le règne de la reine Anne. Elle avoit un singulier nom; elle s'appeloit Suzanne *Centlivres*. On assure qu'avant son mariage, possédée du désir de s'instruire, elle passa plusieurs mois, déguisée en homme, à l'université de Cambridge.

J'ai encore plusieurs petites réflexions à faire sur la *solidité anglaise*, et sur la *frivolité française;* je les écrirai demain.

Qu'est-ce qu'une nation inconsidérée, légère et frivole? Ce seroit une nation absolument hors d'état de concevoir et d'exécuter de grandes choses, parce qu'elle n'auroit ni la profondeur d'idées que peuvent donner la sagesse et la méditation; ni la suite, la prudence et la persévérance qui peuvent seules assurer le succès de ce qui est éminemment utile et bon, et par conséquent glorieux; enfin ce seroit une nation turbulente, inconstante, ne pouvant conserver la même forme de gouvernement, et sans cesse bouleversée par des troubles intérieurs, des guerres civiles et des révolutions (1).

(1) Tel étoit jadis l'état de Gênes. Cette ville et son territoire, gouvernés d'abord par des comtes, s'érigea en république, et eut successivement pour chefs, des *consuls*, des *capitaines du peuple*, des *abbés du peuple*, que l'on supprima pour reprendre un seul capitaine du peuple, et

D'après cette définition, que je crois très-juste, il n'existe point en Europe de nation inconsidérée, frivole et légère. Le siècle brillant et religieux de Louis XIV a tellement perfectionné la civilisation; les souverains, éclairés par tant d'instructions sublimes, savent si bien que leur autorité dépend de la justice; les sujets sont enfin si persuadés qu'il n'y a pour eux ni sûreté, ni bonheur, ni repos, sans la soumis-

---

ensuite deux *capitaines*. On supprima encore les *capitaines*, et on créa encore un *podestat*, puis on reprit les *capitaines*, et enfin on établit les *doges;* et durant plus de cinq cents ans, ce peuple inconstant et léger, ne pouvant s'arrêter à une forme de gouvernement, changea sans cesse de magistrats, de lois et de domination, se donnant tour à tour à la France et à divers princes d'Italie. Toujours turbulent et factieux, il ne parut faire la guerre civile et la guerre extérieure, chercher la liberté, ou demander l'esclavage, que par un besoin irrésistible de mouvement et de changement. Voilà un peuple léger; il n'en existe plus de tel.

sion à leurs lois et à leurs chefs, qu'à moins de rétrograder, les nations européennes ne pourroient retomber dans l'anarchie et dans les horreurs des guerres civiles.

La nation française est la nation de l'Europe qui a conservé le plus longtemps sa forme de gouvernement, sa religion et ses lois; celle qui, depuis son établissement, a éprouvé le moins de révolutions, et souffert le moins des troubles intérieurs; celle enfin qui a obéi à la race des rois la plus ancienne. Les Anglais lui reprochent sans cesse de supporter, de temps immémorial, dans son gouvernement, des abus intolérables; et comme assurément on ne peut pas accuser les Français de lâcheté, il faut donc attribuer à la seule constance cette tranquillité d'une nation si brave et si belliqueuse. Il est absurde de soutenir qu'elle est à la fois indolente et vive, persévérante et légère.

Les Anglais forment la nation dont l'histoire offre le plus de révolutions sanglantes. On pourroit accuser de légèreté un peuple inquiet et turbulent, que l'histoire représente continuellement, et surtout depuis deux siècles, toujours agité, toujours rompant le premier les traités de paix avec ses voisins; emprisonnant, détrônant ses rois, abolissant la royauté, s'érigeant en république; peu d'années après, rétablissant l'état monarchique, ensuite chassant et proscrivant la famille régnante, plaçant sur le trône un étranger (1); enfin, changeant de religion, et formant dans son sein des milliers de sectes différentes.

La France a produit plus de savans et de moralistes du premier ordre, plus de têtes véritablement pensantes, qu'aucune autre nation. Montaigne, Des-

(1) Et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais une usurpation plus odieuse que celle du prince d'Orange, puisqu'elle outrageoit la nature.

C.

cartes, Mallebranche, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Nicole, Massillon, Fénélon, Labruyère, Montesquieu, Buffon, et tant d'autres que l'on pourroit placer encore au premier rang des penseurs, n'avoient pas, je crois, des têtes légères et des esprits superficiels. Que seroit-ce, si je donnois l'énorme liste des auteurs estimables et véritablement utiles, qui consacrèrent leur vie entière à des recherches laborieuses, à des travaux qui demandoient surtout une infatigable persévérance !

Les Anglais ont aussi des savans de la plus haute réputation, leur littérature *sérieuse* est sans doute très-riche aussi; mais ce ne sera pas leur faire une injustice que de prétendre avec eux à l'égalité à cet égard : on pourroit si facilement la leur disputer ! Le peuple français peut dire, sur tous les points :

Je n'ai point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Le théâtre anglais est déshonoré par une licence effrénée en tout genre, par des puérilités étranges, par des extravagances inconcevables.

Le théâtre français est, parmi les modernes, le plus décent, le plus raisonnable et le plus sage de tous les théâtres, et c'est un aveu que doivent faire ceux même qui ne le trouveroient pas le meilleur; ceux enfin qui auroient le malheur de préférer Shakespeare et Dryden à Corneille et à Racine, seroient encore forcés de convenir que du moins on peut louer, dans nos plus grands poëtes dramatiques, la noble simplicité, la sagesse, la raison et les intentions morales. Les Français veulent en toute chose de la raison, et c'est pourquoi ils ont tant de goût. Sans raison, rien ne leur plaît, du moins pendant longtemps; ils en exigent dans les vers, dans les romans, dans un conte, dans une allégorie; ils se lassent, il se dé-

goûtent promptement de ce qui en manque.

Est-ce l'austérité des mœurs anglaises qui donne à cette nation une telle réputation de solidité ? Les Français et les Italiens passent pour les hommes les plus sobres de l'Europe ; ils aiment mieux la conversation que le vin et la table : c'est bien là un genre de raison, et la tempérance est une vertu recommandable qui fait assurément une partie des bonnes mœurs. Les Anglais, au contraire, passent plus de la moitié de leurs journées à boire et à manger : la solidité de cette manière de vivre est un peu matérielle, et ne prouve pas beaucoup la solidité de l'esprit. Les Anglais, et même les Anglaises, aiment le jeu avec une fureur qui n'a jamais été aussi générale en France ; et non-seulement ils jouent dans leurs maisons, mais ils ont trouvé le secret de perdre ou de gagner des sommes immenses sur des tapis de verdure ainsi

que sur des tapis de velours. Ils se ruinent en se reposant sur une chaise, ou en courant dans des plaines, ou même en soutenant leurs opinions; les courses de chevaux et les paris nous viennent d'eux; la discussion, c'est-à-dire la conversation animée, est pour eux un trafic, un moyen de gagner de l'argent. On accuse quelques Français d'*anglomanie*, et l'on a raison de s'en moquer: il faut respecter toutes les nations; mais il faut s'honorer de la sienne, c'est s'honorer soi-même. Les Anglais disent beaucoup de mal de nous, même en temps de paix; cependant ils prennent toutes nos modes: la cuisine des gens riches est à la française, tous les meubles des maisons élégantes sont faits en France. On nous reproche comme une grande preuve d'inconstance, d'avoir bouleversé nos jardins pour les refaire dans le goût anglais; mais les Anglais ont fait exactement la même chose, il y a environ soixante-dix ans:

ce fut Adisson qui, dans le Spectateur, leur donna cette idée. Il proposa de faire des jardins imitant la nature ; il entre dans beaucoup de détails à cet égard, en produisant, dans son charmant journal, une prétendue lettre sur ce sujet, où l'on fait la description d'un jardin et d'une volière non fermés (1). On commença, comme nous, à faire des jardins excessivement surchargés. Il existe encore quelques-uns de ces premiers jardins, Lesowes et Stow, et deux ou trois autres. Ensuite ce genre se perfectionna, et l'on fit ces jardins simples et majestueux que nous n'avons pas encore imités.

La mode, être à la mode, sont des choses auxquelles on attache infiniment plus de prix à Londres qu'à Paris ; et les modes les plus extravagantes,

(1) La description de cette volière a servi de modèle à J. J. Rousseau, pour la volière décrite dans son roman de la Nouvelle Héloïse.

celles qui sont dangereuses, ont été inventées à Londres, telles que les *wiskys*, les voitures démesurément élevées, les siéges où les cochers risquent de se tuer s'ils en tomboient. Que dira-t-on des *jockeys*, ces malheureux enfans que l'on enveloppe dans des couvertures de laine, que l'on chauffe, que l'on fait suer, afin de les maigrir et de les réduire au poids convenable ? Toutes ces inventions ne sont pas très-sensées : les Anglais raisonnables ne font rien de tout cela ; mais les Français les plus légers n'ont rien imaginé de pareil. Jamais on n'a vu dans nos journaux les détails frivoles des modes nouvelles et des habits de femmes (1) ; et les journaux anglais les plus estimables contiennent toutes ces puérilités : en outre, à toutes les fêtes de la cour, on y trouve la description la plus minutieuse des vê-

(1) Ceci fut écrit avant la révolution.

temens et de la parure de la reine, des princesses, et de toutes les dames de la cour.

Les Français aiment les arts, parce qu'ils en ont le génie et qu'ils y excellent; néanmoins ils ne rendent point à des comédiens les honneurs qui ne sont dus qu'aux héros et aux grands hommes dont les talens sont utiles. On ne voit point à Saint-Denis, parmi les tombes de nos rois, des tombeaux d'acteurs et de comédiennes; et c'est ce qu'on voit à Westminster. L'austérité française ne souffre même pas que des comédiens soient admis dans nos sociétés savantes : Molière, l'inimitable Molière, ne fut pas de l'Académie française!....

Les arts les plus frivoles sont les mieux payés en Angleterre. Les chanteurs et les danseurs ne font de véritables fortunes qu'à Londres. Le goût des romans et des contes de revenans est certainement beaucoup plus vif en Angleterre qu'en France; enfin, le

luxe des Anglais surpasse de beaucoup le nôtre. Est-ce donc la perfection de leur constitution politique qui leur donne cette haute réputation de sagesse ? Ce gouvernement est-il donc en effet si digne d'admiration ? C'est assurément ce que je ne déciderai point ; mais l'un des meilleurs auteurs anglais, Pope répondra à cette question : *Laissons*, dit-il, *les sots disputer sur la forme des divers gouvernemens ; le meilleur est celui qui est le mieux administré*, c'est-à-dire, celui sous lequel on est le plus paisible et le plus heureux. Les combats, les querelles, les séditions parmi le peuple anglais, sont les événemens de tous les jours ; et notre peuple est le plus doux et le plus gai de l'Europe. On paie en Angleterre deux ou trois fois plus d'impôts qu'en France. Les voleurs en Angleterre attaquent et dépouillent tous les jours les passans et les voyageurs dans les rues, aux environs de Londres,

et sur les grands chemins; nous parcourons nos villes, nous voyageons jour et nuit sans rencontrer de voleurs. Les Anglais meurent fréquemment du spleen, et le suicide est infiniment plus commun dans ce pays que dans aucun autre; nous avons la plus brillante humeur, notre gaîté a passé en proverbe: quand on veut s'amuser et voir des gens heureux, on vient chez nous; on y vient même pour s'y guérir de la consomption, et souvent l'inclination y fixe les étrangers. Ainsi, d'après la définition de Pope, qui me paroît parfaite, je conclus que notre gouvernement vaut mieux que celui d'Angleterre: ce n'est heureusement pas moi, c'est un penseur anglais qui le décide. On juge les Anglais et les Français comme on juge communément les individus dans la société, sur l'extérieur qui trompe si souvent. Les gens gais passent facilement pour des étourdis; les gens taciturnes se font, à peu de

frais, une réputation de sagesse. Souvenez-vous, m'a dit plus d'une fois madame de Puisieulx, qu'avec des yeux noirs, une démarche leste et légère, un air animé et de la gaîté, il faut être beaucoup plus raisonnable qu'une autre.... Si les Français étoient moins aimables et moins brillans, et surtout s'ils avoient moins de désintéressement, s'ils s'occupoient davantage de spéculations financières, on ne les accuseroit pas de manquer de raison. *Ne s'attacher qu'au solide*, est une expression qui signifie, pour tous les gens d'affaires, *ne s'occuper que de ses intérêts pécuniaires, ne songer qu'à gagner de l'argent.* Ne nous étonnons donc plus de notre réputation de frivolité et de légèreté. Puissions-nous conserver toujours le noble caractère et les qualités aimables qui nous la procurent!

Les Anglais exaltent sans cesse le mérite de leur nation; vanité respec-

table que nous n'avons point assez. Il seroit à désirer que nous eussions moins d'engouement pour nos voisins, et que nous nous rendissions un peu plus de justice.

On reprochoit à M. de *** de se vanter toujours. Je le fais à dessein, répondit-il; *c'est toujours une voix de plus*, et celle qui s'exprime le mieux sur ce point.

Quand tous les écrivains d'une nation s'accordent à répéter la même chose, cela produit beaucoup *de voix de plus*.

J'ai découvert deux jolies divinités de la fable, et qui sont peu connues, *Abéone* et *Adéone*. La première présidoit au départ, et la seconde au retour. J'en ai fait faire en miniature deux petits tableaux; M. de Laharpe, qui a trouvé ces deux figures charmantes, a fait pour elles des vers que

j'ai gravés sur les cadres. Voici ceux d'Abéone :

Ah! dans un long adieu dont la douleur s'irrite,
Le cœur s'échappe en vain vers l'objet que l'on quitte;
On s'éloigne à pas lents, les bras en vain tendus,
Et l'œil le suit encor quand on ne le voit plus.

Voici les vers pour Adéone :

O bonheur! il revient! le retour a des ailes!
Quel plaisir de conter les souvenirs fidèles!
Que de pleurs! ce moment va donc les essuyer!
Que d'ennuis! ce moment les fait tous oublier (1).

Ces deux figures, avec ces jolis vers, pourroient fournir les sujets de deux gravures très-agréables.

J'ai entendu ces jours-ci la lecture d'un roman manuscrit, fait par un homme de beaucoup d'esprit et qui vit dans le plus grand monde; et dans cet ouvrage, la peinture du monde n'a pas la moindre vérité. C'est que les gens du monde, du moins en général,

(1) Ces vers ne se trouvent point dans la correspondance de M. de Laharpe; on les donne ici parce qu'ils n'ont jamais été imprimés.

lorsqu'ils ont de la littérature, sont plus frappés de ce qu'ils lisent que de ce qu'ils voient ; il leur paroît plus commode de copier que de peindre d'après nature. Ils ne sont que de foibles imitateurs des auteurs de profession, plus exercés qu'eux dans l'art d'écrire. Ils pourroient avoir une originalité piquante, s'ils se donnoient la peine d'observer ce qui se passe sans cesse sous leurs yeux ; et, au lieu de piller sans grâce Crébillon et Marmontel, ils offriroient des tableaux vrais et nouveaux.

Il n'y a rien de *physique*, non dans les qualités naturelles, mais dans les vertus véritables. Il y a beaucoup de *physique* dans tous les vices.

Pourquoi la douleur et la joie sont-elles toujours au-dessous de ce que nous pouvons nous les représenter ? Pourquoi notre imagination est-elle si au-dessus de nos facultés réelles ? Cela prouve qu'une autre vie doit succéder

à celle-ci. Cette imagination que rien n'arrête et qui surpasse tout, est, pour l'homme de bien, le gage heureux des jouissances spirituelles qui lui sont réservées ; mais pour l'homme vicieux, c'est l'annonce terrible des souffrances qui doivent justifier toutes les terreurs du méchant.

Je trouve dans les *OEuvres de Lamothe* une anecdote très-remarquable, parce qu'elle fait voir combien, depuis ce temps, notre caractère national a changé. On aimoit alors avec enthousiasme tous les traits de grandeur, et les succès éclatans de Corneille le prouvent ; mais en même temps on détestoit tout ce qui peut ressembler à la férocité. Lamothe conte qu'à la comédie française, avant Baron, l'acteur disoit avec une extrême rudesse ce vers des *Horaces :*

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus ;

et que ce vers ne faisoit sur le public

qu'un effet désagréable. C'étoit cependant ainsi que l'auteur l'avoit conçu. Mais Baron, le premier, continue Lamothe, prononça ce même vers avec un reste d'attendrissement; de sorte que *je ne vous connois plus*, signifioit seulement *je ne veux plus vous connoître*; et le public applaudit avec transport. Baron dit à Lamothe, que Corneille fut surpris de lui entendre dire ainsi ce vers, et qu'il l'en félicita. Du temps de Lamothe, on suivoit toujours cette manière de Baron; aujourd'hui elle est oubliée: plus l'acteur, en prononçant ce vers, met de férocité dans son accent, et plus notre parterre applaudit.... Que de réflexions affligeantes pourroient résulter de ce seul fait!....

J'ai dîné, ces jours passés, chez M. de Buffon: il y avoit beaucoup de monde; la société étoit toute composée de savans et de littérateurs. J'étois,

dans ce cercle imposant, la seule ignorante; cependant le ton de la conversation étoit si naturel, on causoit avec tant de bonhomie et si peu de prétention, que je me trouvois là parfaitement à mon aise. Je dîne tous les quinze jours chez M. de Buffon, et j'y trouve toujours cette aimable simplicité; c'est le maître de la maison qui l'inspire : il en a tant lui-même ! Personne, en sa présence, n'ose montrer de la pédanterie, ou prendre un ton dogmatique et tranchant. Il n'aime ni les discussions, ni les entretiens scientifiques; il dit que la conversation doit être un délassement, et que pour être agréable il faut qu'elle soit un peu frivole. Comme je lui disois que j'étois charmée qu'il eût cette opinion qui me convient si bien, il me conta qu'une femme de province, nouvellement arrivée à Paris, et voulant voir une assemblée de beaux esprits, vint dîner chez lui, imaginant qu'elle entendroit des choses

merveilleuses : elle écoutoit avec la plus grande attention, et s'étonnoit de ne rien recueillir de remarquable ; mais elle pensa que l'on réservoit les bons mots pour égayer le dîner. On se mit à table ; alors son attention redoubla : on ne parla que de bonne chère, on ne disserta que sur la bonté des vins de Bourgogne et de Champagne ; et au second service, la dame étrangère perdant patience, se pencha vers son voisin, en lui disant tout bas : *Mais quand donc ces messieurs commenceront-ils ?* J'ai entendu un autre jour chez M. de Buffon, M. H***** de S***** lire un parallèle de M. de Buffon et de J.-J. Rousseau ; je ne me souciois nullement de l'entendre, bien certaine d'avance que ce morceau ne contiendroit, d'un bout à l'autre, que les louanges de M. de Buffon. S'il m'étoit permis d'avoir une opinion, et de porter un jugement dans ce genre, je placerois M. de Buffon au-dessus de tous

les écrivains de ce siècle ; mais je hais la flatterie et la partialité. Pendant la lecture, j'étois assise à l'autre extrémité de la chambre, très-loin du lecteur. M. H***** a une grosse voix, qui pourroit être sonore ; mais il parloit bas, je n'entendois qu'un murmure de basse-taille très-grave, et je ne distinguois que les noms de *Buffon* et de *Rousseau*. Rien n'étoit plus comique que la manière dont il les prononçoit : pour les deux noms, il élevoit la voix ; mais toujours il articuloit le premier d'un air triomphant, et avec l'accent le plus emphatique, tandis que le nom de *Rousseau* ne s'échappoit de sa bouche qu'avec une inflexion affoiblie et un ton négligé, quelquefois même dédaigneux. Sans entendre un mot du reste du discours, je jugeois facilement qu'on élevoit aux nues M. de Buffon, et que le pauvre Rousseau lui étoit toujours sacrifié. Après la lecture, tout le monde successivement est sorti ; je me suis

trouvée seule avec M. de Buffon, qui m'a demandé ce que je pensois de ce parallèle : je lui ai répondu très-sérieusement qu'il me paroissoit qu'il y avoit un peu de galimatias, un ton déclamatoire qui donnoit à ce discours la tournure d'un panégyrique, et qu'enfin on y rabaissoit trop Rousseau pour exalter le mérite de celui qu'on lui préféroit justement, mais qu'on louoit sans grâce et sans finesse. M. de Buffon, sans doute par reconnoissance, a d'abord un peu combattu ma critique ; j'ai soutenu vivement mon opinion : il a fini par convenir que j'avois raison. Alors je lui ai avoué la vérité, c'est-à-dire, que je n'avois réellement entendu que ces deux noms : *Buffon....*, *Rousseau ;* ce qui l'a fait rire aux éclats. Il a dit que dans le monde on décide souvent de la manière la plus tranchante avec beaucoup moins de connoissance. Il m'a conté ce jour-là le trait suivant : Un jeune prince étranger étant venu

voir le cabinet d'histoire naturelle, M. de Buffon fut le recevoir, et au moment où le prince alloit partir, M. de Buffon lui offrit son histoire des oiseaux ; alors le prince lui répondit très-poliment : « Monsieur, vous êtes bien bon ; je ne veux pas vous en priver ; » et M. de Buffon, charmé de voir un prince si bien élevé, n'insista pas, et garda son ouvrage.

Le chevalier de Monbarey étoit fort aimé du feu roi Louis XV : un de ses amis, qui vivoit depuis long-temps en province, persuadé qu'un homme qui est bien traité du roi peut tout obtenir, lui écrivit pour l'engager à lui faire donner une place qui eût fait sa fortune ; le chevalier de Monbarey lui répondit : « Si jamais le roi prend du crédit, je vous promets de lui demander ce que vous désirez. »

On confond trop souvent l'enthousiasme avec la flatterie ; il me semble

qu'on ne devroit pas regarder comme des *flatteurs* ceux qui rendent d'éclatans hommages à un mérite éminent. Pourquoi ne se passionneroit-on pas pour un grand homme, parce qu'il est roi? Heureux qui peut se livrer à l'enthousiasme pour ses maîtres! Lauzun et Lafeuillade n'étoient point des flatteurs, ou pouvoient n'en pas être. On doit porter le même jugement de Thomas Gresham, ce négociant anglais si célèbre par sa magnificence et par sa bienfaisance. La reine Élisabeth l'aima beaucoup; elle l'honora de plusieurs visites. Un jour qu'elle fut coucher dans sa maison de campagne, elle critiqua une cour qu'elle trouva trop grande; elle dit qu'elle aimeroit mieux qu'elle fût coupée par un mur: Gresham fit venir secrètement de Londres des ouvriers qui bâtirent ce mur dans la nuit, de sorte qu'Élisabeth, à son réveil, le trouva fait. Ce n'est pas là l'action d'un vil flatteur: car il étoit

bien possible de se passionner pour une reine qui avoit tant de talent et de génie. Mais M. Bouret, fermier général, n'approchant jamais de Louis XV, ne lui devant aucune reconnoissance, et s'enthousiasmant pour lui, dépensant des millions pour lui faire bâtir à Croix-Fontaine un pavillon de chasse, etc.; M. Bouret n'étoit bien certainement qu'un flatteur.

Une chose qui paroît très-remarquable, c'est qu'on n'a jamais dit qu'Henri IV ait été *flatté*. Cependant il fut, de tous les rois, le plus loué durant sa vie; on formeroit une bibliothèque des vers, des éloges, des poëmes et des panégyriques composés pour lui, depuis l'époque heureuse où il monta sur le trône, jusqu'à sa mort; enfin il eut les admirateurs et les amis les plus passionnés : on ne soupçonna jamais de flatterie dans toutes ces choses; pourquoi? c'est qu'à la gloire la plus brillante, ce prince a

réuni la suprême bonté. Louer Henri IV, c'étoit ne parler que du bonheur public.

La comtesse de Potoscka, le comte Brostoski, M. de Seignelai, et moi, nous avons imaginé de créer un ordre de société, dont nous composons les statuts, et que nous appelons *l'ordre de la Persévérance*. Pour y donner de la considération, nous cachons avec soin que nous l'avons inventé; nous prétendons que c'est un ancien ordre de chevalerie qui existoit autrefois en Pologne. Madame de Potoscka a écrit au roi de Pologne, qui a bien voulu être complice de cette tromperie, et qui m'a fait remettre, par M. Deglairs, une lettre remplie de grâce et de galanterie, dans laquelle il me remercie très-sérieusement d'établir en France un ordre antique, jadis très-fameux en Pologne. Cette lettre signée et tracée tout entière de la main du roi, est

pour nous un titre précieux ; je l'ai montrée à plusieurs personnes, et l'on ne doute plus de la vérité de nos récits. On parle beaucoup de cette lettre du roi de Pologne ; elle est en effet charmante, tout ce que je rencontre me demande à la voir. Ce matin, à midi, je me promenois au Palais-Royal, j'ai trouvé M. de Rulhière : je l'avois prié de se charger d'une lettre pour les insurgens ; il m'a dit qu'il l'avoit donnée au comte de Palouski qui partoit : Il avoit des droits, a ajouté M. de Rulhière, pour être choisi de préférence par vous. — Pourquoi ? — N'êtes-vous pas dame de *la Persévérance?* — Oui. Eh bien ! — Mais c'est que le comte de Palouski est fils du fondateur de votre ordre. A ces mots, j'ai souri, et j'ai dit : Cela ne se peut pas, car notre ordre est du temps des Croisades. — Eh, mon Dieu ! à qui dites-vous cela ? je le sais bien, qu'il est de ce temps : quoique je ne sois pas cheva-

lier de *la Persévérance*, je suis un peu instruit sur ce point ; j'ai été long-temps en Pologne, j'ai écrit l'histoire des dernières révolutions ; j'ai donc fait beaucoup de recherches, et je savois tout ce qu'on peut savoir sur l'ordre de *la Persévérance*, bien des années avant qu'on en connût ici l'existence. — En effet, c'est savoir l'impossible. Je serois charmée que vous voulussiez bien entrer dans quelques détails à cet égard. — De tout mon cœur.

Alors j'ai pris une chaise pour écouter avec plus d'attention une chose si curieuse. Et M. de Rulhière s'asseyant et reprenant la parole : Je me suis donc servi d'un terme impropre, dit-il, en appelant le comte de Palouski *fondateur* ; mais il est le restaurateur de cet ordre tombé dans l'oubli ; il l'a fait revivre, en armant un nombre prodigieux de chevaliers, dont en quelque sorte il est devenu le chef. A sa mort, son fils s'est trouvé à la tête de ce parti,

et opposé au roi, ce qui a réellement formé une ligue très-redoutable contre ce prince : alors le roi fit, dans cette occasion, ce que fit jadis Henri III ; il s'est déclaré le chef de la ligue qu'il craignoit. Il a fait à la hâte un nombre étonnant de réceptions, les chevaliers du parti de Palouski ont déserté, et le roi les a incorporés avec les siens ; chose d'autant plus utile au parti du roi, qu'elle pouvoit se faire sans éclat, puisque tout est mystérieux dans cet ordre : car, par les statuts, les cérémonies et les assemblées doivent être secrètes, et les chevaliers ne portent aucune marque distinctive. Ce coup de politique est très-fin et très-bien combiné, et il me donne du roi de Pologne une idée fort supérieure à celle qu'on en a communément ; mais c'est que personne ne connoît ces détails. Enfin donc, Palouski se trouve maintenant seul et proscrit, et passe aux insurgens ; voilà son histoire. — Elle

est singulière, ai-je répondu; je l'ignorois, quoique je le connoisse un peu : je sais qu'il étoit le chef de la conjuration, et à la tête de ceux qui ont arrêté le roi; mais tous les détails relatifs à l'ordre de *la Persévérance* m'étoient alors absolument inconnus. — Il est plaisant que ce soit un profane qui les apprenne à une initiée. — Oh oui! très-plaisant;... mais du moins je sais de plus que vous le détail des cérémonies. — Point du tout, ne vous en flattez pas : je sais qu'elles sont très-belles, très-guerrières, et faites pour inspirer l'enthousiasme, surtout dans des temps de trouble. — Enfin rien ne doit vous être caché. — Oh! quand on écrit l'histoire, et l'histoire moderne, on est obligé de faire tant de recherches, qu'il faut bien découvrir les choses les plus obscures et les plus secrètes.

Voilà notre entretien, il est assez curieux pour mériter une place ici. Je n'ai pas exagéré d'un mot, et j'ai écrit sur-le-

champ, afin que ce récit fût fidèle. Que seroit devenu cet homme, *cet historien*, si je lui eusse dit que c'est moi qui ai inventé tout cela, et que cet ordre n'a jamais existé que dans mon imagination ! Je ne sais s'il insérera cette fable dans son histoire de Pologne ; j'espère que non, parce que l'ouvrage étoit fait avant qu'il fût question de notre ordre ; mais il est si pénétré de ce qu'il m'a débité, que je suis persuadée qu'il en parlera, au moins dans une note. J'ai oublié de dire qu'il m'a beaucoup questionnée sur la lettre du roi de Pologne, et que j'ai promis de la lui montrer. Au reste, depuis qu'on parle tant de cette lettre, il avoit déjà dit les mêmes choses à plusieurs personnes, entre autres à madame de Potoscka, en présence du comte Brostoski qu'il a rencontré dans le monde ; et ces deux personnes, sachant la vérité, s'étoient empressées de me conter ces singuliers mensonges, qui ont achevé de donner

au nôtre la plus grande authenticité (1).

J'ai été chez le chevalier de Durfort voir un homme qui fait des choses extraordinaires, quoique ce ne soit point son métier; il ne prend point d'argent, il fait tous ses tours pour son plaisir; c'est un charlatan *amateur*. Il n'est pas le seul de cette espèce. Il aime à causer, sinon de l'admiration, du moins de l'étonnement : beaucoup de gens encore, ainsi que lui, prennent cela pour de la gloire. Voici un de ces tours : on place à un bout de la chambre deux bougies allumées sur un guéridon; et vis-à-vis, à l'autre extrémité de l'appartement, on met deux lampes allumées. L'homme se tient auprès des bougies, il les éteint l'une après l'autre, et au même moment les lampes corres-

(1) Le comte de Brostoski est actuellement à Varsovie; madame la comtesse de Potoska est à Vienne : ainsi les deux témoins de cette scène existent.

pondantes s'éteignent, sans communication, sans que personne soit auprès de la table. Dans un autre tour, un grand bocal de verre a sauté en l'air, et fut brisé en morceaux; nous avons couru tous un très-grand danger : j'étois à côté de madame la duchesse de Chartres, et mon premier mouvement a été de lui mettre mon manchon sur le visage. Tout le monde m'a fort louée de cette action; j'ignorois l'avoir faite : j'ai eu très-peur; ce mouvement a été absolument machinal et sans aucune réflexion.

On m'écrit de Lausanne, que M. Gibbon, qui s'y est établi pour quelque temps, y a beaucoup de succès, et y est extrêmement bien accueilli. Il est, me mande-t-on, très-engraissé, et d'une grosseur si prodigieuse, qu'il a beaucoup de peine à marcher. Avec cette figure et ce visage étrange qu'on lui connoît, M. Gibbon est infiniment

galant, et il est devenu amoureux d'une très-aimable personne, madame de Crouzas (1). Un jour, se trouvant tête à tête avec elle, pour la première fois, il voulut saisir un moment si favorable, et tout à coup il se jeta à ses genoux, en lui déclarant son amour dans les termes les plus passionnés. Madame de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter la tentation de renouveler cette jolie scène. M. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restoit à genoux, malgré l'invitation réitérée de se remettre sur sa chaise; il étoit immobile et gardoit le silence. Mais, monsieur, répéta madame de Crouzas, relevez-vous donc... Hélas! Madame, répondit enfin ce malheureux amant, *je ne peux pas*.... En effet, la grosseur de sa taille ne lui

(1) Depuis, madame de Montolieu, auteur du charmant roman intitulé *Caroline*, et de plusieurs traductions très-agréables.

permettoit pas de se relever sans aide. Madame de Crouzas sonna, et dit au domestique qui survint : *Relevez M. Gibbon.* Cette déclaration d'amour me rappelle celle d'un abbé Chauvelin, bossu par devant et par derrière, d'une petitesse extrême, mais spirituel, vif, effronté, et très-entreprenant avec les femmes, quand par hasard il trouvoit l'occasion de l'être. Un soir, il fut chez madame de Nantouillet ; elle étoit seule, un peu malade, et sur sa chaise longue. L'abbé passa subitement de la galanterie à l'amour, et devint si pressant et si impertinent, que madame de Nantouillet se hâta de sonner de toutes ses forces. Un grand valet de chambre arrive. Mettez monsieur l'abbé sur la cheminée, lui dit-elle. La cheminée étoit haute, le valet de chambre robuste ; il saisit le petit abbé qui se débat en vain ; on l'assied sur la cheminée... L'abbé frémit en se voyant placé à cette élévation prodigieuse pour

lui : il n'auroit pu sauter sur le parquet, sans risquer sa vie. Les éclats de rire de madame de Nantouillet augmentoient encore sa fureur, qui fût au comble, lorsque, dans cette fâcheuse situation, il entendit annoncer une visite.

Nous avons fait hier quatre réceptions de chevaliers de l'ordre de *la Persévérance*. On passe au scrutin pour être reçu : une boule noire suffit pour exclure ; cependant, en comptant les femmes ainsi que les hommes, nous sommes maintenant quatre-vingt-un. On montre un grand empressement pour être admis, quoique nous n'ayons ni bals, ni musique, ni festins. Les cérémonies des réceptions sont amusantes; on y fait des discours ; les meilleurs jusqu'ici ont été, parmi les hommes, ceux de MM. de Lauzun, d'Osmond (le jeune), d'Estaing, de G****, et de mon frère. Mesdames d'Harville,

de Chastenay, de Sabran et Meulan, ont fait aussi des discours très-agréables. J'en pourrois citer encore d'autres. Chaque personne est obligée de prendre une devise ; presque toutes ces devises sont jolies ; il n'y a que celle de M. J****, qui ait paru d'une clarté trop parfaite. C'est un cœur sur une main, avec ces mots : *J'ai le cœur sur la main.* Pour moi, je l'aime beaucoup : elle exprime une chose très-estimable et si rare ! et l'on n'est pas obligé de se creuser la tête pour en deviner le sens et l'explication. Nous ne nous rassemblons que pour faire quelque lecture, toujours courte, et pour proposer de bonnes actions à la société, ou pour rendre compte de celles qu'on a été chargé de faire du produit des quêtes.

On a souvent retiré de ces quêtes des sommes considérables dont on a fait un fort bon usage. M. le duc et madame la duchesse de Chartres ont donné cha-

cun, à la quête, cinquante louis à leur réception; à chaque quête journalière, ils donnent quatre ou cinq louis, et quand on propose une bonne œuvre particulière, ils donnent l'un et l'autre avec une extrême magnificence. M. de Lauzun est aussi d'une grande générosité; c'est chez lui que nous nous rassemblons: il a consacré une galerie à ces réunions, et il l'a fait décorer avec beaucoup de goût, de noblesse et de galanterie pour les dames. Malgré la libéralité des chevaliers et des dames, nous avons rarement des fonds en réserve, parce qu'on les emploie presque toujours sur-le-champ. Un jour, le vicomte de Crussol proposa un projet bienfaisant, pour lequel il falloit donner beaucoup d'argent; mais le projet fut très-applaudi, et il alloit passer à la pluralité des voix, lorsque M. Séguin, notre trésorier, demanda la parole: « Je crois, dit-il, » qu'avant tout, il faudroit s'informer

» de l'état de la caisse. » Eh bien! s'écria-t-on, que nous reste-t-il? Six francs, répondit M. Séguin.

Presque tous nos chevaliers viennent de partir pour leurs régimens. L'un d'eux, le comte de Rouffignac, me demanda, la veille de son départ, de lui donner une *écharpe* brodée par moi. Je lui rappelai que nos *statuts* ne nous permettoient de la donner que pour une belle ou une bonne action constatée. Le hasard l'a bien servi à cet égard : en courant la poste, la nuit, pour se rendre à son régiment, il entendit des cris; son courrier étoit en avant; son postillon ne vouloit pas arrêter, mais M. de Rouffignac l'y contraignit. Il descendit, s'approcha du lieu où l'on crioit, en criant lui-même comme s'il eût été suivi de plusieurs personnes : *Venez, mes amis, c'est par ici!* Les meurtriers, croyant qu'il y avoit beaucoup de monde, prirent la fuite. M. de

Rouffignac trouva un homme dépouillé, assassiné, baigné dans son sang et mourant; et au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, il l'a porté dans sa voiture. Cet homme, à ce que l'on croit, n'en mourra pas. Cinq assassins, sur sa déposition et sur celle de M. de Rouffinac, ont été poursuivis et pris; ils sont dans les cachots. Cette histoire est superbe, de toutes manières; elle vaut bien l'écharpe qu'on m'a demandée, et elle ajoutera un nouvel éclat à la réputation d'intrépidité et de bonté qui distinguoit déjà M. de Rouffignac.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre qui m'annonçoit que je suis nommée *commissaire du comité d'inspection* de la Société d'Emulation, à la place de madame de Senneterre, qui, dit-on dans la lettre, a passé son temps, et qui avoit pour adjoint madame la duchesse de Villeroi. On a ajouté, qu'au lieu d'une femme, on me donne pour

adjoint M. de la Rochefoucauld. Cette lettre m'a paru d'autant plus extraordinaire, que je n'ai aucune relation particulière avec les membres de cette société, et que je n'ai été qu'une seule fois à une de ses séances publiques; et ce ne fut que pour y voir Franklin, que je n'avois jamais vu alors, et avec lequel j'ai dîné souvent, depuis, chez madame de Boulainvilliers. J'ai donc cru que cette lettre étoit une plaisanterie de M. Thiars, qui m'en a fait plusieurs de ce genre. Mais enfin, ayant acquis la certitude que j'ai très-véritablement l'honneur d'être *commissaire*, j'ai été à ce comité, et je m'y suis fort amusée.

Ce comité est composé de dix ou douze personnes. Il y a en outre plusieurs autres comités; mais celui-ci est le plus considérable : Élie de Beaumont en est le président; et il est risible de voir combien cet homme, blanchi dans les affaires, attache d'importance à sa charge de

président. J'ai été tout de suite initiée dans les secrets de la société; j'ai vu qu'il y règne une grande désunion par la jalousie mutuelle des comités les uns contre les autres, qui veulent réciproquement s'arroger différens droits contraires aux premiers règlemens. Nous avions, ce jour là, un député d'un autre comité qui étoit chargé de plusieurs demandes *ambitieuses*, et qui n'alloient à rien moins qu'à transporter toute l'autorité à son comité; il y a eu là-dessus des disputes très-vives et très-aigres, et qui m'ont fort divertie. Notre président et nos autres chefs répétoient sans cesse les grands mots de *bien public*, d'*égalité*, de *désintéressement*, d'*amour de la paix*; on croyoit entendre parler les chefs d'une république, et cela avec une gravité et une importance vraiment comiques.

Élie de Beaumont, en nous en allant, m'a donné le bras, et m'a dit tout bas sur l'escalier : « Ils auront beau

» faire, notre comité est le maître de » tous les autres, et nous ne souffri- » rons pas qu'on diminue rien de notre » autorité ». J'ai souri en regardant l'homme qui me parloit ainsi, avec sa grosse perruque et ses cinquante-six ans. J'admire à quel point le désir de jouer un rôle et de dominer peut rapetisser les hommes! Je sais qu'une grande ambition a fait des héros; mais quand elle se porte sur de petits objets, elle est, de toutes les passions, celle qui peut donner le plus de puérilité; il faut qu'elle produise des choses éblouissantes, ou qu'elle rende ridicule. Au reste, après avoir rendu un devoir de politesse, et satisfait ma curiosité, je suis très-décidée à renoncer à mes fonctions de *commissaire*, et à ne plus retourner à ce comité d'inspection.

J'ai fait vœu de relire tous les ans, pendant deux ou trois mois, des mémoires et des ouvrages du temps de

Louis XIV. Il seroit à désirer que tous les littérateurs eussent lu avec attention les excellentes *Réflexions sur la Critique*, de Lamothe : cet ouvrage est parfait dans son genre ; il y répond avec autant de goût, de finesse, que d'esprit et de charme, aux injures de madame Dacier. Avant leur brouillerie, il lui avoit rendu l'hommage le plus éclatant, en faisant un ode à sa louange, qu'il lut à une séance publique de l'Académie ; mais, depuis la dispute sur les anciens et sur les modernes, madame Dacier, indignée que Lamothe soutînt la cause des derniers, prit pour lui une haine violente, et l'injuria publiquement dans ses écrits, avec une inconcevable grossièreté. Lamothe, en réponse, dans ses *Réflexions sur la Critique*, loin de rétracter ses louanges anciennes, les rappelle pour les confirmer, et pour lui en donner de nouvelles. Madame Dacier l'avoit accusé d'*envie*, de *malignité*, de *mauvaise foi* ; elle dit qu'il

est *froid* et *plat*, qu'il est *plein d'orgueil*, qu'il *n'a pas le sens commun*, qu'il est *ridicule, impertinent*, d'une *ignorance honteuse*, etc. Cependant M. de Lamothe ne crut pas qu'un tel oubli de bienséance pût l'autoriser à manquer aux égards qu'un homme doit à une femme. Il répond à ce torrent d'injures avec le ton de l'estime pour son érudition, et du respect pour sa personne; il se plaît à reconnoître, à louer le mérite de celle qui rend si peu justice au sien; il vante de bonne foi l'utilité de ses traductions; il ne se permet que des épigrammes fines et douces, qui ne tombent que sur la manière dont elle le traite. Piquant seulement par l'esprit et par la grâce, il est toujours équitable et respectueux. Madame Dacier, dans un de ses écrits contre Lamothe, disoit qu'Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avoit lu aucun ouvrage d'Homère, et elle ajoute : Que feroit-il aujourd'hui à celui qui liroit l'Iliade de

M. de Lamothe? A cela, Lamothe se contente de répondre : *Heureusement, quand je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire.* Combien cette douceur a de grâce! Mais, pour écrire et se conduire ainsi, il faut un aimable caractère, beaucoup d'esprit, de goût et d'usage du monde.

De tout temps, les princes ont aimé les nains, les fous et les enfans : des individus sans art, sans éducation, bien simples, bien naïfs, sont toujours sûrs de leur plaire : ils forment un contraste amusant avec des courtisans. La vérité plaît toujours aux princes, quand elle n'est bonne à rien. Ils ne la craignent communément que lorsqu'elle peut être utile, parce qu'elle est alors raisonneuse et sévère. D'ailleurs les princes, en général, sont timides; ce qui me paroît très-naturel quand on

fixe sur soi tous les yeux : c'est pourquoi ils montrent souvent tant d'embarras dans la conversation. On les écoute, on les cite ; ils osent à peine parler : un enfant, un petit monstre, dans un salon, est une distraction, un sujet d'entretien ; c'est beaucoup.

Nous avons, au Palais-Royal, un petit nègre qui fait nos délices. Il succède à un autre, qui, devenu grand, est relégué maintenant dans l'antichambre : *Narcisse* a treize ans, et n'est plus qu'un domestique. *Scipion* a sept ans, et c'est le petit nègre des quatre parties du monde le plus caressé et le plus gâté. Il règne depuis quatre ans dans le salon du Palais-Royal, au milieu du plus beau cercle ; il marche à quatre pates, et fait la culbute sur le tapis ; il casse tous les éventails qu'il peut attraper ; il se glisse sous les chaises des dames, les déchausse très-adroitement, et s'enfuit en emportant leurs souliers. Il débite,

d'une manière très-bruyante, tout ce qui lui passe par la tête. L'autre jour, il s'approcha de madame la princesse de Conti, et lui dit très-gravement : *Madame, pourquoi donc avez-vous un si grand nez?* Cette question, faite à la princesse du monde la plus sérieuse, la plus imposante, qui a le plus grand nez, et devant quarante personnes, causa un étrange embarras : on voulut renvoyer Scipion ; il s'obstina à vouloir s'instruire, et répéta sa question en ajoutant : *Je veux savoir ça.* On fut obligé de l'emporter ; il se débattoit en s'écriant : *C'est que je n'ai jamais vu un nez si long.....* Il a fait, il y a quelque temps, une réponse très-spirituelle. Madame la duchesse de Chartres le prend souvent avec elle dans sa voiture : un soir, elle lui dit qu'elle le mèneroit à la comédie. En effet, il descendit avec nous ; mais il se trouva que la voiture étoit remplie, et qu'il n'y pouvoit entrer : comme il parois-

soit regretter beaucoup la comédie, madame la duchesse de Chartres lui proposa de monter derrière la voiture, en ordonnant aux valets de pied de le bien tenir. Scipion dit qu'il aimoit mieux rester. Pourquoi cela ? lui demanda-t-on. *Oh !* répondit-il, *c'est que, lorsqu'une fois j'aurai été derrière, on ne me prendra plus dedans.* Il sait très-bien que *Narcisse* a joui de toute sa faveur; il faut qu'il ait profondément réfléchi là-dessus.

M. de Boulainvilliers, prévôt de Paris, a, par sa charge, le droit de porter le cordon rouge. Il chasse assez souvent avec le comte de la Marche (1). Un jour, à l'une de ces chasses, on s'égara, et l'on appela un paysan pour s'informer du chemin. Ce paysan, sans qu'on le sût, connoissoit le prince et M. de Boulainvilliers; il répondoit au

(1) Depuis prince de Conti, aujourd'hui en Espagne.

prince avec un respect très-marqué ; M. le comte de la Marche lui demanda, en riant, pourquoi il ne témoignoit pas plus de considération pour M. de Boulainvilliers que pour lui : Car, ajouta-t-il, tu vois bien que la plaque de son ordre est d'or, et que la mienne n'est que d'argent. Oui, repartit le paysan, *mais la sienne est de faux or, et la vôtre d'argent fin.*

La jolie réponse de ce paysan m'en rappelle une autre, qui fut faite aussi par un paysan à un homme de ma connoissance. Ce paysan se plaignoit vivement d'un fermier, son voisin, qu'il accusoit de friponnerie. Il est plus fin que l'ambre, ajouta-t-il. *Pourquoi*, lui demanda-t-on, *dis-tu qu'il est plus fin que l'ambre ?* C'est, répondit-il, que l'ambre n'enlève que la paille, et que lui enlève le grain.

Le marquis de ** est, comme on le sait, le moins fidèle des maris ; sa

femme, très-jeune encore, se conduit toujours bien. Un soir, qu'il soupoit avec elle au Palais-Royal, on remarqua la coiffure de sa femme, qui n'avoit, dans ses cheveux, qu'une étoile et un croissant de fort beaux diamans. Le marquis de ** disoit à madame de Serrant, qui admiroit ces deux ornemens, qu'il venoit de donner l'étoile à sa femme, au moment où elle s'étoit assise dans sa voiture; qu'il l'avoit mise lui-même dans ses cheveux, au-dessus du croissant, sa parure ordinaire, et qu'elle ne l'avoit pas encore vue! C'est un talisman, sans doute, repartit madame de Serrant : car on peut croire que c'est votre étoile qui vous préserve du *croissant*.

Madame de la Vaup****** n'est plus de la première jeunesse; mais elle a une physionomie agréable, de la douceur, de l'esprit, et une sorte d'ingénuité dans le caractère qui la rend très-

piquante ; tout cela compose une fort aimable personne. Elle s'est trouvée, il y a quelque temps, dans un plaisant embarras, dont elle s'est tirée d'une manière singulière. Se promenant à cheval, elle rencontra la chasse du roi, et elle aperçut le roi, à cheval aussi, qui s'avançoit vers elle; alors, ne sachant pas si une femme, en amazone, doit ou non ôter son chapeau au roi, lorsqu'il vient lui parler, elle fut dans une cruelle perplexité, craignant de manquer de respect, ou de faire une chose ridicule : cependant le roi s'approchoit, il falloit prendre un parti. Dans cette extrémité, elle imagine d'ôter son chapeau, de le tenir un peu en l'air de la main droite, et de l'autre de se gratter doucement la tête : Car, dit-elle, en contant cette histoire, je raisonnois de cette manière : si je dois ôter mon chapeau, il est ôté; si l'étiquette, pour une femme, est de le garder, le roi pourra croire que je ne

le dans que pour me gratter la tête, pour rajuster mes cheveux, etc. Le roi s'arrêta près d'elle quelques minutes ; comme elle étoit dans une attitude très-gênante, elle trouva qu'il lui parloit bien long-temps, et elle fut extrêmement soulagée lorsqu'il la quitta.

M. de P*** étoit amoureux de madame de ***, qui ne s'en doutoit pas ; il étoit son ami depuis plusieurs années, et il ne lui avoit jamais laissé soupçonner ses sentimens. Un soir, se trouvant tête à tête avec elle, il lui fut impossible de se contraindre plus long-temps, et, sans aucune préparation, il se jeta à ses genoux, en lui disant les choses du monde les plus passionnées : cette brusque déclaration parut ridicule à madame de ***; elle aima mieux en rire que de se fâcher contre un ami qu'elle estimoit. Elle tenoit un écran, et en plaisantant elle en donna un petit coup sur le visage de M. de *** ;

mais le petit clou d'épingle qui attachoit le manche de l'écran au carton, s'enfonça et s'accrocha au nez de M. de P***, de manière que cet écran resta collé sur son visage, comme un masque, car madame de *** l'avoit lâché en riant aux éclats. Dans cet instant quelqu'un entra; les rires de madame de *** redoublèrent, et M. de P***, profitant de son malheur, sans être vu, se leva précipitamment avec l'écran sur son visage, et prit la fuite en l'emportant; il ne le décrocha que dans l'antichambre. Le tiers qui avoit interrompu le tête-à-tête, n'ayant pas vu le visage de M. de P***, ne sut pas son nom ce jour-là; madame de *** ne voulut pas le dire; mais M. de P*** fut trahi par la profonde égratignure qu'il avoit au nez, qu'il conserva plusieurs jours, et qui le fit reconnoître.

Deux hommes que je connoissois, viennent de se tuer avec une réflexion

qui fait horreur. L'un étoit un peintre en miniature, qui avoit du talent; il se nommoit Melli. Il avoit commencé mon portrait il y a trois mois, et n'ayant pas le temps de lui donner des séances, je lui avois laissé cette ébauche à laquelle je ne pensois plus, lorsqu'il m'écrivit qu'il alloit faire *un grand voyage*, et pour me demander de finir mon portrait; je lui donnai trois séances, il n'en falloit plus qu'une : je lui indiquai un jour assez éloigné; il me dit qu'il vouloit absolument partir avant ce jour-là; qu'il avoit déjà retardé pour moi son départ, qu'il ne pouvoit plus le différer : j'insistai vivement, et il céda après une longue résistance; il finit mon portrait qu'il me laissa, et le lendemain il se tua. L'autre étoit un homme de cinquante ans, très-instruit, qui avoit beaucoup voyagé, qui étoit lié avec plusieurs gens de lettres, entre autres avec l'auteur des *Druides*, chez lequel il logeoit, et avec Dorat, qui me

l'avoit fait connoître. Il s'appeloit M. de *** : quoiqu'il eût quelquefois une conversation assez intéressante, lorsqu'il parloit de ses voyages, il ne me plaisoit pas, parce qu'il étoit *philosophe ;* et, à mon avis, il n'y a rien de si ennuyeux qu'un philosophe vieux et triste, qui n'a pas infiniment d'esprit. Les lieux communs philosophiques sont insoutenables ; on ne supporte pas des maximes qui sont à la fois fausses, dangereuses et triviales. Cependant je ne sais pourquoi ce pauvre M. de *** avoit une sorte d'amitié pour moi ; il m'en a donné une singulière preuve. Quelques jours avant sa mort, il vint me proposer de lui faire une rente viagère de quinze mille francs d'argent comptant qu'il vouloit me remettre ; je le remerciai, et je lui offris de lui faire placer cette somme sur le Palais-Royal. Il me dit qu'il désiroit ne la donner qu'à moi : je persistai dans mon refus. Le lendemain il m'écrivit pour

me faire la même proposition pour mon frère ou pour ma mère. Cette offre fut encore rejetée ; je n'entendis plus parler de lui, et trois jours après il se tua. On trouva, dans son secrétaire, cette somme de quinze mille francs qu'il avoit eu tant d'envie de me laisser.

Le docteur Tronchin a la plus belle tête de vieillard que j'aye jamais vue, sans excepter celle de Franklin, qui, à la vérité, est beaucoup plus âgé que lui. M. Tronchin ressemble de la manière la plus frappante à tous les bustes d'Homère. On dit qu'il eut dans sa jeunesse une beauté merveilleuse. Dans ce temps, il parut pour la première fois à l'école de Boerrhave, qui dit tout haut, en le regardant : Voilà un jeune homme qui a des cheveux trop beaux et trop bien frisés pour devenir jamais un grand médecin. Le lendemain, Tronchin reparut chez Boerrhave, la tête rasée ; il devint son disciple favori, il

l'avoit mérité. J'ai vu de lui un trait qui prouve sa passion pour son art, mais qui m'a fait frémir ; ce fut à la mort de M. de Puisieulx. M. Tronchin étoit son médecin, son ami intime, et lui avoit les plus grandes obligations. M. de Puisieulx, au cinquième jour d'une fluxion de poitrine, étoit à l'agonie ; il n'avoit plus de connoissance ; à trois heures du matin, M. Tronchin qui ne l'avoit pas quitté depuis vingt-quatre heures, dit à madame de Puisieulx qu'il n'y avoit plus rien à faire, et qu'il alloit se coucher. Nous entraînâmes madame de Puisieulx dans sa chambre ; M. de G*** resta dans celle du malade. Je suivis madame de Puisieulx qui se mit dans son lit. Au bout de trois quarts d'heure, j'envoyai savoir des nouvelles du malade ; on vint me dire que M. Tronchin étoit rentré dans sa chambre, et qu'il s'étoit remis au chevet de son lit. Je repris un peu d'espérance, et je retournai chez M. de

Puisieulx ; j'entrai dans sa chambre, et je fus saisie d'horreur en le voyant dans l'état où il étoit aux derniers instans de sa vie : il avoit un rire convulsif ; ce rire n'étoit pas bruyant ; mais on l'entendoit distinctement et sans discontinuité ; ce rire épouvantable, avec l'empreinte de la mort qui couvroit ce visage défiguré, formoit le spectacle le plus affreux dont on puisse avoir l'idée. M. Tronchin, assis vis-à-vis du malade, le regardoit fixement en le considérant avec la plus grande attention. Je l'appelai et je lui demandai s'il avoit repris quelque espérance, puisqu'il restoit auprès de M. de Puisieulx. Ah ! mon Dieu, non, répondit-il ; mais je n'avois jamais vu *le rire sardonique, et j'étois bien aise de l'observer.* Je frissonnai... *Bien aise d'observer* ce symptôme affreux d'une mort prochaine ! et c'étoit l'ami du mourant qui s'exprimoit ainsi ! J'allai rejoindre madame de Puisieulx, et en repassant dans le salon

avec M. de G*** et M. Tiquet, secrétaire de M. de Puisieulx, je voulus savoir quelle heure il étoit; nous approchâmes d'une superbe pendule, dont Louis XV avoit fait présent à M. de Puisieulx : on y voyoit les trois parques soutenant le cadran, et nous remarquâmes, avec saisissement, que le fil d'or qui tenoit le fuseau étoit rompu, sans qu'on puisse savoir de quelle manière il fut cassé.... M. de Puisieulx expiroit dans ce moment !.... Sa mort fut honorée des regrets de tous les honnêtes gens. Cet homme vertueux, rempli de piété, de droiture et de désintéressement, avoit aimé du fond de l'âme la religion, l'état et son souverain; il occupa de grandes places avec une parfaite intégrité; il s'en démit volontairement, et les quitta avec des mains pures et une réputation irréprochable. Durant les six dernières années de sa vie, il vécut en sage *chrétien;* il avoit acquis le droit de se reposer. La recon-

noissance conservera toujours en Champagne, parmi les pauvres, le souvenir de son immense charité, et du bien qu'il a fait sans ostentation, mais sans relâche, jusqu'au terme de son utile et noble carrière.

On dit toujours que *la mémoire nuit à l'esprit;* je ne connois rien de plus faux que cette maxime : car assurément on ne veut pas dire que la lecture méditée de tous les chefs-d'œuvre écrits dans les langues anciennes et modernes, puisse gâter l'esprit. Mais il est vrai que si ces belles choses ne laissoient qu'un souvenir vague et confus, que le germe des idées qu'on avoit admirées, on parviendroit à prendre ces réminiscences pour ses propres conceptions; on travailleroit sur ce fonds d'emprunt; et, plagiaire de bonne foi, en s'enorgueillissant d'un mérite imaginaire, on affoibliroit ou l'on dénatureroit des idées originales et sublimes.

Ce malheur si commun ne vient que du *défaut de mémoire ;* mais quand on se rappelle nettement tout ce qu'on a lu d'important, l'esprit s'agrandit, parce qu'il ne s'attache qu'à recueillir ce qui a pu rester dans les champs déjà moissonnés, ou à découvrir par tant de routes ouvertes, de nouveaux points de vue. Le génie est un noble don de la nature ; il ne s'enrichit d'aucune dépouille : rayon immortel de la suprême puissance, il n'est grand que parce qu'il est pur, il n'envahit rien, il est créateur.

Plus on a d'esprit et d'imagination, plus il est utile d'avoir de l'instruction et de la mémoire : si l'on en manquoit, on devineroit au lieu de créer, on n'épuiseroit son génie que pour trouver des choses déjà connues ; on inventeroit sans gloire, on paroîtroit commun à proportion de la facilité qu'on auroit de se rencontrer avec les auteurs distingués par la justesse de leur esprit. Ainsi

il est donc bien faux que *la mémoire nuise à l'esprit.*

Il me semble que lorsqu'on veut devenir auteur, il faudroit savoir tout ce qu'on a dit d'intéressant, de bien ou mal, pour ne pas répéter, ou pour tâcher de développer mieux, et afin de connoître aussi ce qui reste à dire de nouveau ; et pour tout cela, il est nécessaire d'avoir une très-belle mémoire. J'ai remarqué que tous les auteurs véritablement profonds et originaux avoient une vaste érudition, c'est-à-dire une grande mémoire, tels que Montaigne, Bossuet, Pascal, Montesquieu, Buffon, etc ; tandis qu'au contraire, ceux qu'on accuse d'avoir peu d'idées originales, ont fort peu lu, et n'ont lu que très-superficiellement. On pourroit là-dessus citer quelques exceptions, mais elles sont rares.

Voici un trait d'enfant qui m'a paru plaisant. M. le duc de Montpensier,

qui n'a pas quatre ans, est d'une si grande foiblesse qu'il tette encore, et qu'il n'a jamais marché sans être tenu par ses lisières ; ce qui me paroît d'autant plus singulier, qu'il est dans un appartement matelassé, où il pourroit se heurter et tomber sans se faire le moindre mal. Aujourd'hui, à ma prière, sa gouvernante a bien voulu le mettre debout au milieu de sa chambre, et l'y laisser tout seul. L'enfant, accoutumé à être tenu par les lisières par deux femmes de chambre, est resté stupéfait et immobile en se trouvant dans cet effrayant isolement. Nous l'avons invité à s'avancer vers nous ; alors il a mis ses mains derrière lui pour chercher ses lisières ; et, les saisissant, il les a ramassées en avant en étendant les bras, et les tenant avec force, dans l'intention de se conduire lui-même, et, rassuré par cette prudente précaution, il s'est approché de nous d'un pas assez ferme. La première éducation de

ces jeunes princes est si molle, qu'elle prépare beaucoup de peine à ceux qui seront chargés de l'achever.

Je ne connois point de femme plus intéressante et plus estimable, sous tous les rapports, que madame de Boulainvilliers ; elle est épouse irréprochable, bonne mère, bonne amie : toutes ces qualités sont solides, parce qu'elles ont pour base une piété sincère. Elle a de l'esprit, de la finesse et un cœur excellent. Je rencontrai chez elle un jour une jeune personne qui, sans être jolie, avoit une tournure agréable ; elle parloit à madame de Boulainvilliers avec une expression de respect qui me fit connoître que madame de Boulainvilliers étoit sa bienfaitrice. Quand cette jeune personne fut partie, comme je me trouvois seule avec madame de Boulainvilliers, je la questionnai à ce sujet : elle me conta l'histoire suivante. Un soir qu'elle se

promenoit près de sa maison de Passy, elle aperçut un petit garçon de dix ans, bien déguenillé, qui portoit sur son dos une petite fille de six ou sept, qui paroissoit être fort malade : ces enfans demandoient l'aumône. Madame de Boulainvilliers, touchée de ce spectacle, les interroge; elle apprend qu'ils sont orphelins, n'ont point d'asyle, et que leur père venoit de mourir à l'Hôtel-Dieu. Et que faisoit votre père? demanda-t-elle. — Oh! rien : car il étoit gentilhomme. — Gentilhomme? — Oh! oui; il nous l'a dit trois jours avant de mourir. — Et qui prend soin de vous? — Personne, depuis la mort de notre père. — Eh bien! suivez-moi. Les enfans ne demandèrent pas mieux. Madame de Boulainvilliers les emmène chez elle, les fait habiller et les garde trois semaines. Durant ce temps, d'après les renseignemens qu'elle reçoit d'eux, elle fait faire à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur père : elle ap-

prend avec surprise qu'il avoit la croix de Saint-Louis ; et elle voit avec plus d'étonnement encore, sur son extrait mortuaire, qu'il s'appeloit *Valois*. Cependant elle met les deux enfans en pension ; elle fait des informations sur leur famille pendant deux ou trois ans, sans succès. Au bout de ce temps, elle acquiert quelques lumières, et finit par découvrir, avec certitude, me dit-elle, que ces deux enfans sont les descendans d'un bâtard de Charles IX. Elle avoit mis la petite fille en apprentissage, elle la retire à cette époque et la place dans un couvent (c'est cette même jeune personne que j'avois vue chez elle) ; elle donne des maîtres au petit garçon, qu'elle fait appeler le chevalier de Valois. Ce jeune homme a aujourd'hui dix-sept ans. Madame de Boulainvilliers, voulant le faire entrer dans la marine, me demanda de faire quelques démarches en faveur de ce jeune homme, qui est un très-bon

sujet. Nous avons réussi ; il vient d'être placé (1). Ce qui me frappe le plus dans cette étonnante histoire, c'est la discrétion de madame de Boulainvilliers, qui a conduit si mystérieusement toute cette bonne action pendant sept ou huit ans, sans en dire un seul mot à ses amis les plus intimes ; et elle ne m'en a parlé que parce qu'elle a cru que je pouvois, dans cette occasion, concourir à compléter sa bonne œuvre. Voilà comme les vraies dévotes font le bien ; et madame de Boulainvilliers, femme d'un homme très-riche, mais qui ne prodigue point du tout l'argent, n'a qu'une pension de quatre mille francs pour son entretien : elle vit dans le grand monde ; elle est mise convenablement ; et avec une pension

(1) La sœur du jeune homme a été depuis cette madame de Lamothe, si fameuse par l'étrange et malheureuse histoire du collier de diamans.

si modique, elle trouve le moyen de faire de telles actions ! Que l'économie de la charité est ingénieuse ! combien elle donne de ressources !

J'ai connu dans le monde deux saintes dont je me rappellerai toujours le souvenir avec une profonde vénération : l'une étoit mademoiselle de Montesson, belle-sœur de ma tante ; elle est morte à soixante-quinze ans, et n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres. Elle avoit trente mille livres de rente, ne s'en réservoit pas six, et donnoit tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des malades, délivrer des prisonniers, faire élever des orphelins, donner aux pauvres : voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela ; mais quelle belle histoire ! Je ne l'ai jamais vue qu'à la mort de son frère : elle n'alloit point dans le monde, elle ne cultivoit pas les gens heureux ou qui paroissoient l'être ; la

compassion seule pouvoit lui donner de l'activité : le malheur fut un aimant pour elle, il l'attiroit et la fixoit! .... Je tiens ces détails de ma tante, qui ne parle d'elle qu'avec admiration.

Mon autre sainte fut mademoiselle de Sillery : j'ai beaucoup vécu avec celle-là, parce qu'elle logeoit chez son frère, M. de Puisieulx. C'étoit un ange sous tous les rapports ; elle étoit, par son esprit et son caractère, extrêmement aimable. Elle avoit trente-six mille livres de rente ; logeant chez son frère, et passant huit mois de l'année à Sillery, elle n'en dépensoit pas dix : le reste appartenoit aux pauvres. Elle revenoit de Sillery tous les ans avec deux ou trois petits orphelins qu'elle emportoit dans sa voiture, et qu'elle mettoit en apprentissage ; et l'on n'a découvert que dans sa dernière maladie, et après sa mort, que, sans compter ses aumônes journalières, elle dou-

voit par an environ douze mille francs de pensions réglées à des vieillards, des infirmes, etc. Elle avoit le plus tendre attachement pour son frère ; elle le veilla jusqu'à son dernier soupir, et le saisissement et la douleur la conduisirent elle-même au tombeau peu de jours après.

Il faut convenir, à la gloire des lettres, que ceux qui les cultivent avec application et succès sont, en général, moins vindicatifs et moins haineux que les autres hommes. Ils disputent entre eux trop souvent avec la grossièreté, tout l'emportement de la colère, de l'orgueil blessé ; mais il n'est pas rare de les voir ensuite se réconcilier avec sincérité ; leur amour-propre est très-délicat et très-irritable ; néanmoins il semble qu'il n'ait qu'un premier feu, et que la réflexion, ou, pour mieux dire, le charme de l'étude, en amortisse tous les ressentimens. La haine per-

sonnelle envenime le cœur ; il y a toujours de l'atrocité dans ses desseins ou dans ses désirs : les haines littéraires n'ont point cette véhémence et cette férocité, et, à moins de noirceurs particulières dont on a vu peu d'exemples, elles ne détruisent ni l'humanité ni l'estime. Un bon écrivain est piqué plutôt qu'irrité d'une critique injuste : quand il a répondu, il se croit vengé, il n'y pense plus ; et si son ouvrage est accueilli du public, le pardon des injures ne lui coûte guère.

On a remarqué que, dans le parlement d'Angleterre, ce sont les mauvais orateurs qui conservent une véritable rancune contre leurs adversaires ; il en est de même parmi les auteurs : ceux qui sont dépourvus de talens, sont quelquefois implacables ; tous les traits lancés contre eux ont porté. Dans la carrière littéraire on n'opprime point un mérite supérieur ; on n'y peut immoler que les sots : ceux-là sont donc

très-excusables lorsqu'ils se montrent vindicatifs; le grand *tribunal d'appel* n'existe pas pour eux; ils savent que le public ne cassera point les arrêts dont ils sont les victimes, alors même que la sentence est injuste.

Ce n'est point le génie qui attire des persécutions; mais il faut admirer la Providence, qui a réglé que celui qui fait un pernicieux usage de ses talens, aura toujours lieu de s'en repentir. La véritable gloire fut souvent funeste aux héros; elle ne l'est jamais aux écrivains: elle ne leur suscite que de petites contradictions qui ne sont au vrai que des tracasseries puériles (1).

Si J.-B. Rousseau n'eût jamais profané ses talens par d'infâmes épigrammes, on ne l'auroit point accusé d'avoir

(1) L'auteur écrivoit ceci avant la révolution; et tout ce qu'on a vu depuis ne prouve rien contre ces réflexions. On ne peut juger sainement les hommes que dans les temps calmes et dans le cours ordinaire de la vie.

composé les couplets qui causèrent sa perte; mais M. de Voltaire, avec tout son crédit, ses nombreux partisans et ses intrigues, n'a pu, dans aucun moment, affoiblir la gloire de ce grand poëte: il eut beau calomnier Fréron, ce dernier, dans ce temps même, passa toujours pour être un excellent critique. Si M. de Pompignan eût eu plus de goût et plus de grâce dans l'esprit, Voltaire n'auroit pu le tourner en ridicule. Au reste, toutes ces moqueries ne tomboient, en général, que sur la personne de M. de Pompignan; elles n'attaquoient point ses écrits.

Jamais la seule flatterie n'a fait naître un véritable attachement; et les critiques littéraires ne peuvent inspirer qu'une haine superficielle et momentanée : ce qui n'affecte point l'âme ne peut inspirer une haine profonde. Il résulte de tout ceci, que le cœur est plus délicat et plus sensible que l'amour-propre : c'est une vérité qui ho-

nore la nature humaine ; malheur à ceux qui ont employé tout leur esprit à la combattre ! Je trouve, à l'appui de cette opinion, beaucoup de traits frappans dans l'histoire des littérateurs anglais ; en voici quelques-uns.

Blackmore fut l'auteur d'un poëme intitulé *le Prince Arthur*, qui eut un grand succès dans ce temps. Dennis, célèbre critique, fit une satire sanglante de cet ouvrage, ce qui n'empêcha pas Blackmore de devenir par la suite son ami, et d'écrire que Dennis étoit égal à Boileau pour la poésie, et supérieur à lui pour la critique.

Spence fit une critique écrite avec politesse, mais très-détaillée, contre l'*Odyssée* de Pope. Ce dernier trouva cet ouvrage si bien fait, qu'il désira en connoître l'auteur : il se lia avec lui de la plus intime amitié ; et dans la suite, par son crédit et par ses amis, il con-

tribua infiniment à l'avancement de sa fortune.

Antony Collins, qui fit un si mauvais usage de ses talens, possédoit une fort belle bibliothèque; on réfuta tous ses ouvrages, en prouvant qu'il faisoit de fausses citations: stratagème si souvent employé depuis par nos philosophes irréligieux. Non-seulement Collins n'étoit point irrité de ces critiques, mais il ne refusoit jamais de prêter ses livres à ceux qui ne désiroient les avoir que pour réfuter ses ouvrages.

L'histoire dit que le fils de Crésus, né muet (sans surdité), prit subitement l'usage de la parole, en voyant son père près d'être frappé par un soldat ennemi, et qu'un puissant effort de la nature déliant tout à coup ses organes, il s'écria: *Soldat, ne tue point*

Crésus!.... J'ai été témoin dans mon enfance d'une chose à peu près semblable; et qui m'a tellement frappée, quoique je n'eusse alors que sept ans, qu'elle est restée parfaitement présente à ma mémoire.

La comtesse de Sercey, ma tante, conduisit aux eaux de Bourbon-Lancy son mari, tombé en apoplexie, et paralytique de la moitié du corps. Il étoit depuis deux mois aux eaux, et toujours dans le même état, dans son lit, privé de la parole, ne donnant aucun signe de connoissance, ne pouvant faire le moindre mouvement de son bras droit, ni même soulever la main de ce côté, lorsque ma tante reçut une lettre de M. de Chézac, commandant de la marine (nous étions alors en guerre avec l'Angleterre), qui lui faisoit le détail d'une action extrêmement brillante du jeune Sercey, âgé de seize

ans, qui servoit dans la marine(1). Dans un combat, il s'élança le premier à l'abordage, et, malgré plusieurs blessures, il fit des prodiges de valeur. Le vaisseau ennemi fut pris, et, le combat fini, on questionna le jeune Sercey pour le panser, parce qu'il étoit couvert de sang : *Je crois*, dit-il, *que c'est le sang des Anglais, car je n'ai rien senti.* C'étoit bien le sien : il avoit trois blessures, mais qui n'étoient pas dangereuses. Sa mère reçut, avec la lettre de M. de Chézac, un billet écrit de la main de son fils.

Madame de Sercey, pensant qu'il n'étoit pas impossible que son mari eût conservé une sorte de connoissance intérieure, résolut de lui lire ce détail. Il

(1) Ce jeune homme, qui donnoit de si belles espérances, mourut deux ans après. L'un de ses frères, engagé dans la même carrière dès l'âge de dix ans, a montré le même courage et le mérite et les vertus que les années peuvent seules développer.

y avoit dans la chambre sept ou huit personnes ; j'étois dans ce nombre. On ouvre tous les rideaux, on entoure le lit ; je me mis à genoux sur un tabouret, au pied du lit, les yeux attachés sur le malade, qui parut ne faire aucune attention à tout ce mouvement. Mais quand ma tante, se plaçant à son chevet, eut prononcé le nom de son fils, en lui disant que cet enfant (qu'il chérissoit particulièrement) s'étoit couvert de gloire, une émotion très-marquée se peignit sur son visage ; il regarda fixement madame de Sercey, qui lut alors à haute voix, et en prononçant doucement, la lettre de M. de Chézac. Lorsqu'elle eut fini, on vit deux larmes couler sur les joues du malade ; et au même instant, soulevant ce bras immobile et glacé depuis trois mois, il joint ses deux mains, les élève vers le ciel, en s'écriant distinctement : *O mon Dieu !*.... Tout le monde fondit en pleurs : on crut le malade guéri ; mais

ce miracle de la sensibilité ne fut produit que pour donner à ce tendre père une dernière jouissance paternelle : la dernière lueur d'intellingence fut un mouvement passionné de joie et de gratitude pour l'Être suprême ; il recouvra toute son existence durant quelques minutes, il ne la reprit plus, et il mourut peu de mois après. J'ai décrit cette scène à un peintre, il y a deux ou trois ans, et on en a fait un tableau qui la représente assez fidèlement (1).

Mademoiselle Bagarotti, l'amie de madame la princesse de Conti, vient de mourir ; elle a laissé beaucoup de dettes : son bien et son mobilier n'ayant pu suffire pour les acquitter, il restoit 40,000 francs dont les créanciers se trouvoient frustrés. Madame la princesse de Conti, ne voulant point que la mémoire d'une personne qu'elle a aimée

(1) Ce petit tableau est entre les mains de madame de V******.

soit souillée d'une telle tache, s'est engagée avec les créanciers à payer cette somme entière de 40,000 francs; et, pour en acquitter sur-le-champ une partie, elle a vendu quelques diamans. Cette action est d'autant plus belle, que madame la princesse de Conti est la moins riche de toutes les princesses; on peut même dire qu'elle est très-pauvre pour l'état que son rang l'oblige à soutenir. Ceci me rappelle un mot touchant. M.*** étoit au lit de la mort; son ami intime, l'abbé de ***, le vit très-agité; et le pressant de lui confier ce qui l'inquiétoit, M.*** lui avoua qu'il avoit beaucoup de dettes, et qu'il croyoit que son bien ne suffisoit pas pour les acquitter. « Eh quoi! lui répondit l'abbé de ***, peut-on craindre de mourir insolvable, quand on laisse après soi un ami qui a dé la fortune?.... » En effet, après la mort de M.***, l'abbé de *** paya toutes les dettes, qui montoient à 50,000 francs.

Le médecin de M. de *** lui a rendu compte d'une conversation qu'il a eue ces jours-ci avec madame ***. J'ai fait sur ce sujet un dialogue que voici :

DIALOGUE ENTRE UNE FEMME SAVANTE ET SON MÉDECIN.

ALCINDE.

Ah ! mon cher docteur, vous me voyez dans un ravissement, dans un enthousiasme, dans une extase !....

LE MÉDECIN.

Vous vous portez donc bien : car c'est là votre état naturel....

ALCINDE.

Connoissez-vous le dernier ouvrage de M. de la ***** (1) ?

LE MÉDECIN.

Vous l'avez lu ?

(1) Recherches sur l'Organisation des Corps, etc.; par J. B. Lamarck, etc.

ALCINDE.

Je l'ai dévoré.

LE MÉDECIN.

Vous êtes affamée de sciences....

ALCINDE.

Oui, lorsqu'elles produisent ces découvertes : ce ne seroit pas la peine d'étudier pour n'apprendre que ce que savoient nos pères.

LE MÉDECIN.

En effet, nous avons de plus qu'eux l'expérience de plusieurs siècles, nous devons les surpasser.

ALCINDE, *montrant l'ouvrage de M. de la* *****.

Ah! comme ce livre-là les recule de nous!... Par exemple, nos ancêtres se sont-ils jamais douté que l'existence des cyclopes n'est nullement chimérique?

LE MÉDECIN.

Comment ?

ALCINDE.

Quoi ! vous ne vous rappelez pas la recette pour faire des cyclopes, que donne M. de la *****? rien de plus simple. La voici : Prenez deux enfans nouveaux nés, mâle et femelle ; masquez-leur l'œil gauche ; mariez ces deux borgnes artificiels, quand ils seront grands ; faites la même opération aux enfans mâles et femelles qui naîtront d'eux : quand ces derniers auront vingt ans, obtenez une dispense du pape pour les marier ensemble. Suivez le même procédé sur leurs enfans ; masquez toujours les yeux gauches ; mariez toujours les frères et sœurs ; et au bout de quelques générations, vous aurez le plaisir de voir ces yeux gauches *s'oblitérer, disparoître*, et l'œil droit se dé-

placer petit à petit et se fixer au milieu du front (1)....

LE MÉDECIN.

Oui, cela est clair et démontré; et voilà des *cyclopes*. Nous avions déjà trouvé le secret de faire à volonté des filles et des garçons, ou des enfans beaux et spirituels (2).

ALCINDE.

Cela est joli; mais, docteur, je vous en demande pardon, j'aime mieux la découverte de M. de la *****.

LE MÉDECIN.

Observez aussi, madame, que puisque l'on peut créer des *cyclopes*, il sera tout aussi facile de faire des centaures, des faunes, des satyres, etc.

(1) Extrait fidèle de l'ouvrage cité.

(2) Nous possédons deux savans ouvrages sur ce sujet.

ALCINDE.

Mais comment n'ouvre-t-on pas une souscription pour faire d'aussi belles choses ?

LE MÉDECIN.

Prenez patience, on en viendra là.

ALCINDE.

Pour une telle chose, je donnerois, s'il le falloit, tout ce que je possède. Oh ! si je pouvois faire un *centaure*, un petit Chiron !.... Que les détracteurs de la philosophie nous disent à présent que les esprits forts ne mettent rien à la place de ce qu'ils détruisent ! Les métaphysiciens, il est vrai, nous ôtent la religion ; mais ils nous rendent la fable... que dis-je ? ils la réalisent.

LE MÉDECIN.

Quelle époque pour les amateurs de l'antiquité et de la mythologie !

ALCINDE.

Tout ce qu'on révéroit comme des vérités, n'étoit que des chimères; tout ce qui ne plaisoit que comme des fictions, étoit possible, étoit vrai! Quelle découverte! Nos moralistes radotoient, les poëtes seuls avoient raison. Cela est charmant: car assurément j'aime mieux croire Homère et Ovide, que Nicole et Pascal.

LE MÉDECIN.

Beaucoup de gens seront de notre goût. Mais, madame, que dites-vous de ce beau système par lequel on nous démontre qu'il *n'y a point d'espèces dans la nature, mais seulement des individus;* que les races s'améliorent et peuvent, avec le temps et des circonstances favorables, passer d'une classe inférieure à une classe supérieure, et que les classes parvenues au *maximum* de

l'organisation, peuvent descendre et déchoir?..... (1).

ALCINDE.

Tout cela me paroît lumineux et sublime, c'est la métempsycose philosophique. Et comme ce système est moral! comme il anéantit l'orgueil et toutes les idées d'une vaine gloire!.... Oh! les vrais précepteurs du genre humain sont ceux qui nous rangent dans la classe des animaux; c'est attaquer l'amour-propre dans sa véritable source;... c'est mieux que le combattre, c'est le détruire. Pour moi, quand je songe que je ne suis qu'une *mammifère*, je me sens d'une modestie....

LE MÉDECIN.

Et comment n'auroit-on pas une insupportable fierté, lorsqu'on croit à l'immortalité de l'âme, lorsqu'on est per-

(1) Même ouvrage.

suadé qu'on peut correspondre avec un être tout-puissant, créateur des cieux et de la terre?

ALCINDE.

Quelle enflure, quelle hauteur ces opinions doivent donner!....

LE MÉDECIN.

Nous autres *mammaux*, nous sommes tout naturellement disposés à nous mépriser nous-mêmes.

ALCINDE.

C'est pourquoi les philosophes sont si humbles, et font si peu de cas de la réputation et de la gloire.

LE MÉDECIN.

Sans doute, nous savons qu'un héros peut descendre d'un reptile, et que ses petits-enfans peuvent devenir des huîtres.

ALCINDE.

On devroit écrire cela en lettres d'or

sur le char des triomphateurs, et sur le trône de tous les rois.

LE MÉDECIN.

Oui, ce seroit une grande et belle leçon.

ALCINDE.

On disoit jadis au triomphateur romain : *Souviens-toi que tu n'es qu'un homme.* Il seroit bien plus énergique de dire : *Souviens-toi que tu n'es qu'une bête.*

LE MÉDECIN.

Du moins c'est ce que les savans répètent à tous les grands de la terre dans leurs livres : cela est franc.

ALCINDE.

Que de récompenses mériteroit tant de candeur et de sincérité !

LE MÉDECIN.

On a tellement encensé les princes dans les siècles passés !

ALCINDE.

Oui, les chefs des nations ne se doutoient pas alors qu'ils n'étoient que des *mammaux*....

LE MÉDECIN.

Il n'y a pas quatre-vingts ans qu'un flatteur leur disoit encore qu'ils sont *la providence visible* des infortunés (1).

ALCINDE.

Quelle fadeur !

LE MÉDECIN.

Ne persuadoit-on pas aussi aux souverains bienfaisans qu'ils étoient les images de la Divinité ? Quelle vanité n'avoient-ils pas lorsqu'ils rendoient leurs sujets heureux ! Pour leur ôter cet enivrement ridicule, il a fallu leur dire nettement : *Il n'y a point de Providence, il n'y a point de Divinité,*

(1) Massillon.

et de plus, leur déclarer qu'ils ne valent pas mieux que les chevaux qu'ils nourrissent dans leurs écuries.

ALCINDE.

On n'auroit jamais pu les corriger à moins.

LE MÉDECIN.

Et les peuples ne divinisoient-ils pas leurs maîtres, dès qu'ils étoient contens de leur gouvernement ?....

ALCINDE.

Ah ! maintenant ils sont éclairés ; la gloire et les bienfaits ne les rendront plus idolâtres....

LE MÉDECIN.

Voilà pourtant ce que l'on doit aux sciences et à la philosophie.... Et la médecine, quels progrès n'a-t-elle pas faits ?

ALCINDE.

Cependant, docteur, on prétend

que, dans le siècle de Louis XIV, les octogénaires et les centenaires étoient infiniment plus communs que de nos jours.

LE MÉDECIN

Cela peut être ; mais un fait certain, c'est que les médecins de ce temps n'appliquoient point l'électricité à la médecine, et ne connoissoient point le galvanisme dont nous tirerons un si grand parti.

ALCINDE.

Le galvanisme n'a-t-il pas déjà guéri des aveugles ?

LE MÉDECIN.

Non, pas encore ; mais il leur cause de vives douleurs....

ALCINDE.

En médecine, c'est toujours un premier pas....

LE MÉDECIN.

Assurément. Le temps fera le reste : on a obtenu de merveilleux résultats des expériences sur les différens *gaz*.

ALCINDE.

On ne niera plus maintenant leurs propriétés énergiques.

LE MÉDECIN.

Ah! il n'y a plus moyen : car les dernières expériences ont causé à M. de V*** le plus violent crachement de sang.... Voilà des faits, et il est clair que des préparations mieux ménagées produiront des effets plus heureux. Et nos essais sur les poisons!

ALCINDE.

Cela, par exemple, est d'une utilité!....

LE MÉDECIN.

Les poisons n'offrent point encore de remède curatif; mais il n'a résulté

jusqu'ici, de leur emploi, qu'un assez petit nombre d'accidens graves : peu de victimes, et des probabilités d'espérances pour l'avenir, c'est tout ce qu'on peut demander d'abord....

ALCINDE.

On doit convenir qu'il falloit une hardiesse, un courage admirable, pour oser employer des substances si pernicieuses....

LE MÉDECIN.

Et à des doses !... Certainement les Boerrhave, les Sydenham, les Guénaut, les Morin, etc., n'eussent jamais tenté de pareilles choses.

ALCINDE.

Enfin, ces anciens médecins n'étoient ni littérateurs, ni philosophes, ni métaphysiciens ; et les nôtres !....

LE MÉDECIN.

Et puis les anciens n'écrivoient que

sur la médecine ; et certes, il n'est pas étonnant qu'un médecin sache raisonner sur son art : mais nous, dans nos livres, nous parlons de toute autre chose. Eh bien ! on lit Tissot, on vend Tissot, et nos livres restent chez le libraire.

ALCINDE.

On est si frivole !

LE MÉDECIN.

Et si ingrat ! On aime *les résultats* de notre métaphysique ; ils débarrassent d'une infinité de préjugés incommodes, et nos démonstrations paroissent ennuyeuses....

ALCINDE.

On veut comprendre, on veut s'amuser, que ne veut-on pas ? Il faut écrire pour sa conscience, et compter pour rien les lecteurs.

LE MÉDECIN.

Mais malheureusement les libraires les comptent pour beaucoup.

ALCINDE.

Il s'agit d'achever d'éclairer la terre. Pour un si grand dessein, les métaphysiciens doivent savoir braver les imprimeurs, et même, s'il le faut, se moquer du public.

LE MÉDECIN.

C'est ce que nous faisons.

Que signifie cette phrase? *Il est dans sa destinée d'être ou d'éprouver telle chose.* Cela s'explique tout naturellement : notre caractère fait notre destinée. Les personnes communes n'ont point, par cette raison, de *destinée*, elles appartiennent au hasard. Une femme jolie, spirituelle, et qui a de l'originalité dans les idées, doit avoir une vie remplie d'événemens extraor-

dinaires. Si elle joint à cela de la souplesse, si elle peut se résoudre à cultiver les gens qui l'ennuient ou qu'elle méprise, si elle ne préfère pas ceux qui lui plaisent à ceux qui lui peuvent être utiles, sa *destinée* sera aussi brillante que singulière. Un homme qui a du génie, du courage, une volonté ferme et de la persévérance, doit toujours réussir; on peut dire : il est dans sa destinée de triompher de tout.

Le comte de *** a les plus grands succès auprès des femmes. On répète qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit, plus de grâce et plus de séduction. Il n'est pas beau, il bégaie, il est toujours distrait ou silencieux dans un cercle; il ne parle jamais que tout bas, et presque tout ce qu'on dit ainsi aux femmes leur paroît fin et délicat : car alors on ne leur parle que d'elles. Dans la conversation générale, le comte de*** est absolument nul : il se chauffe, il

baguenaude, il n'écoute pas; mais il finit par aller s'établir auprès d'une femme, dont il s'empare pour toute la soirée. Il se met à table à côté d'elle, il ne voit qu'elle, et communément il a l'art de fixer sur lui toute son attention; il faut en effet de l'application pour l'entendre et pour le comprendre: il dit à l'oreille de petites phrases coupées dont le sens n'est jamais clairement exprimé; on veut deviner, on veut répondre dans le même langage. Ces dialogues énigmatiques ressemblent à ces conversations de bal dans lesquelles le masque réputé le plus aimable est toujours celui qui sait le mieux tourmenter et dérouter les gens qu'il attaque. Cette espèce de galanterie n'est, dans le comte de ***, qu'un simple jeu de coquetterie. Il la prodigue tour à tour à toutes les femmes à la mode; elle est à tous les yeux sans conséquence, quoiqu'elle ait tourné beaucoup de têtes. Une jeune femme, après

avoir causé tout bas deux heures avec le comte de ***, dit bonnement à son mari, sans lui donner d'ombrage, que le comte de *** a été charmant. Il est singulier d'établir de la sorte un tête-à-tête au milieu d'un cercle, sans que personne le trouve mauvais; et il n'est pas maladroit de se faire ainsi, à la sourdine, une réputation d'esprit et d'agrément, sans faire de frais dans la société, et même en paroissant la compter pour rien..... Mais le comte de *** n'efface personne, il ne brille jamais au grand jour, il ne plaît qu'à l'écart; et, dans le monde, les choses qui ont de l'éclat sont presque les seules qu'on envie.

Madame de *** n'a jamais d'elle-même porté un seul jugement: ce n'est point par modestie; mais c'est par une incapacité si absolue, qu'elle ne peut se faire illusion à cet égard, quoiqu'elle ait l'espoir de le cacher aux

autres. Elle a un ton sentencieux et tranchant ; elle répète affirmativement ce qu'elle entend dire aux gens qui passent pour avoir de l'esprit. Sa confiance n'est jamais fondée que sur la réputation ; nul être au monde ne pourroit l'obtenir personnellement. Il en est ainsi de son amitié : elle n'aime point, ne s'attache point, elle ne recherche que ceux qui sont le plus recherchés dans la société. Sa politesse pourroit donner à un étranger l'idée la plus exacte de la considération des individus qui composent le cercle où elle se trouve. Elle est cérémonieuse avec les personnes d'un rang élevé, elle applaudit les beaux-esprits, elle fait des avances aux femmes à la mode ; quant aux gens simples et réservés, qui n'ont ni éclat, ni renommée, elle ne les écoute pas, ne les regarde pas, elle ne daigne pas les entrevoir. Enfin, elle est toujours éblouie du mérite faux ou vrai, lorsqu'il est reconnu ou prôné ; et

jamais elle n'aura la gloire et le plaisir si doux de le découvrir quand il est timide et sans prétention. Ce caractère-là est bien commun dans le grand monde, et j'avouerai que je n'en connois point de plus haïssable.

Combien on a fait de tort à la société ! combien on a gâté de caractères, en se moquant de tant de qualités précieuses, si utiles dans le commerce de la vie ! J'entends répéter universellement que *les gens méthodiques sont insupportables*. Et pourquoi ? parce qu'ils poussent jusqu'au scrupule l'ordre et l'exactitude ; qu'ils répondent avec précision quand on leur écrit ; qu'ils ne manquent jamais un rendez-vous, et y arrivent toujours à l'heure indiquée ; qu'ils ne perdent rien de ce qu'on leur confie, qu'ils n'oublient rien de ce qu'ils ont promis, et que l'on peut compter fermement sur leur parole. Pour moi, j'aurai toujours l'*indulgence*

de supporter ces gens-là, et j'avoue, qu'au contraire, je ne m'accommode point du tout de ces gens occupés, affairés et distraits, qui ne portent dans les affaires et la société, que de la négligence, de l'inexactitude et de l'oubli. Je veux bien croire que de tels défauts sont des preuves incontestables de génie, et qu'ils n'appartiennent qu'aux esprits supérieurs; mais j'ai la petitesse d'aimer la probité délicate et minutieuse, l'ordre et la sûreté jusque dans les détails journaliers de la vie.

Hier au soir, le comte d'Osmond, entrant dans le salon du Palais-Royal, en sortant de l'Opéra, voulut conter une histoire; mais, par l'effet de sa distraction ordinaire, il s'arrêta tout court, parce qu'il ne put jamais se rappeler le nom du principal personnage : C'est, disoit-il, un homme que nous connoissons tous, c'est le mari de

madame de Canillac. Il est inouï que j'aye oublié son nom ; aidez-moi donc. Vous riez !... Vous savez, j'en suis sûr, de qui je veux parler... Au lieu de lui répondre, on éclatoit de rire. Après l'avoir bien impatienté, on lui apprit enfin que *le mari de madame de Canillac* s'appelle M. de Canillac. Alors il conta l'histoire que voici.

M. de Canillac voulant venir souper au Palais-Royal, traversoit le théâtre de l'Opéra, et s'étant accroché, je ne sais comment, à une coulisse, il a été totalement décoiffé. Il s'est écrié que cet accident le désoloit, parce qu'il n'osoit se présenter en cet état chez madame la duchesse de Chartres. Là-dessus, Larrivée, qui étoit encore en habit d'Agamemnon, s'est avancé en disant, qu'ayant jadis été perruquier, il n'avoit point oublié son premier métier, et qu'il alloit raccommoder cette coiffure en désordre. En effet, il l'a retapé, repoudré à blanc, et coiffé à ravir, sans

se donner le temps de quitter son superbe costume. M. de Canillac, ainsi frisé de la main *du roi des rois* de la Grèce, est arrivé triomphant; tout le monde l'a entouré, on ne regardoit que ses cheveux, et jamais les plus belles coiffures de Gardanne (1) n'ont reçu autant d'éloges.

Aujourd'hui, à trente ans, je suis entrée dans un couvent cloîtré (Belle-Chasse), pour y passer quatorze ou quinze ans, consacrée à des devoirs qui occuperont toutes les heures de mes journées; de sorte qu'il faudra prendre sur mon sommeil pour me livrer à mon goût pour écrire. Quant à la musique, je la cultiverai en l'enseignant. Du moins, j'ai fait quelques beaux voyages avant de m'ensevelir ici : j'ai été dans quelques parties de l'Allemagne, dans toutes les provinces de la France, en

(1) Perruquier alors à la mode.

Suisse, en Hollande, en Italie. Je regrette bien de n'avoir pu aller en Espagne, en Portugal, en Angleterre; mais je trouverai le moyen de faire ce dernier voyage. Je n'ai point parlé de mes voyages dans ce livre de Souvenirs, parce que j'en ai fait des journaux particuliers.

M. de Laharpe se moquoit assez plaisamment, ce soir, de quelques poëtes qu'il n'aime pas : il remarquoit, avec raison, que Dorat et plusieurs autres sont souvent grossiers dans leurs poésies érotiques, parce qu'ils passent toutes les bornes du badinage gracieux et léger. Par exemple, au lieu du mot *friponne*, ils emploient fréquemment le mot *coquine;* c'est ainsi que, dans une de leurs épîtres, l'amant dit à sa maîtresse :

Trompe toujours, sois même un peu coquine.

Ces mêmes poëtes ne montrent pas un meilleur goût dans les titres qu'ils

donnent à la plupart des bons vers de société. M. de Laharpe m'a cité celui-ci de M. de P*** :

*Vers à madame de B***, qui me demandoit s'il étoit vrai, comme le lui avoit dit madame de D***, que j'eusse quitté madame de C****** pour la petite A******.*

Cela est charmant ; mais j'ai fait convenir M. de Laharpe que cela ne valoit pas ce titre-ci (d'une pièce de vers de M. Bonnard) :

Epître à Bonbon, mon fils, qui m'avoit envoyé, pour le jour de ma fête, un bouquet de lis et de roses, avec des baisers tout par-dessus (1).

Je connois un homme (M. Gilier) qui a reçu trois soufflets, et qui a tué

(1) Cette épître se trouve dans les œuvres de M. Bonnard.

les trois hommes qui, à différentes époques, les lui avoient donnés. M. Gilier étoit militaire, il a servi longtemps, et vaillamment, dans l'Inde. Il a une taille d'Hercule, et il n'est pas querelleur.

On dit que les *lieux communs*, les maximes, les opinions proverbiales, etc., ne sont devenus des *lieux communs*, que parce que ces espèces de sentences sont remplies de bons sens, de justesse, et souvent de profondeur. Cela est vrai pour un très-grand nombre de proverbes et d'adages vulgaires; cela est faux pour une partie des *lieux communs* les plus répandus, et surtout pour ceux qui ont été créés dans des temps d'orage et de corruption. Les temps de la Ligue, de la Fronde et de la dernière régence ont dû produire de pernicieux *lieux communs*. Les factieux et les scélérats s'autorisent par des discours et des sophismes plus ou

moins séduisans ; on en retient quelques phrases spécieuses : ces phrases sont citées, elles passent de bouche en bouche, elles deviennent proverbes, et malheureusement elles restent. De mauvais ouvrages sont réfutés, et tombent dans l'oubli en perdant leur réputation ; des proverbes peuvent vivre toujours sans honneur : la gloire n'est pas nécessaire à leur immortalité ; la seule habitude les éternise. Cependant, ce sont les *lieux communs* qui gouvernent les trois quarts de la société : ils font toute l'instruction des ignorans, toute la morale des gens sans principes, tout l'esprit des sots et d'un grand nombre d'auteurs, de journalistes, etc. Ils se glissent avec une égale facilité dans les palais et dans les chaumières ; ils ont une autorité sans éclat, mais soutenue et puissante. Attaquer cette puissance sourde et populaire, ce code clandestin qui se trouve si souvent en contradiction avec les vues saines et pro-

fondes des grands législateurs, ce seroit certainement un utile emploi de la raison.

Le lieu commun le plus reçu est celui-ci : que *nul n'est responsable de ce qu'il écrit dans une lettre, parce que le secret des lettres est sacré.*

Toutes les fois que l'on voudra établir égalité de procédés entre les chefs et les sujets d'un état, on tombera dans des erreurs absurdes. Le secret des lettres est sacré entre particuliers ; on commet une insigne bassesse quand on viole ce secret pour satisfaire sa curiosité ou ses passions particulières. Mais dans les chefs qui nous répondent de la sûreté publique, cette même action n'est qu'une surveillance nécessaire, et d'autant moins susceptible d'être censurée, que tout le monde sait qu'elle s'exerce. Celui qui s'expose à ce danger ne doit être surpris ni de la découverte de son délit, s'il a écrit des choses

coupables, ni de sa punition ; il savoit qu'on intercepte des lettres, qu'on les ouvre à la poste, et qu'on arrête des courriers particuliers, pour peu qu'ils paroissent suspects.

Les folles par amour sont extrêmement à la mode. Toutes ces folles, anglaises et françaises, ont pour aïeule la *Clémentine* de Richardson (1). Cet épisode a fait une grande fortune : il est touchant, sans doute ; mais l'idée en est tout-à-fait fantastique. Il n'y a jamais eu de folle qui ait conservé un souvenir si suivi de son malheur et de ses anciens sentimens, et qui ait dit des choses si frappantes et cette quantité de bons mots pathétiques. La folie réelle n'a jamais rien offert de semblable. *Rien n'est beau que le vrai.* Néanmoins, il y avait de l'imagination et quelque chose d'ingénieux dans la

(1) Du roman de Grandisson.

première idée de cette folie chimérique ; mais les copies me paroissent bien insipides. A propos de folles ; j'en ai connu une qui ne ressembloit point du tout à Clémentine ; c'étoit à la cour du duc de Modène : ce vieux prince, grand-père de madame la duchesse de Chartres, avoit alors quatre-vingts ans, et la plus étrange figure que j'aye jamais vue. Il étoit presque entièrement aveugle ; sa perruque n'étoit séparée de ses deux gros sourcils peints que par un intervall d'un doigt tout au plus ; un blanc éclatant et luisant vernissoit ce petit front ainsi que son menton et son nez d'une longueur démesurée ; il avoit sur les joues un pied de rouge farineux. Au reste, ce prince étoit bon et très-affable. Il reçut madame la duchesse de Chartres de la manière la plus affectueuse. Le surlendemain de notre arrivée, je passai une partie de la nuit à un bal de la cour ; le lendemain matin, ma femme de chambre,

qui avoit reçu l'ordre de ne m'éveiller qu'à midi, descendit de bonne heure, et me laissa seule à mon étage que mon appartement remplissoit tout en entier. A neuf heures, j'entendis ouvrir ma porte, et je vis une grosse et grande servante qui s'avançoit vers mon lit; je lui criai en italien que je voulois dormir encore : elle se mit à faire des éclats de rire immodérés ; et tout à coup s'élançant sur mon lit, elle se saisit de mon oreiller qu'elle m'appliqua sur le visage. Alors je connus que j'étois aux prises avec une folle. Le danger me donna un courage surnaturel; le lit n'avoit point de sonnettes ; d'ailleurs, ma femme de chambre étoit descendue, et je me trouvois seule à cet étage. Je me glissai à terre de l'autre côté du lit, avec l'intention de gagner la porte que la folle, heureusement, avoit laissée ouverte ; mais la folle vint à moi pour me barrer le chemin et pour me saisir. Comme je marchois très-

maladroitement sans talons et pieds nus, je vis que je n'éviterois pas la folle, qui tendoit deux grands bras horriblement robustes prêts à m'atteindre..... Cependant sa marche étoit chancelante comme celle d'une personne ivre, et elle rioit toujours à gorge déployée. Je conçus l'espoir de la terrasser, pendant que ses rires convulsifs devoient lui ôter toute sa force, et je l'attendis, sinon de pied ferme, du moins avec une volonté très-déterminée. Quand elle fut tout près de moi, je lui appliquai sur la poitrine le premier coup de poing que j'aye donné de ma vie; elle tomba sur-le-champ avec un bruit qui fit retentir toute la chambre. Après cette éclatante victoire, je m'échappai; je courus sur l'escalier, en appelant à grands cris à mon aide. Ma femme de chambre, deux valets de pied et un valet de chambre de madame la duchesse de Chartres accoururent. Je les envoyai

prendre ma folle, et je restai sur l'escalier, enveloppée dans la robe de ma femme de chambre. On trouva la folle étendue sur le plancher, et riant toujours; mais cette surprenante gaîté s'évanouit quand on voulut l'emmener : elle se débattit avec fureur, donna beaucoup de coups de pied, fit un grand nombre d'égratignures. Cependant, après un combat violent, on parvint à l'emporter. Cette fille, âgée de vingt-huit ans, et servante dans le palais (1) depuis plus de dix, n'avoit perdu la raison que depuis deux ou trois jours, et aucun de ses camarades ne s'en étoit aperçu. Néanmoins ma jeune compagne, la comtesse de Reully (2) [dame de madame la duchesse de Chartres], auroit pu nous le dire; mais elle n'en fit rien,

(1) Nous étions logés dans le palais d'un seigneur de la cour, et non dans celui du duc.

(2) Depuis duchesse de Pienne.

par une naïveté qui mérite d'être rapportée. Madame de Reully avoit alors quinze ans ; elle étoit encore plus enfant que son âge ; et quoiqu'elle eût de l'esprit naturel, elle étoit d'une ignorance et d'une simplicité extrême : elle me devoit sa place au Palais-Royal ; ses parens m'avoient priée de veiller sur elle, et je trouvai un grand plaisir à lui tenir lieu de mentor. Dans les commencemens de notre voyage, tous les usages différens des nôtres lui causoient une surprise qui dégénéroit souvent en moquerie. Je la sermonnois sans cesse là-dessus ; enfin mes représentations lui firent une impression qui surpassa de beaucoup mon attente. La veille au soir de mon aventure, la servante déjà folle entra dans sa chambre : Madame de Reully se coiffoit pour le bal ; la servante prit le pot à l'eau, et le lui répandit sur la tête. Madame de Reully, accoutumée aux choses extraordinaires, crut que c'étoit l'*usage*

des servantes de Reggio de se conduire ainsi. Sa femme de chambre se fâcha ; elle lui imposa silence, en lui disant gravement qu'il ne falloit pas choquer les étrangères, en paroissant blâmer leurs coutumes. Elle fut s'enfermer dans un cabinet pour se sécher, et pour recommencer et achever sa toilette, et elle ne nous dit pas un mot de cet étrange incident ; mais elle nous le conta après mon exploit, quand la servante fut déclarée folle.

Il y a environ six mois que l'on vola ici la valeur de dix mille francs d'argenterie, pendant que nous étions au Raincy, où nous ne passâmes qu'une journée. Il m'a été impossible de découvrir l'auteur de ce vol, ni même de pouvoir former un soupçon à cet égard. Hier, M. le curé de Saint-Eustache me fit demander à me parler en particulier : c'étoit pour m'annoncer qu'il me rapportoit la restitution du

vol. Nous sommes à la fin du carême, et le voleur a voulu faire ses pâques. Si, au lieu d'avoir été élevé dans la religion catholique, il n'eût connu que la religion des philosophes, il auroit pensé, comme Figaro, que ce qui est bon à prendre, est bon à garder. Deux hommes ont apporté dans ma chambre la caisse qui contenoit l'argenterie. M. le curé de Saint-Eustache a désiré que la restitution fût vérifiée en sa présence. On avoit effacé toutes les armes, rompu quelques cuillères, et ployé en deux trois plats; mais tout s'y trouvoit, il n'y manquoit pas une seule pièce.

J'ai fait aujourd'hui une visite à madame Necker, et j'ai trouvé chez elle M. V****** et madame le C****. Il me paroissoit plaisant de voir chez une femme très-austère ces deux vieux amans qui logent ensemble et qui sont toujours inséparables. Il faut avoir tout

le courage philosophique, pour oser produire ainsi sa vieille maîtresse de cinquante-cinq ans, très-ennuyeuse, très-bornée, qu'on a jadis enlevée à son mari pour vivre avec elle sans aucun mystère. Le pauvre M. le C**** se consola en faisant du vinaigre et de la moutarde; mais il est inconcevable qu'un tel scandale soit toléré dans le monde. Si madame le C**** étoit bien spirituelle et bien brillante, on seroit indigné de l'effronterie de ce commerce, on verroit un motif de passion qui rappelleroit l'idée de ce désordre. Mais rien n'y fait penser; le vice bien froid, dénué de passion et d'agrémens, ne frappe personne; au grand jour même il reste obscur; il n'est vivement censuré que lorsqu'il excite l'envie par l'éclat des talens.

J'ai été aujourd'hui à la Comédie française, voir jouer Zaïre. Les jugemens littéraires d'une femme très-igno-

rante sont sans conséquence ; ainsi, je dirai sans détour que cette pièce me paroît extravagante d'un bout à l'autre, et que le 1er acte est bien mal écrit. La scène 2 du 1er acte, entre Orosmane et Zaïre, ne peut paroître belle que par l'illusion produite par l'admirable déclamation de le Kain. Dans la 1ere scène, Zaïre a dit qu'elle aime, qu'elle est aimée, qu'Orosmane veut l'épouser ; et dans la scène suivante, Orosmane fait sa déclaration, et demande s'il est aimé. D'ailleurs, dans une tirade énormément longue adressée à sa maîtresse, qui a quinze ans, il parle de politique, et des califes, et de Mahomet, et de Bouillon et de Saladin, etc. Que signifient ces vers ?

J'ai cru sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir *en musulman* vous parler sans détour.

Les *musulmans* n'ont jamais eu la réputation d'être plus sincères que les autres hommes, et, comme je viens de le remarquer, il lui a déjà parlé *sans dé-*

tour sur tout cela, puisque Zaïre vient de confier à Fatime qu'il l'aime et veut l'épouser.

Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits ne sont point mon exemple.

Peut-on dire que l'on ne prend point des *usages* et des *droits* pour exemple?

Il dit que l'univers est à genoux devant les soudans, il est sur ce trône, et il ajoute qu'il est

Maître encore incertain d'un trône qui chancelle.

L'univers n'est point à genoux devant un tel trône.

Voici des vers bien indignes de la décence et de la majesté de la tragédie, et par l'idée et par l'expression :

Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs,
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;
Et, tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce et sa suite est cruelle.

Dans ce dernier vers, le *mais* est mal

placé ; il falloit pour le sens : *la mollesse est douce, mais sa suite est cruelle.*

Je me croirois haï d'être aimé foiblement.

Ce vers n'est pas français.

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

Il a voulu dire : *Je veux vous aimer et vous plaire à l'excès.* Il est assez ridicule de déclarer que l'on veut *plaire* avec excès.

Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné *s'il* ne vous rend heureuse.

L'étreinte dangereuse n'est pas une heureuse expression, et le dernier vers renferme la plus lourde faute de langage ; il faudroit : *me rend infortuné si* elle *ne vous rend heureuse.* M. de Voltaire a fait la même faute dans Nanine :

De votre esprit la naïve justesse,
Me rend surpris autant qu'*il* m'intéresse.

Il s'agit de la *naïve justesse*, il falloit donc : *Autant qu'*elle *m'intéresse.*

Dans la scène troisième du premier acte de Zaïre, Nérestan dit :

J'arrache des chrétiens à leur prison funeste,
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit...

A-t-on jamais dit : Je remplis mes sermens ; je remplis mon honneur ?

Si l'on fait jamais des commentaires sur les pièces de Voltaire, le grand Corneille sera bien vengé. Cependant le second acte de *Zaïre* est bien beau, et, malgré beaucoup d'invraisemblances, il y a un grand intérêt dans le reste de la pièce. En dépit des critiques les mieux fondées, *Mérope*, *Alzire*, *Sémiramis*, *Mahomet*, paroîtront toujours des pièces très-théâtrales et très-brillantes, et *Brutus*, à mon gré la meilleure de toutes, est un admirable ouvrage.

Le duc de *** a eu beaucoup de succès auprès des femmes, quoiqu'il ne soit ni beau, ni bien fait. Il n'a précisément

que l'esprit nécessaire pour saisir les petits ridicules qui viennent du manque d'usage du monde, et pour s'en moquer d'une manière assez plaisante, quoique peu variée. Il conte avec une brièveté et une certaine originalité qui font rire ; mais ses contes ne sont jamais que des moqueries des provinciaux et des gens de mauvais ton. Il ne peut être aimable qu'aux yeux des personnes du grand monde ; dans toute autre classe il seroit sans esprit, il seroit nul. Voilà des agrémens bien frivoles et un bien petit mérite ; mais aujourd'hui on parvient à tout avec cela : on est comblé des grâces de la cour, on est ambassadeur, on a le cordon bleu, etc.

Il y a parmi les gens de la cour une réputation d'un grand genre, bien plus extraordinaire encore, celle de l'archevêque de ******* ; c'est un homme qui a une tournure froide, noble et polie, un air décidé, un ton tranchant, mais de la

manière la plus laconique ; il ne s'engage jamais dans une discussion ; il décide impérieusement d'un mot, puis il se tait. Cette décision est si ferme, elle a je ne sais quelle simplicité d'assurance si naturelle, que souvent elle en impose : il semble qu'un homme qui affirme si froidement et si positivement, ne sauroit se tromper. Mais veut-on essayer de le combattre, il sourit et garde un silence obstiné ; insistez-vous, il brise l'entretien, parle d'autre chose ou vous quitte. Cette arrogance muette, ou, pour mieux dire, cette impuissance déguisée de répondre, passe pour une supériorité transcendante, qui dédaigne de réfuter des objections vulgaires. Ainsi le refus du combat ou la retraite sont toujours pour lui des victoires. Sans qu'on ait jamais pu recueillir de lui un bon mot ou une phrase spirituelle, il passe pour l'homme du monde qui a le plus d'esprit et de génie. Il seroit, dit-on, un grand surintendant des finances, et

un premier ministre parfait. Sur quels fondemens repose cette éclatante réputation ? Qu'a-t-il fait ? les mandemens les plus communs et les plus médiocres. Est-il un éloquent orateur ? a-t-il rappelé dans la chaire chrétienne les talens d'un Bossuet ? nullement : il ne prêche point. A-t-il fait quelque opération de finance ? aucune : avec plus de 200 mille livres de rentes, sans magnificence et sans libéralité, il a fort dérangé ses affaires, il est abîmé de dettes. Mais il a connu que la charlatanerie vaut mieux aujourd'hui que le mérite ; et la profondeur de son mépris pour la cour a mieux servi son ambition, que ne l'eussent pu faire les talens qu'on lui attribue. Il a soigneusement cultivé les femmes ambitieuses et intrigantes. Dans un salon, au milieu de trente personnes, il en emmène deux ou trois l'une après l'autre dans l'embrasure des fenêtres ; là, il parle, il écoute, il répond, il promet surtout..... Tout le monde envie la

femme heureuse qui jouit d'une telle distinction, et cette femme revient de là avec un air qui semble dire :

Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains (1).

Elle dit du moins l'équivalent à ses amis, et elle déclare qu'il est impossible d'avoir plus d'esprit et de plus *grandes vues*. En outre, l'archevêque de******* s'est fait de zélés partisans parmi les beaux-esprits philosophes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique : il a pu les gagner si facilement ! Ses mœurs et sa conduite annoncent tant de philosophie !... Enfin, il a remarqué que la cour, toujours incertaine dans ses choix, et plus inconstante encore dans sa faveur, finit toujours par élever au ministère ceux que le public a désignés ; et depuis long-temps, dès qu'il est question du renvoi d'un ministre, on parle de l'archevêque de ******* ; il

(1) Racine.

atteindra son but, et ce sera son écueil. On peut bien parvenir par l'intrigue; mais dans des temps orageux et difficiles, on ne peut se maintenir dans une place éminente que par les talens et les lumières.

Je ne connois personne qui fasse des vers de société plus agréables et plus véritablement *impromptu*, que ceux de l'abbé Sabathier (de Cabre). Il est rare de réunir tant d'agrémens dans l'esprit à tant de mérite et de qualités attachantes; d'être, au parlement, un orateur si brillant, d'y montrer une si bonne tête, et d'être si aimable dans la société. C'est lui qui, au jeu du secrétaire, répondit ainsi à cette question : *Qu'est-ce qu'une femme?*

A qui demandez-vous ce que c'est qu'une femme?
A moi, dont le destin est d'ignorer l'amour!
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme,
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour.

Cet impromptu charmant fut écrit

sur-le-champ sur la carte où se trouvoit la question.

Pulchérie, ces jours-ci, lui donna les bouts rimés suivans, avec la condition de les remplir en cinq minutes.

De procès et de sacs chargé comme un *baudet*,
J'entrevois cependant le bonheur de ma *vie* :
Le sort ne m'aura pas traité comme un *cadet*,
Si Péky (1) daigne un jour devenir mon *amie*.

Ce même jour, M. le duc de Valois lui en donna de plus difficiles encore, qu'il remplit avec la même facilité, et qui renferment une excellente leçon pour un jeune prince.

Transi, que par vos soins le pauvre ait sa *capote* ;
Captif, qu'il vous invoque, et n'ait plus de *menote*.
Quand un prince est plus grand dans nos cœurs qu'à nos *yeux*,
Son éloge n'est pas tiré par les *cheveux*.

M. le comte de Tressan vient de mourir. Je l'aimois extrêmement ; il avoit un esprit piquant et malin, et un caractère plein de douceur et d'amé-

(1) Petit nom de société.

nité. Il étoit venu à Saint-Leu à ma fête ; il voulut, malgré mes instances, retourner à Paris après souper. Il étoit en cabriolet, il versa, reçut un coup à la tête, ne se fit point saigner ; il est mort environ quarante jours après cet accident. On croit qu'il avoit un dépôt dans la tête. Il avoit quatre-vingts ans ; une chose singulière, c'est que, durant cette longue carrière, il a constamment joui de l'usage de ses facultés intellectuelles. Il buvoit beaucoup dans sa jeunesse, et jamais le vin, ni même la fièvre, n'ont un instant altéré sa raison. Il s'est enivré quelquefois ; en cet état, ses jambes trembloient, sa démarche étoit chancelante, mais il conservoit toute sa tête ; enfin il n'a jamais eu d'égarement dans l'ivresse, ou du délire dans ses maladies. La nature l'avoit construit pour être sage.

J'ai été le voir six jours avant sa mort ; il avoit reçu tous ses sacremens avec toute l'édification possible. Il con-

noissoit parfaitement son état, et il étoit calme et résigné. Entouré de toute sa famille, il me conta le trait suivant : D'Alembert, ignorant qu'il avoit rempli les devoirs d'un chrétien, mais sachant qu'il avoit vu plusieurs fois le curé, étoit venu chez lui la veille, pour l'*avertir* que l'on répandoit dans le monde *des bruits qui déshonoroient son caractère*. M. de Tressan reçut cet *avertissement* charitable avec l'indignation la plus énergique. En effet, quelle barbarie d'essayer ainsi de porter le trouble dans l'âme d'un vieillard mourant, et de mettre tous ses soins à lui ravir l'espérance qui le soutient et qui le console!.... Qui peut concevoir ce *zèle* inhumain et stupide des athées! Adisson a si bien parlé sur cette matière, que je veux orner mon journal de ses belles réflexions, en les traduisant littéralement.

« Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une monstrueuse espèce d'hom-

» mes dont on révoqueroit en doute » l'existence, si on ne les rencontroit » pas sans cesse dans le monde : *les* » *zélés en athéisme*. On imagineroit » naturellement que ces hommes, quoi- » que très-inférieurs par la raison à » ceux qui professent et suivent la reli- » gion, auroient au moins sur eux l'a- » vantage de n'être jamais entraînés par » un zèle outré et mal entendu ; et ce- » pendant nous voyons tout le contraire : » car l'impiété est propagée avec une » *férocité*, une *indignation*, des *dis-* » *putes* et une *rage* (1) qui semble- » roient prouver que la sûreté du genre » humain dépend du succès de ces » efforts. Il y a quelque chose de si » ridicule et de si pervers dans cette » espèce de *zélés*, que l'on ne sait sous » quelles couleurs les présenter. Con- » cevroit-on des joueurs acharnés et

(1) Fierceness, indignation, contention, wrath.

» furieux qui n'auroient rien à gagner,
» et qui joueroient pour rien? Voilà
» ce que sont ces zélés. Que dis-je? ils
» sont bien plus extravagans encore,
» puisque toutes ces agitations, toutes
» ces fureurs ne tendent qu'à priver
» les *croyans* (believers) des plus
» utiles espérances, et qu'à boulever-
» ser la société. »

M. V****** vient de mourir en frustrant ses héritiers et ses créanciers, pour laisser tout à sa maîtresse. Voilà les philosophes!.... L'amour illégitime, ancien ou nouveau, est hideux dans un testament. Je voudrois que l'on flétrît la mémoire de ceux qui font des testamens de ce genre.

Un homme qui mérite toute confiance, me citoit aujourd'hui un mot admirable d'un paysan. C'étoit à la campagne : un militaire d'un grade supérieur exigeoit d'un fermier un travail qu'il n'avoit pas le droit de lui

prescrire ; le fermier refusant, le militaire lui dit : Il faut faire ce que je désire, ou je vous donnerai vingt coups de bâton. Monsieur, répondit le fermier d'un ton calme, je ne vous le conseille pas, vous n'auriez pas le temps de les compter. Que d'esprit, que de finesse et que de fierté dans cette réponse ! Le militaire ne répondit rien et la vexation n'eut pas lieu.

On m'a compté que madame de Biron (1) se trouvoit à la comédie hier, où le parterre étoit fort tumultueux : on jeta deux oranges dans sa loge ; et comme dans ce moment M. de la F****** entroit dans sa loge, elle lui présenta les oranges en lui disant : Monsieur, voilà des *fruits* de la révolution.

Ici se trouve une grande lacune

(1) Duchesse de Lauzun.

dans le manuscrit, qui ne reprend qu'en 1798. *L'auteur alors étoit à Berlin.*

Depuis quelque temps il est fort à la mode, en France, parmi *les penseurs*, de juger souverainement et sans appel, par induction. J'ai entendu dire à M. de V*****, que l'inventaire de la garde-robe et des meubles d'un homme lui faisoit connoître avec détail et certitude le genre d'esprit et le caractère de cet homme. Cependant on sait que le grand Frédéric avoit le goût d'ameublement le plus colifichet et le plus frivole; des draperies couleur de rose et argent formoient son lit, et je doute que M. de V***** eût deviné qu'un vieux guerrier, qui ne quittoit jamais ses bottes (pas même la nuit), couchoit toujours dans ce lit-là. Tous nos autres voyageurs modernes ont adopté cette manière de juger qui, au reste, est commode : car alors il suffit d'en-

trevoir pour connoître, ce qui épargne beaucoup de temps et de recherches fatigantes. Il en résulte qu'un voyage n'est qu'un recueil de conjectures. Il ne falloit aux anciens voyageurs que du bon sens et de la véracité ; il faut aux nôtres une pénétration admirable. Il n'est pas bien étonnant de peindre fidèlement ce qu'on a bien examiné . il est merveilleux de donner une idée juste et précise de ce qu'on n'a pu que deviner. Pour moi, qui ne suis qu'une voyageuse très-vulgaire, je ne jugerai jamais par induction ; voici là-dessus ce qui m'est arrivé. J'avois entendu dire que les protestans, ennemis dans leur culte de toute décoration, n'ornoient jamais leurs églises de vases de fleurs. Etant depuis peu de jours à Hambourg, je me promenois seule, un matin, aux environs de cette ville; je vis réunis plusieurs jolis jardins de paysans, entourés seulement d'une petite haie. J'entrai dans un de ces jar-

dins ; il étoit rempli de légumes, à l'exception d'un petit carré plein de fleurs charmantes, cultivées avec soin. Je savois assez l'allemand pour faire quelques questions, et pour entendre quelques phrases. Je félicitai la bonne paysanne qui me recevoit, d'avoir ce goût pour les fleurs ; elle me répondit qu'elle les cultivoit pour l'église. Surprise de ce fait, je m'écriai : Quoi ! pour l'église ? *Oui*, reprit-elle, *ces fleurs sont faites pour être des bouquets d'église, et vous trouverez la même chose dans tous les jardins.* Cela étoit positif ; néanmoins, pour n'avoir aucun doute là-dessus, j'entrai dans cinq ou six autres jardins. Je vis partout le même carré de fleurs, et partout on me fit la même réponse sur leur usage. En rentrant chez moi, j'écrivis sur mon journal que les paysans de ce canton avoient une piété que je voudrois voir aux catholiques, et qu'enfin les églises de Hambourg, ainsi que les

nôtres, étoient ornées de fleurs. Si j'étois partie de Hambourg le lendemain, j'aurois à jamais gardé cette opinion, et j'aurois laissé une erreur sur mon journal. Quelques jours après, j'allai dans un temple protestant, persuadée que j'y trouverois beaucoup de vases de fleurs. Il n'y en avoit point; mais je vis un grand nombre de villageois qui tous avoient un bouquet à la main. J'étois avec un Hambourgeois que je questionnai là-dessus, et qui me dit: Tous ces paysans portent ces bouquets pour montrer qu'ils ont *une propriété*, qu'ils possèdent du moins un petit coin de terre. Aussi, dans tous leurs jardins, ils cultivent une plate-bande de fleurs pour *les bouquets de l'église*. Ceux qui, parmi eux, n'ont aucune propriété, n'oseroient, dans ce lieu solennel de rassemblement, porter un bouquet; les propriétaires ne souffriroient pas qu'ils en eussent. Ainsi les fleurs ici sont des marques d'honneur, c'est une

vanité d'un nouveau genre qui s'en pare. D'après cette explication, j'effaçai dans mon journal mes belles réflexions sur la piété des paysans hambourgeois, et tout ce que j'avois écrit sur les bouquets d'église. Ceci prouve combien les voyageurs doivent être en garde contre les apparences, et combien il est facile, en pays étranger, de se tromper et de porter de faux jugemens, alors même que l'on croit avoir pris toutes les informations possibles.

Je n'ai rien vu en Angleterre qui m'ait autant frappée que la délicieuse chaumière de Langolen, dans la principauté de Galles. Il est bien extraordinaire qu'une anecdote si singulière et si remarquable ait échappé jusqu'ici à tous nos voyageurs modernes. Voici comment j'en ai eu connoissance. Durant notre long séjour dans la jolie

ville de Bury (1) nous rassemblio tous les jours, depuis sept heures jusqu'à dix heures et demie, une petite société composée de cinq ou six personnes très-spirituelles ; on faisoit de la musique, on causoit, et les soirées s'écouloient fort agréablement. Un soir la conversation tomba sur l'amitié, et je dis que je ferois volontiers un grand voyage pour aller voir deux personnes unies depuis long-temps par une *véritable* amitié. Eh bien, madame! reprit M. Stuard (2), allez à Langolen, vous verrez là le modèle d'une amitié parfaite ; et ce tableau vous plaira d'autant plus, qu'il vous sera offert par deux femmes jeunes encore et charmantes sous tous les rapports. Voulez-vous savoir l'histoire de lady Eléonore

(1) Saint-Edmond, dans le comté de Suffolck.

(2) Fils aîné du lord Londondery.

Buttler, et de miss Ponsomby (1)? — J'en serai charmée. — Je vais vous la conter. A ces mots, nous nous rapprochons de M. Stuard, nous formons un petit cercle autour de lui, il se recueille un moment, ensuite il reprend la parole, à peu près dans ces termes :

« Lady Eléonore Buttler, âgée aujourd'hui (1792) de trente-un ans, naquit à Dublin. Orpheline au berceau, riche héritière, aimable et jolie, elle fut recherchée par les meilleurs partis de l'Irlande ; elle annonça de bonne heure une grande répugnance à se donner un maître. Ce goût d'indépendance, qu'elle ne dissimula jamais, ne fit aucun tort à sa réputation, sa conduite a toujours été parfaite : nulle femme n'est plus distinguée qu'elle par la douceur, la modestie, et par toutes les vertus qui embellis-

(1) Sœur du fameux orateur du parlement d'Irlande.

» sent son sexe. Dès sa première enfance
» elle se lia de la plus tendre amitié avec
» miss Ponsomby : par un hasard qui
» frappa leur imagination, elles étoient
» nées à Dublin dans la même année
» et le même jour, et elles devinrent
» orphelines à la même époque. Il leur
» fut aisé de se persuader que le ciel
» les avoit formées l'une pour l'autre,
» c'est-à-dire, pour se consacrer mu-
» tuellement leur existence, afin de
» faire ensemble le voyage de la vie, au
» sein de la paix, d'une confiance in-
» time et d'une douce indépendance.
» Leur sensibilité devoit réaliser cette
» illusion. Leur amitié s'accrut telle-
» ment avec l'âge, qu'à dix-sept ans
» elles se promirent de conserver tou-
» jours leur liberté et de ne se séparer
» jamais. Elles formèrent dès lors le
» projet de se retirer du monde, et de
» se fixer pour toujours dans une pro-
» fonde solitude. Ayant entendu par-
» ler des sites charmans de la princi-

» pauté de Galles, elles s'échappèrent
» secrètement pour aller choisir leur
» retraite. Elles furent à Langolen, et
» trouvèrent là, sur le sommet d'une
» montagne, une petite chaumière iso-
» lée, dont la situation leur parut dé-
» licieuse. Ce fut là qu'elles résolurent
» de s'établir. Cependant les tuteurs
» des jeunes fugitives envoyèrent sur
» leurs traces, et on les ramena à Du-
» blin. Elles annoncèrent qu'elles re-
» tourneroient sur leur montagne, aus-
» sitôt qu'elles auroient atteint leur
» majorité. En effet, à vingt-un ans,
» malgré les prières et les représenta-
» tions de leurs parens et de leurs amis,
» elles quittèrent sans retour l'Irlande,
» et volèrent à Langolen. Miss Pon-
» somby n'est pas riche; mais lady
» Eléonore possède une fortune con-
» sidérable : elle acheta la petite ca-
» bane de paysans, et la propriété de
» la montagne; elle fit bâtir là une
» chaumière très-simple en apparence,

» mais dont l'intérieur est de la plus
» grande élégance. Sur la plate-forme
» de la montagne on a formé autour
» de la maison une cour et un jardin
» de fleurs ; une haie de rosiers est la
» seule clôture de cette habitation cham-
» pêtre. Un chemin commode pour les
» voitures, et dont l'art adoucit la
» pente rapide, fut pratiqué dans la
» montagne ; on conserva sur cette mon-
» tagne quelques sapins antiques d'une
» élévation prodigieuse, on y planta
» des arbres fruitiers, et surtout une
» grande quantité de cerisiers, qui don-
» nent les plus belles et les meilleures
» cerises d'Angleterre. Les deux amies
» possèdent encore, au pied de la mon-
» tagne, une prairie pour leurs trou-
» peaux, une belle ferme et un jardin
» potager. Ces deux personnes extraor-
» dinaires, ayant l'une et l'autre l'esprit
» le plus cultivé et des talens char-
» mans, sont dans cette solitude depuis
» dix ans, sans avoir jamais découché

» une seule fois. Cependant elles ne
» sont point sauvages, elles vont quel-
» quefois en visite dans les châteaux
» voisins, et elles reçoivent, avec au-
» tant de grâce que de politesse, les
» voyageurs qui passent en Irlande, ou
» qui en reviennent, et qui leur sont
» recommandés par leurs anciens amis. »
Ce récit m'intéressa vivement; il produisit le même effet sur mademoiselle d'Orléans et sur mes deux jeunes compagnes. Il fut décidé dans cette même soirée, que nous partirions incessamment pour Langolen; qu'en même temps nous irions à Brightelstone, à Portsmouth, dans l'île de Wight, dans le Derbyshire, visiter les fameuses grottes de cette province, et que nous reviendrions par la belle et curieuse vallée de Coalbrook. En effet, nous fîmes ce voyage, et nous arrivâmes à Langolen sur la fin du mois de juillet. Ce village n'a pas la riche apparence des autres villages de l'Angleterre; mais rien n'égale la pro-

preté de l'intérieur des maisons, et c'est là parmi les paysans la véritable preuve de l'aisance. Langolen, entouré d'ombrages et de prairies délicieuses par la fraîcheur de leur verdure, est situé au pied de la montagne des deux amies, qui forme là une majestueuse pyramide couverte d'arbres et de fleurs. Nous arrivâmes à *la chaumière* (seul but de notre voyage) une heure avant le coucher du soleil. Les deux amies avoient reçu le matin, par un courrier, la lettre que M. Stuard m'avoit donnée pour elles. Nous fûmes accueillies avec une grâce, une cordialité, un charme de bonté, dont il me seroit impossible de donner l'idée. Je ne me lassois point de contempler ces deux personnes si intéressantes par leur union, et si extraordinaires par leur genre de vie. Je ne vis rien en elles de cette vanité qui jouit de la surprise des autres. Elles s'aiment, et elles sont là avec une telle simplicité, que l'étonnement se change bientôt en at-

tendrissement. Tout est vrai, tout est naturel dans leurs manières et dans leurs discours : une chose bien singulière, c'est qu'étant depuis tant d'années dans cette retraite profonde, elles parlent français avec autant de facilité que de pureté. Je fus aussi très-frappée du peu de rapports qui se trouvent entre elles. Lady Eléonore avoit un charmant visage, éclatant de fraîcheur et de santé; tout en elle annonce la vivacité et la gaîté la plus franche ; mais Ponsomby avoit une belle figure, pâle et mélancolique. Il semble que l'une est née dans cette solitude, tant elle y est à son aise : car on voit, à son air dégagé, qu'elle n'a pas conservé le moindre souvenir du monde et de tous ses vains plaisirs ; l'autre, pensive et recueillie, a trop de candeur et d'innocence pour que l'on puisse imaginer que le repentir l'a conduite *dans le désert ;* mais on croiroit qu'elle y conserve quelques regrets douloureux. Toutes les deux ont la poli-

tesse la plus noble et l'esprit le mieux cultivé. Une très-belle bibliothèque, composée d'excellens livres anglais, francais et italiens, est pour elles une source inépuisable d'amusemens et d'occupations variées et solides : car la lecture n'est véritablement profitable que lorsqu'on a le temps de *relire*. L'intérieur de la maison est ravissant par la juste proportion et la distribution des pièces, l'élégance des ornemens et des meubles, et la vue admirable que l'on découvre de toutes les fenêtres. Le salon est décoré de paysages charmans dessinés et peints d'après nature par miss Ponsomby. Lady Eléonore est très-bonne musicienne ; l'une et l'autre ont rempli leur habitation solitaire de broderies d'un travail merveilleux. Miss Ponsomby, qui possède la plus belle écriture que j'aye jamais vue, a fait des recueils de morceaux choisis en vers et en prose, écrits de sa main, et ornés de vignettes et d'arabesques du meilleur

goût ; ce qui forme la collection la plus précieuse. Ainsi les arts sont cultivés là avec autant de succès que de modestie : on en admire les fruits et les productions avec un sentiment qu'on n'éprouve point ailleurs. On est charmé de voir que tant de mérite est, dans ce paisible séjour, à l'abri de la satire et de l'envie, et que des talens sans ostentation et sans orgueil, n'ont jamais désiré là que le suffrage de l'amitié!.... Cette soirée fut un enchantement pour moi ; aucune réflexion fâcheuse n'en troubla la douceur. Je fus me coucher ; mais j'avois la tête si remplie de tout ce que je venois de voir et d'entendre, que mes pensées me tinrent long-temps lieu de sommeil. Enfin, j'allois m'endormir, lorsque les sons les plus mélodieux me réveillèrent.... Très-surprise, j'écoute ; ce n'étoit point de la musique, c'étoit une mélodie vague et céleste qui pénétroit jusqu'au fond de l'âme. A force d'attention, je connus qu'un vent

assez violent qui venoit de s'élever la produisoit. Mon oreille distinguoit dans le lointain le bruit et le sifflement ordinaires causés par un orage ; mais les vents, changeant de nature en approchant de cet asile de la paix et de l'amitié, ne formoient plus, lorsqu'ils frappoient ses arbres et ses murs, qu'une harmonie enchanteresse. J'étois fort disposée à croire aux prodiges ; néanmoins je voulois approfondir celui-ci ; mais je n'osois me lever : j'étois retenue par la crainte de réveiller mademoiselle D'*******, très-fatiguée du voyage, et couchée dans un lit près du mien. Tout à coup la tempête se calma, les sons harmonieux parurent être emportés par les vents qui s'éloignoient. Il me sembla que ce concert céleste se perdoit dans les nuages ; je croyois, en élevant la tête vers les cieux en mieux recueillir les derniers accords ; j'écoutois avec saisissement ; et, comme Sainte Cécile, si j'eusse tenu

ma harpe, je l'aurois laissée échapper de mes mains, et toute musique terrestre m'eût paru bien insipide dans ce moment.

Le lendemain matin tout ce mystère fut éclairci. En ouvrant ma fenêtre, je trouvai sur le balcon une espèce d'instrument qui m'étoit inconnu, que l'on appelle en Angleterre un *Eolian harp*, une harpe éolienne ; instrument inventé pour rendre le vent harmonieux, qui, lorsqu'il frappe cet instrument, produit en effet des sons ravissans. Il est assez naturel qu'un tel instrument ait été inventé dans une île orageuse, au sein des tempêtes dont il adoucit la tristesse.

Je me promenai toute la matinée avec les deux amies : rien n'égale la beauté des sites qui les environnent, et qui dominent la montagne dont elles occupent le sommet. Il semble, à cette élévation, qu'elles soient les souveraines de toute cette belle contrée. Au

nord, elles ont la vue du village et d'une forêt; au midi, une longue rivière baigne le pied de la montagne, et fertilise d'immenses prairies, au-delà desquelles on découvre un amphithéâtre de collines chargées d'arbres et de rochers. Au milieu de ce séjour sauvage, s'élève une tour majestueuse qui paroît être le phare de ce rivage, et qui n'est que les débris d'un château magnifique, habité jadis par le prince souverain du pays. Toute cette côte solitaire étoit sans doute alors florissante et peuplée; maintenant elle est livrée à la seule nature : on n'y voit plus aujourd'hui que des troupeaux de chèvres, et quelques pâtres dispersés, assis sur les rochers, et jouant de la harpe irlandaise. En face de ce tableau agreste et mélancolique, les deux amies ont fait poser un siége de verdure, ombragé par deux peupliers, et c'est là, me dirent-elles, que souvent en été elles viennent relire les poésies d'Ossian.

J'éprouvai, dans cette journée, des impressions bien différentes de celles qui m'avoient causé tant d'enthousiasme la veille. La réflexion et la raison dissipèrent toutes les illusions qui m'avoient fait envier le sort des deux amies. Je les trouvai toujours aussi aimables, aussi intéressantes; mais je sentis qu'il falloit plutôt les plaindre que les admirer. Sur cette terre où tout nous échappe successivement, il faut conserver plusieurs liens ou les rompre tous pour se donner sans réserve à l'Être éternel, qui peut seul réaliser nos espérances, et fixer notre cœur incertain. Dans l'état naturel de société, les affections de famille forment dans le cours de la vie une succession nécessaire de consolations : un époux console de la perte d'une mère; par la suite, la main d'un enfant chéri essuiera d'autres larmes; un frère partage nos chagrins domestiques; un ami fidèle dédommage de la trahison d'un

faux ami. Cultivons donc toutes nos relations : ah ! dans cette carrière épineuse que nous devons parcourir, ne rejetons aucun de nos appuis naturels : si l'un nous manque, un autre au moins soutiendra notre foiblesse !

Le plus grand des malheurs pour un un cœur profondément sensible, est de nourrir un sentiment exclusif et passionné pour un être dépendant et fragile, dont mille événemens peuvent le séparer, et que la mort peut lui ravir. Quelque pure que puisse être cette affection, elle sera toujours la source de tourmens inévitables ; si elle est exempte de remords, elle ne sauroit l'être d'inquiétudes déchirantes.

Ces idées firent une telle impression sur mon esprit, que je ne vis plus dans les deux amies que des victimes imprudentes de la plus dangereuse exaltation de tête et de sensibilité. Après un tel éclat et de tels engagemens, elles sont pour jamais enchaînées sur cette mon-

tagne !..... Mais que leur avenir est effrayant ! Si l'une devoit survivre à l'autre, et, sans aide comme sans consolation, se trouver seule chargée du soin sacré de lui rendre les derniers devoirs, d'ordonner ses funérailles !... ou si toutes les deux, devenant infirmes en même temps, privées de l'ouïe et de la vue, passoient les dernières années de leur vie sans se voir, sans s'entendre, sans pouvoir se soigner mutuellement ! ensemble et séparées, puisqu'elles ne pourroient plus exister l'une pour l'autre ; situation bizarre autant que déplorable, et dont la constance de l'amitié ne pourroit qu'aggraver l'horreur ! Aux yeux même des gens du monde, le sort d'une carmélite doit paroître infiniment moins à plaindre. Si nos *philosophes* s'attendrissent sur les privations qu'elle éprouve dans sa jeunesse, du moins il est impossible qu'ils ne conçoivent pas que sa vieillesse doit être parfaitement heureuse.

Avec quelle sérénité, avec quelle joie elle s'avance vers la tombe !... et l'on ne songe pas assez que, dans l'ordre de la nature, la vieillesse est l'état le plus long de la vie, il peut durer plus de quarante ans.

Les amies de Langolen n'ont plus qu'un seul moyen de s'assurer une vieillesse heureuse : c'est d'élever et d'adopter des enfans, et de se former ainsi une famille étrangère, qui puisse égayer leur solitude, et soigner un jour leurs vieux ans. Les religieuses seules peuvent se passer de famille, elles sont entièrement dévouées à Dieu ; d'ailleurs elles ont des compagnes de tout âge, et leur vieillesse s'écoule en paix, sous la protection active et généreuse de la charité chrétienne.

Je suis destinée à découvrir des choses intéressantes et faites pour avoir de la célébrité, quoique entièrement ignorées. La manière dont j'ai appris l'exi-

stence des Rosières de Salency fut assez plaisante. J'avois dix-huit ans. Salency est à quatre lieues de la terre que j'habitois depuis près de deux ans, et j'ignorois jusqu'au nom de ce village, devenu si fameux depuis.

Nous jouions la comédie; l'un de nos principaux acteurs, nommé M. de Matigny, étoit en même temps magistrat de Chauny et bailli de Salency. Un jour que nous voulions le retenir à coucher, pour faire une répétition le lendemain, il nous dit qu'il étoit obligé d'aller dans un village voisin. — Et pourquoi? lui demandai-je. — Oh! répondit-il, pour cette bêtise qu'ils font là tous les ans. — Quelle bêtise? — Il faut que j'aille là en qualité *de juge*, pour entendre, pendant quarante-huit heures, tous les verbiages et tous les commérages imaginables..... — Et sur quel sujet? — Une vraie bêtise, comme je vous le disois : il s'agit d'adjuger, non pas une maison, ou un pré, ou un héritage,

mais une rose..... En disant ces paroles, le bailli se mit à rire de pitié, persuadé que je partagerois le mépris que lui inspiroit une coutume si ridicule à ses yeux. Mais ce seul mot, une *rose*, me faisoit pressentir qu'il s'agissoit de quelque chose d'intéressant. Comment? repris-je, une rose! vous devez donner une rose? — Eh, mon Dieu, oui! c'est moi qui dois décider cette grave affaire. C'est une vieille coutume établie là dans des temps barbares : il est étonnant que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on n'ait pas aboli une puérilité, qui me fait faire tous les étés dix ou douze lieues dans des chemins de traverse abominables : car il faut que pour cette niaiserie je fasse deux voyages... — Le don d'une rose ne me paroît pas trop *barbare;* mais à qui donc offrez-vous cette rose? — A une paysanne réputée la fille la plus sage du village, et la plus soumise à ses parens... — Et l'on s'assemble

pour lui donner publiquement une rose? — N'est-ce pas là une belle récompense pour une pauvre créature qui manque souvent de pain! — Et quand la cérémonie aura-t-elle lieu? — J'y vais demain pour entendre les dépositions, recueillir les suffrages, et proclamer *la Rosière*, et j'y retournerai dans un mois pour ce qu'ils appellent *le couronnement*. — Oh! certainement je m'y trouverai. — On peut voir cela une fois pour se divertir : cela vous fera rire. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'importance que ces bonnes gens mettent à cette cérémonie, et la morgue et la joie des parens de la Rosière ce jour-là. On croiroit qu'ils ont gagné le gros lot. Cela vous amusera un moment; mais quand il faut revoir cela tous les ans, c'est une chose fastidieuse pour un homme raisonnable. Cette explication n'étoit pas romanesque; cependant elle ne m'en inspira pas moins le plus ardent désir de voir couronner

la Rosière de Salency. Quelques jours après, M. Lepelletier de Morfontaine, intendant de la province, vint nous voir. Il avoit l'âme noble et bienfaisante ; je lui parlai de la Rosière, et il fut décidé que nous irions présider à son couronnement. En effet, nous allâmes à Salency ; nous couronnâmes la jeune Rosière dans la chapelle de Saint-Médard, fondateur de cette fête. J'entendis un discours aussi touchant que religieux prononcé par le curé ; je vis la mère et le vieillard vénérable, père de la Rosière, fondre en larmes pendant toute la cérémonie. Je dînai dans une feuillée toute recouverte de guirlandes de roses. Au dessert nous chantâmes de charmans couplets faits par M. de G***** et par quelques gens de lettres qui étoient avec nous, MM. de Sauvigny, Dorat et Feutry. Le soir je dansai jusqu'à minuit au son des musettes sur des tapis de gazon, avec les bons Salenciens, et je passai la plus délicieuse

journée. La Rosière fut comblée de présens. Mais ceux de M. de Morfontaine effacèrent tous les autres; en outre, il fonda une rente perpétuelle de deux cents livres pour la Rosière de Salency. Ce bienfait ne me plut pas, il me sembloit qu'il flétrissoit un peu la rose; il ôtoit la délicatesse de l'hommage, il diminuoit la pureté de la joie inspirée par le don. Sur la fin de l'automne, nous retournâmes à Salency pour marier notre Rosière; ce qui donna lieu à de nouvelles fêtes champêtres, dont le *Mercure* rendit compte en rapportant les couplets chantés à cette occasion. M. de Sauvigny fit imprimer un joli petit poëme en prose, intitulé *la Rosière de Salency;* il me dédia cet ouvrage; et ce fut ainsi que devint tout à coup célèbre l'obscure Rosière de Salency.

Je n'ai jamais fait, dans ma vie, qu'un seul ouvrage anonyme, et c'étoit une petite brochure, intitulée *Réflexions d'un ami des talens et des arts.* J'étois à Hambourg durant le règne du directoire en France. Je vis dans les papiers publics, que MM. de Laharpe et Suard étoient persécutés et obligés de se cacher pour éviter la mort ou la déportation. M. de Laharpe et M. Suard n'étoient point mes amis : j'avois rendu plusieurs services au premier, et nous étions brouillés depuis long-temps, c'est-à-dire plus de six ans avant la révolution ; mais la situation de ces deux personnes m'intéressa si vivement, que le désir de leur être de quelque utilité me fit concevoir l'idée de composer ce petit ouvrage. Le nom d'une femme n'auroit pu que diminuer le poids de mes réflexions, je cachai mon nom. L'ouvrage fut imprimé et débité à Paris, afin qu'on pût l'attribuer à un citoyen français. J'avois pris pour

épigraphe ces vers de M. de Laharpe :

Beaux-Arts, c'est pour vous seuls qu'aujourd'hui je vous aime !
De mon cœur, de mes jours, vous êtes les soutiens,
Je jouis des travaux qui surpassent les miens.

Voici quelques fragmens de l'ouvrage :

. . . . . .

Un despotisme sanguinaire nous a privés depuis long-temps de la plus grande partie des talens utiles et agréable dont la France s'honoroit encore. Les artistes s'expatrièrent. Les muses, amies de la paix, furent la chercher sous un ciel étranger : c'est ainsi que jadis, à la chute d'un empire célèbre, chassées par les furies, elles s'échappèrent de la Grèce, et furent se réfugier dans un autre climat. En France, Robespierre, un poignard à la main, leur défendit de revenir, les déclarant *émigrées* et déchues de toutes leurs possessions ; mais leur

bien véritable est la gloire, qui ne se *confisque* point, que l'on porte en tout pays, et dont la persécution rehausse encore l'éclat. . . . . .
A cette époque affreuse, quelles furent mes inquiétudes pour les gens de lettres et les artistes que j'ai connus! . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Ah! j'ai craint même pour ceux qui m'ont donné jadis des preuves d'inimitié! en songeant à leurs dangers, je n'ai plus vu que leurs talens. L'ami des lettres et des arts, dans ces jours de proscriptions, ne devoit plus penser à ses ennemis, et ne pouvoit que regretter ses juges. Quel est celui qui s'élanceroit avec enthousiasme dans la carrière, s'il s'y trouvoit sans concurrens? C'est la crainte d'être surpassé, qui donne des ailes dans la course; et les palmes de la victoire n'ont de prix que par les mains qui les distribuent, et par les rivaux

qui les disputent. . . . . .

. . . . . .

Dans ces temps désastreux, je pleurai encore le chantre harmonieux des jardins!... le poëte illustre qui sut évoquer le génie de Virgile, comme Pope fut inspiré par celui d'Homère! Je vis Delille traîné dans les prisons; le croyant plongé dans le fond d'un cachot souterrain, je me le représentai privé de jour et d'espérance, récitant les vers admirables *des catacombes de Rome* (1)!... Grâce au ciel, il a survécu au tyran, et j'ai vu depuis, avec joie, ce nom si cher aux muses, sur la liste (hélas, si peu étendue!) des gens de lettres qui nous restent.

---

(1) Ce poëme alors n'étoit pas imprimé, ainsi que plusieurs autres poëmes de l'auteur; s'il eût péri, on perdoit à la fois le poëte et les ouvrages : car, se reposant sur sa mémoire, il n'écrit jamais les vers qu'il compose, que lorsqu'il veut les livrer à l'impression.

. . . . . .

Si les conquérans et les chefs des nations qui n'ont pas respecté les monumens matériels produits par les arts, ont, dans tous les siècles, passé pour des barbares, que dira-t-on des hommes féroces qui détruisent les inventeurs mêmes de ces arts, ou ceux qui les cultivent avec succès ou qui les perfectionnent? Dans les temps les plus reculés, les grands talens eurent toujours le droit heureux de désarmer la colère, la haine et le ressentiment. L'antique fable et l'histoire prouvent également combien les anciens ont poussé loin ce sentiment de respect et d'admiration. Homère, en traçant la scène sanglante des vengeances de l'implacable fils de Laërte, nous représente ce prince cruel et vindicatif attendri par les sons de la lyre de Phémius, et n'épargnant que ce chantre fameux. Dans l'histoire, nous voyons l'atelier de Polignote protégé par les ennemis mêmes de son

pays ; la maison de Pindare respectée par des soldats acharnés au pillage ; Marcellus, entrant vainqueur dans Syracuse, voulant honorer le grand homme dont le génie avoit rendu le siége si périlleux et si difficile (1), et paroissant inconsolable en apprenant sa mort ; Auguste, tout-puissant, outragé de la manière la plus sensible, bornant sa vengeance à l'exil du séducteur de sa fille. Nous devons à cette indulgence les meilleurs ouvrages d'Ovide, qui furent composés depuis cette époque..... Nous trouvons dans l'histoire moderne une foule de traits semblables : on sait avec quelle générosité Charlemagne, admirateur des talens de Paul Diacre, lui pardonna la hardiesse de ses réponses, et son attachement pour la famille de Didier. Tout le monde connoît le témoignage

(1) Archimède.

touchant d'estime et d'admiration que les ennemis de Louis XIV et de la France donnèrent à Fénélon, lorsqu'ayant pénétré dans nos provinces, et, selon l'affreux droit de la guerre, ravageant les campagnes qu'ils parcouroient, ils n'épargnèrent que les terres et les possessions de l'auteur de Télémaque.

L'homme qui possède un grand talent bien dirigé, n'appartient point au seul pays qui l'a vu naître; toutes les contrées où l'on cultive les sciences et les arts devroient avoir le droit de le réclamer, quand ses jours ou sa liberté sont menacés dans sa patrie : s'il est coupable envers elle, que l'exil soit son châtiment; mais quelle barbarie d'attenter à ses jours! Eh quoi! la gloire qui l'environne, ses travaux passés, ceux qu'on peut encore en attendre, tant de motifs d'admiration, de gratitude et d'espérance, ne doivent-ils pas le défendre ou l'absou-

dre?..... Bienfaits qui se transmettront à la postérité la plus reculée, de ces chefs-d'œuvre qu'il nous laisse, que vous retrouverez sur vos théâtres, dans vos monumens, dans vos muséum et vos bibliothèques!..... Si le grand Corneille, engagé dans une conspiration, eût péri sur un échafaud, quel sentiment éprouveroit-on en voyant représenter *Cinna*, *Polyeucte*, les *Horaces!* etc.

Tous les savans, les gens de lettres et les artistes distingués par de grands succès, ont droit à cette indulgence; et même, sans avoir atteint ce haut point de réputation, il suffit qu'ils soient entrés avec éclat dans la carrière. Qui peut savoir le point où ils peuvent s'arrêter? Milton n'ayant fait encore que des ouvrages agréables, s'attacha à l'usurpateur Cromwel, et profana cette plume destinée à l'immortalité, en faisant l'affreuse apologie de l'assassinat des rois. Charles II, monté sur le trône,

lui accorda un généreux pardon, et Milton fit, depuis, *le Paradis perdu*. De combien d'ouvrages charmans et de découvertes admirables ne serions-nous pas privés, si dans tous les temps on n'avoit pas eu plus d'indulgence pour les savans et les littérateurs que pour les hommes vulgaires! Sans cette clémence, dont la reconnoissance publique semble faire un devoir, Prior, en Angleterre, seroit mort en prison, et le fameux chancelier Bacon eût peri sur un échafaud. Enfin, notre siècle profiteroit-il de la plus grande et de la plus utile découverte qu'on ait faite en physique, si, au commencement de la guerre d'Amérique, le gouvernement anglais eût mis à prix la tête de Franklin, et eût trouvé des assassins?

D'ailleurs, observons, à la gloire des lettres et des arts, qu'en général les grands talens acquis sont le gage des bonnes mœurs; il faut un temps si prodigieux pour les perfectionner et pour

les entretenir, qu'il n'en reste pas pour le vice ou pour l'intrigue. Peut-on séparer de la saine littérature, l'étude de la morale? Ah! qui peut mieux aimer la vertu, que celui qui a passé sa vie à réfléchir sur les devoirs de l'homme? Un bon écrivain moraliste peut sans doute s'égarer; mais on n'aura jamais à lui pardonner que des erreurs passagères, et non une longue suite d'actions criminelles ou vicieuses.

. . . . . .

La vertu réunie au génie et aux talens, voilà les véritables appuis de la puissance. . . . . .

Ce sont les arts qui ont immortalisé les beaux siècles de Périclès, d'Auguste, de Charlemagne, de François Ier, des Médicis et de Louis XIV. Rappelons-nous que ce ne fut ni par la terreur, ni en accordant de nouveaux priviléges aux patriciens, que le second des Césars fit oublier les fureurs du triumvirat: guerrier sans génie, et même sans

courage, tyran barbare, teint du sang de ses concitoyens, il asservit son pays, il sacrifia sans remords à son ambition, la vertu, la liberté publique et l'humanité : cependant il obtint le pardon de tant de crimes;... que dis-je? il fut aimé! Il usurpa la gloire ainsi que l'empire de l'univers. C'est qu'assis sur le trône, il expia ses forfaits par la clémence, qu'il sut pardonner, et qu'il eut pour amis Mécène, Horace et Virgile.

. . . . . .

Ah! pour le bonheur de mon pays, puissent ceux qui le gouvernent maintenant, rendre aux lettres et aux arts la splendeur éclatante dont on les vit briller sous le règne de ce prince fameux, qui dut le surnom de Grand, non à ses conquêtes, mais à l'enthousiasme des muses reconnoissantes!

Avec un bon cœur, on peut bien naturellement s'attendrir sur les malheurs

de ses ennemis; mais il faudroit une grande perfection de caractère pour ne pas se divertir de leurs ridicules et de leurs sottises.... Hélas! j'en suis bien loin : car j'avoue que j'ai été charmée du *Prospectus* que M. de Rivarol vient de publier de son Dictionnaire de la langue française (1), et de son Épître à sa maîtresse, mauvaise imitation de la jolie *Épître à Fanchon*, de M. de Tressan. Voici quelques vers de l'Epître de M. de Rivarol : après avoir loué sa maîtresse sur son aimable ignorance, il ajoute :

Vous qui ne connoissez de plumes qu'aux oiseaux,
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos;
Etc., etc.

(1) Détestable ouvrage que les Allemands reçurent si mal, que l'auteur, qui le donnoit par souscription, n'acheva pas le premier volume.

Le poëte termine ainsi cette jolie pièce de vers :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit.

Et c'est ce même auteur qui dit modestement : *Je sais qu'on me trouve très-sévère en fait d'admiration; mais à qui la faute? j'ai devancé mon siècle.*

M. le chevalier de M**** M***** a fait, ainsi que M. de Rivarol, beaucoup de petits libelles contre ceux qu'il n'aime pas ; on pourroit s'en consoler aussi en lisant ses œuvres, et s'en venger en citant ses vers.

Cet auteur est à la fois épigrammatique, moral et sentimental. Il a fait un recueil d'apologues dont les deux plus fameuses pièces ont pour titre : *la Valse* et *mes Trois Cœurs;* la première est une critique piquante de la valse, terminée par cette moralité :

Si l'on valse avec tendresse,
C'est l'annonce d'une foiblesse,

Et si l'on valse sans ardeur,
C'est l'indice de la stupeur.

Ce raisonnement est si fort et si pressant, que, dans toute la ville de Berlin, il ne se trouve personne en état d'y répondre.

L'auteur a mis à la tête de son recueil un discours sur l'*Apologue* :

« Tout en admirant (dit-il) certaines » fables de mon ami Imbert, de l'abbé » Aubert, et du foible mais aimable » Florian, je dirai que je veux être » *moi*, sans imiter personne. A l'égard » de la versification, je l'ai rendue fa- » cile. Ce n'est pas dans l'apologue que » la poésie doit être exaltée, la simpli- » cité de la morale s'y oppose. Cepen- » dant, lorsque les sujets l'ont permis, » je me suis donné les airs d'être poëte » aussi, etc. »

Par exemple, dans l'apologue des *Trois Cœurs*, c'est un morceau ori-

ginal, plein de sensibilité, et dont l'idée est tout-à-fait anacréontique; en voici un échantillon :

Je vais conter l'histoire singulière,
Qui m'arriva dans le sein de ma mère :
Sans doute il faut que l'auteur de mes jours
Fût secondé par le dieu des Amours,
Car il tripla son heureuse famille,
Et d'un seul trait fit deux fils, une fille.
Or, vous sentez que, dans ces lieux étroits,
Faits pour un seul, nous nous gênions tous trois.
Mon frère étoit d'un commerce farouche;
Ma triste sœur n'ouvroit jamais la bouche;
Je m'ennuyois..... comme un triste héritier.
Un jour enfin, fatigué du métier,
Je poignardai mon frère et cette belle;
Je fis cela sans leur chercher querelle :
Car il vaut mieux assassiner les gens
Que de propos les fatiguer long-temps.
Si ma conduite aux yeux paroît immonde,
Avois-je alors quelque usage du monde?
Mais poursuivons.... Quel étoit mon dessein?
D'avoir *Trois Cœurs*.... Je fouillai dans le sein
Et de ma sœur et de mon triste frère.
(Ah! quel fracas pour ma dolente mère!)
Je m'emparai du cœur de chacun d'eux,
Croyant par-là me rendre plus heureux;
Funeste erreur!.... je l'éprouve sans cesse,
Tous les tourmens viennent de la tendresse, etc.

Voilà certainement le morceau de poésie le plus extraordinaire qu'on ait jamais fait. Ce qui l'est davantage encore, c'est que l'inimitié d'un tel écrivain puisse nuire ; rien ne prouve mieux combien il est aisé de faire du mal.

J'ai passé une soirée chez madame G****, où se trouvoit un émigré qui nous a conté des traits fort plaisans de sa jeunesse. J'ai conté celui-ci de M. de Louvois : Étant à Brest, à dix-huit ans, avec beaucoup de dettes et sans argent, il écrivit à son père, et ne recevant point de réponse, il vendit tous ses habits pour fournir aux frais de son voyage, ne gardant pour toute garderobe qu'un mauvais frac usé, et il partit pour se rendre au château de Louvois, où le marquis de Souvré, son père, passoit tout l'été. M. de Souvré le reçut très-mal, et dans les premiers jours M. de Louvois n'osa pas lui re-

nouveler sa demande. Un soir, M. de Souvré lui dit que les dames les plus considérables du voisinage devoient venir dîner chez lui le surlendemain : Et j'espère, ajouta-t-il, que vous voudrez bien quitter ce vilain habit de voyage, et vous habiller convenablement. M. de Louvois se garda bien de dire qu'il ne lui restoit plus que le vêtement qu'il avoit sur lui ; mais il déclara qu'il n'avoit apporté que de vieux habits, et qu'il désiroit en faire faire un neuf ; et il saisit cette occasion de demander de l'argent. M. de Souvré refusa d'un ton qui ne laissa nulle espérance. M. de Louvois n'insista point, il se contenta de répondre qu'il mettroit un autre habit : il y avoit, dans la chambre où il couchoit, une vieille tapisserie à grands personnages ; il en détache un pan qui représentoit Armide et Renaud, et il envoie chercher le tailleur du village ; et lorsqu'il fut arrivé, il lui ordonne de lui faire un ha-

billement complet, habit, veste et culotte, avec ce pan de tapisserie; de passer la nuit, et de le lui rendre le surlendemain de bonne heure. Le tailleur, pour mettre un peu de régularité dans ce singulier ouvrage, fit les manches avec les deux bras d'Armide, et sur le dos de cet habit, il mit la tête de Renaud, ornée d'un beau casque; deux petits visages d'Amours et des fragmens de boucliers formoient le reste de l'habillement dont M. de Louvois se revêtit avec une joie parfaite. Équipé de la sorte, au mois de juillet, il attendit dans sa chambre (et non sans impatience) l'arrivée de la compagnie; aussitôt qu'il entendit les voitures entrer dans la cour, il descendit lestement, malgré l'étonnante lourdeur de sa parure, et il s'élança sur le perron, afin de donner la main aux dames, ce qu'il fit très-sérieusement et de l'air du monde le plus simple et le plus naturel. Comme on s'émerveilloit, et que l'on

questionnoit en vain M. de Louvois, qui, avec un maintien triomphant, conduisoit les dames dans le salon, M. de Souvré survint : à l'aspect de son fils paré des dépouilles de sa chambre, il recula deux pas en arrière, en demandant, d'un ton foudroyant, raison de cette extravagance : Mon père, répondit M. de Louvois, vous m'avez ordonné de mettre un autre habit, et comme je n'avois à ma disposition que cette étoffe, j'ai été forcé de l'employer pour vous obéir.

On diroit que la fée *Guignon Guignolant* avoit présidé à la naissance de madame la duchesse de *** : en effet, elle étoit très-fraîche et très-belle, et elle ne plaisoit à personne ; elle ne manquoit pas d'esprit, on citoit d'elle beaucoup de bons mots, et sans cesse elle faisoit et disoit les choses du monde les plus déplacées. Son faste étoit extrême, et elle avoit la réputation d'être

avare. Elle donnoit les fêtes les plus magnifiques, et il s'y passoit toujours quelque chose de ridicule. Un jour, dans le cœur de l'hiver, elle conçut l'idée de donner, dans sa superbe maison de Paris, une fête champêtre. Elle rassemble un monde énorme dans un salon nouvellement décoré et rempli de glaces, dont la plupart, placées dans des espèces de niches, occupoient tout le lambris jusqu'au parquet. A l'extrémité de ce salon étoit un cabinet qu'on avoit rempli de feuillages et de fleurs, et en ouvrant une porte, on devoit voir, à travers un transparent, un véritable troupeau de moutons, bien blancs, bien savonnés, défiler dans ce bocage, et conduit par une bergère, danseuse de l'opéra. Tandis que l'on préparoit cette scène ingénieuse, et que la compagnie dansoit dans le salon, les moutons enfermés s'échappèrent, on ne sait comment, et, sans chien et sans bergère, se précipitèrent tout à

coup en tumulte dans le salon, dispersèrent les danseurs, et furent donner de grands coups de tête dans les glaces; les bonds, les bêlemens du troupeau effarouché, le bruit qu'ils faisoient en fendant et brisant les glaces, les cris et la fuite des femmes, les éclats de rire des danseurs, formèrent une scène beaucoup plus amusante que n'auroit pu l'être la pastorale dont cet incident priva l'assemblée.

Je suis en pension chez une personne dont la sœur est folle; mais cette folle est, dit-on, fort douce, et elle ne déraisonne pas d'une manière très-frappante; on pourroit souvent rester avec elle deux ou trois heures, sans s'apercevoir qu'elle est folle. On la laisse aller et venir, et même faire des visites, ce qui me paroît d'une grande imprudence. Je me rappelle que, dans les commencemens de la révolution, je fus avec mes élèves à Charenton, voir

les fo... Cette maison alors étoit gouvernée par des religieux pleins d'humanité, qui s'entendoient parfaitement à soigner et à contenir ces infortunés. Parmi ces fous, se trouvoit alors un homme fort riche; auquel sa famille faisoit six mille francs de pension; il étoit là depuis cinq ans : on nous vanta beaucoup sa douceur, il avoit des domestiques, un bel appartement, et son plus grand plaisir étoit de donner des collations dont il faisoit assez raisonnablement les honneurs. Il voulut nous en donner une, et je vis avec peine des couteaux sur la table. Je fis part de ma crainte au religieux prieur, qui me répéta que cet homme étoit le meilleur fou du monde, incapable même de faire une petite malice. Malgré cette assurance réitérée, j'abrégeai la collation autant qu'il me fut possible. Dix jours après, j'appris que ce même fou, donnant une collation dans cette même chambre, sans être provoqué, sans

avoir l'air d'être en colère, saisit subitement un couteau et le plongea dans le sein du prieur, qu'il tua de ce seul coup. Quand je songe à cet événement tragique, je ne vois pas avec plaisir la folle de cette maison se mettre à table avec nous. Elle m'aime beaucoup; sa manie est de se glisser sans cesse dans ma chambre, de me faire des présens et de me voler des livres. Je suis, dans mes voyages, poursuivie par les fous: car, sans compter la folle de Reggio, j'en ai rencontré trois. La première fut en Suisse, dans le couvent de Bremgarten, où nous passâmes quinze mois. Cette folle, nommée Antonia, avoit dix-huit ans, et elle étoit belle comme un ange: l'abandon d'un amant, accompagné de circonstances atroces, la réduisoit dans ce déplorable état. Elle m'intéressa d'autant plus, que ce malheureux amour, autorisé par ses parens, avoit toujours été d'une parfaite innocence. Elle n'étoit folle que

par accès, mais ces accès étoient effrayans par leur violence ; elle en avoit à peu près deux par semaine. Dans les intervalles elle étoit douce, sensible, et ne déraisonnoit jamais. Elle eut une grande curiosité de nous entendre jouer de la harpe, et nous ne voulûmes pas lui refuser cette consolation. On crut remarquer que cette musique éloignoit un peu ses accès, et qu'elle en adoucissoit la fureur. Nous trouvâmes un grand plaisir à reproduire ainsi l'effet heureux de la harpe du roi David. Nous la reçûmes plusieurs fois : elle éprouvoit un certain malaise qui la préparoit toujours à un accès ; alors, si elle étoit avec du monde, elle se retiroit dans sa chambre. En réfléchissant sur son état, je pensai qu'il seroit très-possible d'éloigner ses accès, et même de la guérir en agissant vivement sur son imagination. Je m'avisai d'un moyen dont le succès étonna toutes les bonnes religieuses du couvent. J'avois remar-

qué qu'elle aimoit beaucoup les odeurs, j'affectai de sentir souvent, en sa présence, un petit flacon d'essence que je portois toujours sur moi. Elle voulut aussi le sentir; elle trouva cette odeur excellente, et, comme je m'y attendois, elle me pria de lui donner ce flacon. J'opposai à cette demande beaucoup de difficultés, d'un air très-mystérieux. Enfin, je lui confiai que j'avois des accès pareils aux siens, et que je les prévenois sûrement en respirant cette odeur. Alors, les larmes aux yeux, les mains jointes, elle me conjura de *lui prêter* cette précieuse essence, et j'y consentis. Ce stratagème réussit au-delà de toutes mes espérances : dès qu'Antonia sentoit les avant-coureurs d'une attaque, elle se hâtoit de respirer la merveilleuse essence, et aussitôt elle se calmoit : elle fut ainsi, pour la première fois depuis son malheur, plus de six semaines sans avoir d'accès; chacun la croyoit guérie. Ma joie étoit

inexprimable ; je partis peu de jours après l'accès qui nous désabusa, et qui fut moins fort que les précédens. Je suis persuadée qu'en inventant toujours de nouveaux moyens propres à frapper son imagination et à calmer ses craintes, je serois parvenue à la guérir tout-à-fait. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir continuer une expérience si satisfaisante pour le cœur, et en même temps si curieuse.

Le second fou avec lequel j'ai eu des rapports dans ce temps, étoit un jeune peintre suisse, riche et d'une très-bonne famille, nommé M. Smith. Après mon départ de Bremgarten, je voyageai seule avec ma nièce ; nous le rencontrâmes dans une diligence, nous fîmes ensemble la route de Schaffhouse à Stuttgard. Il fixa sur lui notre attention par l'espèce d'affectation avec laquelle il nous regardoit, par sa profonde mélancolie, son obstiné silence, son agréable physionomie, ses attentions pour

nous, et la bonté qui se manifestoit dans toutes ses actions. Il donnoit à tous les pauvres avec une sorte de prodigalité, et souvent, en faisant l'aumône à des vieillards et à des enfans, ses yeux se remplissoient de larmes. Arrivés à Stuttgard, où nous passâmes deux jours, il logea de préférence dans notre auberge, qui n'étoit pas celle de la diligence; il vint nous faire une visite : il parloit fort bien français; je le questionnai sur son voyage, et après avoir poussé un profond soupir, il me fit cette étrange réponse : Des méchans m'ont fait beaucoup de mal, et je voyage pour *trouver des bons;* comme je vois que vous êtes bonnes toutes deux, je ne vous quitterai plus. A ces mots, il connut, sans doute à notre physionomie, que ce discours nous causoit une surprise qui n'étoit pas exempte de frayeur, car il reprit aussitôt : Vous voyez à présent mon mal..... Hélas, oui! il y a deux ans que je suis fou : je

n'ai plus de grands accès, les médecins disent même que je suis guéri; mais je sens bien que ma pauvre tête ne se remettra jamais! Cette confidence nous causa beaucoup de saisissement; cependant cet excellent fou nous parla avec tant de sensibilité, il avoit l'air si doux, il avoit, dans le désordre même de ses idées, tant de bonté, que nous cessâmes bientôt de le craindre; nous le retînmes à dîner, et nous allâmes ensemble visiter l'ingénieux et magnifique jardin à l'anglaise d'Oheim; ensuite nous voyageâmes avec lui jusqu'à Francfort, où étoit sa famille, ce qui ne l'empêcha pas de persister dans le dessein de *nous suivre partout;* il fallut lui cacher le jour de notre départ pour échapper à ses poursuites. L'infidélité d'une jeune personne qu'il devoit épouser, et la perfidie de son meilleur ami, lui avoient fait perdre la raison. Jamais les romans anglais n'ont peint une folie aussi supportable et aussi intéressante.

Il ne déraisonnoit pas; mais il ne pouvoit suivre une idée, et tout à coup, et sans cesse, la mémoire lui manquoit, au point de ne pouvoir achever un mot dont il avoit dit la première syllabe; alors il s'arrêtoit d'un air égaré, et il tomboit dans une profonde tristesse.

Comme j'ai eu dans ma vie l'occasion d'observer beaucoup de fous, et que malheureusement j'ai assisté beaucoup de mourans, j'ai fait une singulière remarque : c'est que tous les *tics* des fous, avant et durant leurs accès, sont exactement tous les signes de mort décrits par Hippocrate, et connus de tous ceux qui ont soigné un grand nombre de malades. Par exemple, le regard fixe, ou ce regard plus terrible encore, qui paroît découvrir au loin, dans les angles d'une chambre, quelque objet effrayant; l'agitation et les convulsions dans les mains, l'air sinistre et mystérieux, l'attitude de la tête

appuyée sur deux doigts de la main, l'altération de la voix, et souvent le rire sardonique, toutes ces choses sont communes aux fous et aux agonisans.

Je crois que c'est Bacon qui a dit : qu'avec un peu de philosophie on est incrédule, qu'avec beaucoup de philosophie on croit tout ce que la religion nous enseigne. Il est certain que les impies n'ont jamais eu ni véritable élévation d'âme, ni profondeur d'esprit. Ils sont très-inconséquens, irréfléchis et superficiels. Nous serons toujours religieux quand nous sonderons bien notre cœur, quand nous nous rappellerons nos actions passées et leurs résultats, et quand nous saurons observer ce qui se passe sous nos yeux.

Que cette parole de la sagesse divine est admirable : *Jugez-vous, et vous ne serez point jugés!* C'est qu'indépendamment du repentir que doivent nous inspirer nos fautes, nous ne

pouvons nous juger équitablement sans être indulgens pour les autres, et en même temps sans reconnoître que tout ce que Dieu nous prescrit est éminemment juste et sage, et que tout ce qu'il nous défend n'est qu'imprudence et vanité. Ainsi donc, la foi naîtra toujours de l'équité de nos jugemens sur notre conduite et sur nos mœurs. Tous nos malheurs viennent de nos défauts, de nos vices et de nos passions. L'homme parfaitement vertueux sera toujours sage, aux yeux même de ceux qui ne jugent que d'après des vues humaines. La vertu seule donne la véritable prudence. La prudence du vice est sans plan, elle s'applique à quelques actions isolées, et se dément dans mille occasions. La prudence du sage s'etend sur toute la vie; elle est produite par des principes invariables.

Que demande l'incrédule, pour croire à la Providence?..... qu'elle

soit, dans tous les temps, constatée par des faits certains et frappans. Chacun de nous pourroit la reconnoître, cette Providence divine, en réfléchissant seulement aux suites de ses actions bonnes et mauvaises. Et de nos jours les faits éclatans ne manquent pas!.... En voici un que j'ai recueilli ici, et dont toutes les circonstances sont bien remarquables. La loi oblige dans ce lieu (1) toute fille séduite, près de devenir mère, à faire sa déclaration en justice; cette formalité remplie, on conduit la fille dans un hospice, où elle est soignée avec la plus grande humanité; elle ne quitte cet asile que six semaines après ses couches, et alors elle subit la plus étrange ignominie. Le bourreau vient la prendre en plein jour, la couronne de paille, et lui fait traverser toute la ville au milieu d'une troupe de polissons qui se rassemblent

(1) Bremgarten, en Suisse.

autour de cette infortunée, et qui la poursuivent en lui jetant de la boue ; les huées, les insultes de tout genre l'accompagnent jusqu'aux portes de la ville ; là, le bourreau lui donne *trois coups de pied dans le derrière* (tels sont les termes de la loi), et la met ainsi hors des portes de la ville. Il est vrai qu'elle est maîtresse d'y rentrer le lendemain ; mais, après un tel traitement, on ne profite guère de cette permission. Ces malheureuses deviennent presque toutes des filles publiques, ou bien elles sont forcées de mendier leur pain. Dans les commencemens de mon séjour à Bremgarten, je fus témoin de cette scène odieuse, et je pensai que le crime le plus affreux, l'infanticide, devoit être là plus commun qu'ailleurs. Environ six mois après, le premier magistrat de Bremgarten (M. Honégre), qui venoit souvent nous voir, nous conta le fait suivant. La veille au matin, un riche fermier des environs,

côtoyant la Reuss, vit sur les bords de cette rivière une boîte de sapin retenue et fixée par une touffe de roseaux. Il s'approche, saisit la boîte, l'ouvre, et y trouve un enfant nouveau né, et mort : il porte cette boîte chez le magistrat, où l'on inscrit la déclaration de ce fait. Une loi non moins étrange que celle dont j'ai rendu compte, prescrit dans ce cas, au moment même, *une visite de matrones* chez toutes les jeunes filles de la ville, afin de découvrir, par un examen auquel chacune doit se soumettre, quelle est la coupable. Le bruit de cette visite se répand promptement dans une petite ville, il parvient jusqu'à la coupable, qui, sans perdre un moment, quoiqu'elle fût accouchée le matin à six heures, s'échappe de la ville, au mois de février, et va se cacher dans les environs, du moins à ce que l'on supposoit. Le récit de M. Honégre finit là. En voici la suite. Cette malheureuse créature se réfugia

sur des montagnes couvertes de neige, à six lieues de Bremgarten. La loi ordonnoit de la poursuivre, on la trouva mourante, on la ramena à Bremgarten. Tous les secours qui lui furent prodigués la rendirent à la vie; mais elle resta paralytique des deux jambes. On la mit en prison dans une tour hors de la ville, que nous pouvions apercevoir de nos fenêtres. A son premier interrogatoire elle avoua tout; elle conta que dix mois auparavant, se trouvant seule au point du jour dans les champs, avec un homme qu'elle n'avoit jamais vu, elle s'étoit laissé séduire par cet inconnu; qu'elle n'avoit appris que le lendemain que cet homme étoit marié; qu'alors elle avoit eu horreur de sa faute, et que depuis ce moment fatal, elle n'avoit jamais revu son séducteur. Malgré son crime, cette infortunée intéressa tous ses juges par sa jeunesse (elle n'avoit pas dix-sept ans) et par sa candeur. Sur la fin de l'interrogatoire,

on fit paroître l'homme qui, sans la connoître, avait fait la dénonciation, afin de le confronter avec elle. Aussitôt que le dénonciateur et la coupable furent en présence l'un de l'autre, ils témoignèrent une extrême surprise; la jeune fille s'évanouit: elle venoit de reconnoître son séducteur et le père de son malheureux enfant dans cet homme qui avoit dénoncé son crime. Les juges firent ce qu'ils purent pour sauver cette malheureuse fille; on lui insinua que si, à l'audience publique, elle nioit tout, on ne pourroit la condamner; mais elle persista dans ses aveux, elle demanda un confesseur, et ne s'occupa plus que de la mort. On lui signifia sa sentence suivant l'usage de ce lieu, non par un discours, mais d'une manière symbolique, en brisant devant elle une baguette argentée et la jetant à ses pieds. Cette action, faite avec un morne silence, par un magistrat en long habit de deuil, est une

irrévocable sentence de mort. M. Honégre vint, le jour même de sa condamnation, nous conter ces détails. Il nous dit que cette infortunée victime d'un instant de foiblesse, auroit la tête tranchée le lendemain. Il ajouta qu'on ne faisoit jamais d'exécution dans la ville, et qu'il n'y avoit même point de place consacrée à cet usage dans les environs; mais que, suivant la coutume du pays, on tireroit au sort au point du jour, pour savoir sur quel champ de propriétaire de ce canton se feroit l'exécution. Nous fîmes toutes la remarque que ce seroit une chose bien frappante que le sort désignât le champ du séducteur. Ce fut en effet ce qui arriva, et ce que M. Honégre nous fit dire le lendemain à midi; et la manière publique et solennelle dont se fait le scrutin en cette occasion, ne permet pas le moindre soupçon de supercherie. Ainsi, la Providence conduisit cet homme sur les bords de la Reuss, afin

de lui faire dénoncer un crime dont il étoit la funeste cause; le ciel voulut encore que le champ du séducteur fût arrosé du sang de sa victime, et qu'il ne fût plus possible désormais au séducteur de l'innocence de recueillir les fruits de son travail sans se rappeler son crime et cette affreuse catastrophe. Le peuple se plaît partout à remarquer les coups de la Providence, parce que, dans la simplicité de sa vie, il a moins d'intérêt que nous à ne les pas reconnoître. Il fut, à Bremgarten, si frappé de toutes les circonstances merveilleuses de cet événement, qu'il voulut aller ravager les possessions du suborneur; on eut beaucoup de peine à contenir l'impétuosité de ce premier mouvement. Le coupable se cacha, et, par le conseil même des magistrats, il fut obligé de vendre sans délai, c'est-à-dire à vil prix, sa propriété, et de s'expatrier pour jamais.

Un Allemand de ma connoissance, qui cultive la littérature française, a fait l'éloge d'une de ses amies qui vient de mourir. Il parle mal le français; mais il a remarqué, dit-il, qu'il n'est pas absolument nécessaire de le bien savoir pour écrire des éloges avec succès. D'ailleurs il est nourri de la lecture de nos fameux auteurs modernes : on s'en aperçoit dans son éloge, il a beaucoup pillé nos grands maîtres. Cependant, j'ai trouvé cet éloge si agréable, que je veux le placer dans mes Souvenirs; le voici fidèlement copié :

ÉLOGE

De madame la Baronne de KLOPSKRAKERSTOCK, *née* PFLEKALKREUKEN.

Je laisse aux chercheurs de dates et aux compilateurs le soin de faire naître et mourir (1) madame la baronne

---

(1) D'Alembert, éloge de Bernouilli.

de Klopskrakerstock, née Pflekalkreuken; je ne chercherai dans une vie si intéressante, que les traits frappans faits pour immortaliser sa mémoire et pour passer à la postérité.

Ce n'est point dans une enceinte environnée de murs, que je veux tracer l'éloge de cet *être céleste, de cette fille du soleil* (1). Ce n'est point à la clarté brillante de l'astre radieux du jour, que j'écrirai ces lignes que mes pleurs effaceront tant de fois!..... J'ai besoin d'être écouté de la nature entière, de la nature en deuil de cette femme incomparable qui fut son plus sublime ouvrage!.... Oui, c'est ici, sur le bord de ce torrent, dont l'onde écumeuse parcourt en gémissant cette plaine solitaire; c'est dans les ombres tutélaires de la nuit, que j'exhalerai des regrets immortels comme leur objet!.....

(1) M. Guibert, éloge de mademoiselle de Lespinasse.

O toi, sombre génie de la douleur! étends tes ailes funèbres sur le cyprès qui m'ombrage; jette un voile de crêpe sur le front argenté de la lune, et sur ce ciel étoilé, dont mes yeux fatigués de larmes ne peuvent soutenir la douce et foible lumière! Tendre mélancolie! viens t'asseoir à mes côtés, et me recevoir dans tes bras; viens tempérer la violence de mon désespoir, et donner à ma voix le charme de tes accens!

Madame de Klopskrakerstock *eut trois nourrices* (1); elle n'étoit pas belle, ses traits et même sa taille avoient quelque chose d'irrégulier; mais quelle âme! quel esprit! quelle sensibilité brûlante!..... Un fameux écrivain a dit: *Si j'avois à peindre d'un seul mot la gaîté, la raison et la volupté réunies, je les appellerois* PHILOSOPHIE (2). Et moi je les appellerois

(1) Éloge de M. Bonnard, par M. Garat.
(2) Diderot. Encyclop. mot *Gaîté*.

KLOPSKRAKERSTOCK. Telle étoit cette créature angélique qui eût *animé le marbre et fait penser la matière* (1)! Qui jamais sut allier comme elle le génie le plus profond au goût le plus exquis! *Elle étoit toujours mise uniment, tout ce qu'elle portoit étoit frais et bien assorti* (2); *elle savoit que les filles brunes, qui sont sages, et qui cependant aiment à plaire, ne portent ni les blondes, ni le linge, ni les habits d'un beau blanc, parce qu'ils les feroient paroître d'un incarnat noir et terne, et que les femmes coquettes portent les couleurs qui jurent avec le doux incarnat de la pudeur; en un mot, qu'elles mettent sur toutes leur figure des enseignes qui appellent à grands cris les passions* (3). Aussi,

(1) M. Guibert, éloge de mademoiselle de Lespinasse.

(2) Même éloge.

(3) Encyclop. mot *Carnation.*

madame la baronne de Klopskraker-stock eut-elle la sagesse de se vouer au gris de perle ; elle ne porta jamais que cette modeste couleur. Lorsqu'elle parut à la cour, elle y produisit une grande sensation, par la supériorité de son génie et par le charme de sa conversation ! *Partout sa personne étoit en quelque sorte frappée d'une réquisition flatteuse* (1). Mais elle ne fut point enivrée de l'encens qu'on lui prodigua : *dotée d'un esprit observateur, elle savoit apprécier le morcelé de l'âme des courtisans, et en les hantant, elle ne s'étoit point laissée contagier du souffle impur de leur morgue puérile* (2).

Passionnée pour tous les arts, elle ne dédaigna point ceux que Minerve elle-même enseigne et prescrit aux

(1) Éloge de M. de Rivarol, par M. Sulpice de la Platière.

(2) Même éloge. On a seulement mis au féminin ce qui dans l'éloge de M. de Rivarol est au masculin.

femmes. Personne, à Berlin, ne tricotoit comme elle. Malgré son goût pour la littérature, elle n'a point laissé d'ouvrages; mais ses amis conservent des lettres d'elle, écrites en français, et qui surpassent de beaucoup celles de madame de Sévigné. Elle eût fait, avec le même succès, des romances et des comédies. Et avec la sensibilité profonde et l'élévation d'âme qui la caractérisoient, qui peut douter que si elle eût entrepris de faire une tragédie, elle n'eût excellé dans ce genre? Quand on songe à cette facilité prodigieuse et à cette inconcevable diversité de talens supérieurs, on regrette avec amertume que *son dédain magnanime des louanges* (1) nous ait privés de tant de chefs-d'œuvre (2).

Telle fut l'amie que j'ai perdue!.....

(1) Éloge de madame Necker.

(2) Toutes ces suppositions ne sont qu'une imitation de l'éloge de M. Turgot, dans la vie de ce ministre, par M. de Condorcet.

Je la voyois deux fois par jour; *je n'ai plus de matin, je n'ai plus de soir*(1)... Comment puis-je me rappeler, sans mourir, les plaisirs champêtres que j'ai goûtés près d'elle dans les environs délicieux de Dietrichsdorf!.... « Comme » nous aimions à trouver la terre jon- » chée de prunes bigarrées, à écarter » du pied la pomme et la poire, et à » contester la cerise aux loriots! Les » contrastes sont la coquetterie de la » nature. Comme nos cœurs s'épanouis- » soient à la vue d'une humble cabane » remplie d'heureux de notre façon! » Comme nous nous plaisions à voir la » paquerette entourer le pied des arbres, » et la jacinthe expirer sur le sein » entr'ouvert de Narcisse; tandis que » le chardonneret chantoit sur la flèche » d'un arbre, comme un bouquet har- » monieux (2)! »

(1) D'Alembert.

(2) Encyclop. mot *Bosquet*.

O souvenirs immortels et désolans!... O Klopskrakerstock! du haut des régions éthérées jette un regard de compassion sur ton malheureux Wolfschaffenbourg!..... Mânes sacrés, venez errer sur ce tombeau champêtre! vous y verrez *un sentier toujours vert* (1), *et dans tous les temps de l'année, le marbre du monument récemment mouillé de mes larmes* (2).

J'ai vu à Londres, à mon premier voyage, avant la révolution, une chose qui me parut bien extraordinaire : je dînois chez le fameux Wilkes. Je vis, sur une table de son salon, un superbe vase d'argent orné d'un bas-relief. M. Wilkes me dit que c'étoit le présent que la ville de Londres lui avoit fait,

---

(1) Éloge de mademoiselle de Lespinasse, par M. Guibert.

(2) Même éloge.

après toutes ses querelles avec la cour. J'examinai le bas-relief, parce que M. Wilkes me dit qu'il faisoit allusion à son goût pour la liberté, et à son horreur pour la tyrannie, et ce bas-relief représentoit Brutus assassinant César!..... La ville de Londres fait des allusions bien délicates et de jolis petits présens.

La jeunesse ne réfléchit point, parce que tout lui est nouveau ; elle jouit de tout. Il faut une sorte de sang-froid pour réfléchir. On rend mieux compte de ce qu'on a senti que de ce qu'on sent. Par les mêmes raisons, la jeunesse est trop occupée du présent pour songer à l'avenir ; à peine même en a-t-elle l'idée : c'est l'expérience du passé qui porte nos idées sur l'avenir. La jeunesse d'ailleurs envisage une telle étendue dans l'avenir, qu'elle ne le regarde qu'avec une espèce d'indifférence. Ce qui peut ou doit arriver dans trente

ans, nous est presque étranger; et puis on n'aime pas à fixer sa pensée sur un temps où les brillantes années de la vie seront écoulées. A mesure qu'on avance en âge, l'avenir devient précieux, on est naturellement porté, ne pouvant prolonger une courte carrière, à chercher du moins tous les moyens de la rendre agréable.

Voici un joli passage sur l'absence, que j'ai tiré d'une lettre d'une de mes amies :

« Étrangère à tout, j'éprouve plus » vivement le besoin de tenir par l'af- » fection à ceux qui m'entourent. Je » regrette avec plus d'amertume ce » qui est loin de moi ; et maintenant » qu'il faut que je me supporte tout » entière, je me trouve d'un poids ac- » cablant. Oh ! comme l'amitié vous » soulage ! combien elle vous cache vos » propres imperfections en les sup-

» portant avec indulgence ! Il faut se
» voir loin d'elle pour savoir combien
» peu l'on vaut. »

Il y a des déclamations bien vaines, par exemple, celle de l'espionnage exercé par les gouvernemens. Comment veut-on que, sans espionnage, les chefs des nations et leurs ministres répondent de la sûreté publique ? Un père de famille doit savoir tout ce qui se passe dans sa maison, il ne remplit son devoir qu'à force d'espionnage. Il fait très-bien *d'écouter aux portes* de ses jeunes enfans, d'interroger les domestiques, de renvoyer ceux qui ne l'instruisent pas de tout, etc. Dans tous les gouvernemens fermes, l'espionnage est fait avec soin. Celui du cardinal de Richelieu fut aussi singulier et aussi ingénieux qu'actif. On voit dans les mémoires du comte de Rochefort, que ce Rochefort, dans sa jeunesse, étant page du cardinal, fut envoyé par lui à Bruxelles, et que,

par son ordre, pour épier certaines manœuvres, il resta un an dans un couvent de religieux, déguisé en frère convers. Dans une autre occasion, ce même page, pour épier ce qui se passoit dans une maison, resta déguisé en mendiant deux ou trois jours, sur un tas de fumier dans une rue. Voilà comme on servoit ce fameux cardinal, qui savoit également se faire aimer et se faire craindre. L'espionnage dirigé par lui étoit du dévoûment, on s'en glorifioit. Ce comte de Rochefort se battit en duel pour son maître. Le cardinal ne fit point sa fortune, le zèle qu'il inspiroit étoit au-dessus de tout intérêt. Les grands seigneurs du siècle suivant possédèrent aussi cet art utile de se faire des partisans passionnés : c'est ainsi que l'on aimoit et que l'on servoit le grand Condé, comme on peut le voir dans les mémoires du temps, et surtout dans ceux de Gourville. Notre siècle, le *siècle des lumières*, n'a rien

produit de semblable ; on est trop *raisonnable* pour se passionner dans ce genre, et trop prudent pour se dévouer ainsi.

Quant à l'espionnage ordinaire exercé dans les cours et dans les villes, il demande, de la part de ceux qui le dirigent, un grand discernement : car il est impossible de se fier entièrement aux gens assez vils pour faire un tel métier. L'espionnage n'est dangereux qu'avec un souverain et des ministres sans esprit. Il faut savoir choisir les espions. Il y a des hommes qui, sans être dénués de bon sens et d'une certaine probité, ont une telle grossièreté d'esprit et de caractère, qu'il leur est impossible de concevoir une idée délicate ou un sentiment généreux ; ils ne manquent pas absolument de principes : car ils sont incapables de voler et de calomnier ; mais, faute de lumières et d'élévation d'âme, ils ne voient dans tout ce qui tient à la délicatesse que dupe-

rie et préjugé. On pourroit dire d'eux qu'ils font innocemment des bassesses, ils ne les sentent pas. Quand ces gens-là aiment l'argent, on peut en faire d'excellens espions. Ils pourront quelquefois mal voir; mais ils n'interpréteront pas avec finesse et malignité, ils inventeront encore moins; tandis qu'un homme de beaucoup d'esprit, un homme véritablement éclairé, qui fait le métier d'espion, est nécessairement le plus corrompu de tous les êtres. Comment alors se fier à ses rapports? Non-seulement la passion et la méchanceté le feront mentir; mais il mentira de gaîté de cœur pour faire briller sa pénétration et sa sagacité.

Le bon sens est utile en toutes choses; mais l'esprit est dangereux partout où il n'est pas nécessaire. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il fût bon (*en supposant que cela fût possible*) d'éclairer et de perfectionner l'esprit

des gens du peuple. Un tailleur de pierre et un savetier seroient fort malheureux s'ils avoient supérieurement d'esprit, et leurs métiers n'en iroient pas mieux; au contraire. De tous les subalternes que j'ai eus sous mes ordres, je n'ai été contente que de ceux qui n'étoient pas *au-dessus de leur état.* Ceux-là seuls se consacroient entièrement à leur devoir, et le remplissoient bien. Ce n'est pas ici le cas de dire que *qui fait le plus fait le moins :* on se rabaisse avec peine au-dessous de ses facultés, et l'on fait mal ce que l'on fait avec dédain. On verroit sur la terre une étrange confusion et de terribles soulèvemens, si l'on pouvoit établir parmi les hommes une parfaite égalité de lumières; heureusement que ce souhait de la philanthropie philosophique ne sera jamais exaucé.

J'ai été avant-hier à la première représentation d'une tragédie allemande,

de M. Kotzebue, intitulée *Octavie*, épouse de Marc-Antoine; et je vais conter fidèlement les choses merveilleuses que j'ai vues. La toile se lève, une musique douce se fait entendre, et l'on voit dans un beau lit égyptien, ou romain, ou grec (je ne sais lequel), mais un lit à rideaux relevés élégamment en draperies, et à moitié entr'ouverts; on voit, dis-je, Antoine et Cléopâtre couchés et endormis dans les bras l'un de l'autre, sous une superbe couverture de pourpre. Au bout d'un moment, Cléopâtre se réveille, elle regarde Marc-Antoine, le baise au front, et ensuite se lève. Alors la musique cesse. Apparemment que l'usage des reines d'Egypte étoit de se coucher tout habillées, car Cléopâtre sort de son lit légèrement vêtue, mais avec l'habit qu'elle garde durant tout ce premier acte. Elle appelle ses femmes, non pour se mettre à sa toilette, mais

seulement pour leur parler de son amour. Pendant cette conversation, Antoine, qui, comme on voit, a le sommeil un peu dur, se réveille enfin; et s'arrachant aussi de son lit, vient entretenir Cléopâtre de sa passion. Telle est l'exposition de cette pièce. Le troisième acte offre une situation aussi décente, et beaucoup plus singulière. La vertueuse Octavie vient chercher son infidèle époux; elle pénètre jusque dans l'appartement de sa rivale, qu'elle trouve tête à tête avec Marc-Antoine. Ce dernier, loin de montrer de l'embarras, harangue sa femme et sa maîtresse, et les attendrit l'une et l'autre; alors il les prend toutes les deux à la fois dans ses bras; les deux rivales dans cette situation fondent en larmes et s'embrassent; Antoine, comme époux et comme amant, jouit avec transport de cette noble et touchante réunion, il les serre contre son sein, et les em-

brasse toutes deux à son tour. Voilà une scène neuve et des sentimens peu communs !...

Je dois dire que le lit de Cléopâtre et d'Antoine a scandalisé le public, il a été supprimé à la seconde représentation ; on n'a d'ailleurs rien changé à la scène ; mais au lieu du lit à rideaux, on a mis sur le théâtre un canapé, sans retrancher la couverture de pourpre. D'ailleurs les amans sont de même couchés ensemble, endormis, etc.; mais comme il n'y a plus de lit, tout le monde est satisfait. Les prudes seules murmurent sourdement qu'elles aimeroient encore mieux un fauteuil qu'un canapé ; ce rigorisme outré mèneroit loin si l'on y cédoit : on finiroit par exiger que Cléopâtre et Marc-Antoine passassent la nuit ensemble sur des tabourets. La sagesse n'est jamais dans les extrêmes, ainsi le canapé *restera au théâtre.*

J'ai vu aussi jadis, à Paris, la première représentation d'une *Octavie*, de

M. Marmontel : il y avoit quelques belles scènes ; mais, vers la fin, un personnage venant dire à Auguste, en parlant de Cléopâtre : *Seigneur, elle est vivante*, on éclata de rire, et la pièce tomba. Peut-être que, sans ce mot ridicule, elle auroit pu se soutenir pendant quelques représentations. Je conçois bien qu'avec beaucoup de mérite on fasse un ouvrage très-foible ; je ne conçois pas qu'un bon littérateur laisse dans un ouvrage un seul vers absolument ridicule, dans un temps où le goût et la langue sont tout-à-fait formés. Cela pouvoit arriver à Corneille, et non à Racine. La *Thébaïde* est tombée, parce que cette tragédie est foible de style et d'intérêt ; mais on y trouve déjà le germe du talent admirable de son auteur, l'élégance, la noblesse, la sensibilité, et elle ne contient pas une seule expression ridicule.

Depuis quelques années on parle beaucoup sur le *despotisme*; mais il me semble qu'on ne s'entend guère, et pour moi je ne comprends rien à tout ce qui se dit là-dessus. Qu'est-ce que le despotisme? est-ce le droit de commettre impunément des crimes, de dépouiller le foible, de persécuter, d'immoler l'innocent? Comment ce droit monstrueux pourroit-il être donné par des chrétiens? comment pourroit-il s'exercer avec une religion qui réprouve toute violence et toute injustice? Ce despotisme pouvoit exister chez les païens; ils respectoient, ils adoroient des dieux infâmes; ils pouvoient tolérer dans leurs souverains les vices les plus odieux. Cette belle maxime, qu'*un roi doit être sur la terre l'image de la Divinité*, n'avoit certainement pas pour eux le sens qu'elle a pour nous. Ce despotisme, insensé autant qu'atroce, se trouve encore chez quelques nations barbares, pri-

vées des lumières de la religion ; mais il est impossible chez les peuples policés qui sont éclairés par le christianisme. Quand ces peuples confèrent un pouvoir absolu, il est toujours convenu qu'ils ne se soumettent aux lois du chef qu'ils élisent, qu'autant que ce chef se soumettra lui-même aux lois divines. Ainsi la religion, le plus sûr garant parmi nous de l'obéissance, l'est aussi d'une autorité sage. Le despotisme, en Europe, ne peut se montrer que sous des formes adoucies. Souvent même les législateurs ont cru devoir entourer le chef absolu, sinon d'obstacles à la puissance, du moins d'entraves à l'ardeur des premiers mouvemens. Quand on parle du despotisme d'un état chrétien, il ne peut donc jamais être question d'un despotisme spoliateur et sanguinaire.

Le roi de Danemarck est plus absolu que le grand-turc. La fameuse charte royale de ce pays lui donne un droit illimité sur la vie et les fortunes de ses

sujets; et il est expressément dit dans cette charte, que quiconque, même par insinuation, engageroit sa majesté à céder quelque chose de sa prérogative royale, seroit coupable du crime de lèse-majesté. Cependant il n'est point de gouvernement plus doux.

Dans toute société qui va bien, le despotisme est quelque part. Chez les Romains, si fiers de leur liberté, il étoit dans les familles. Les pères avoient droit de vie et de mort sur leurs enfans, et l'exercèrent souvent. Chez certains peuples (comme, par exemple, chez les Lacédémoniens), il fut dans des lois de la plus excessive dureté; et jadis en France, dans la chevalerie. C'étoit une puissance généreuse, mais une puissance usurpatrice, arbitraire, et fondée sur la seule force.

Le despotisme, dans les petits cantons suisses, se trouve parmi le peuple. Le despotisme est comme l'air que

nous respirons, tantôt bon et salutaire, tantôt mauvais; mais il est partout, il est inévitable. Quand on entend par despotisme une puissance souveraine, absolue, qui peut souffrir des représentations, des retardemens dans l'exercice de sa force, et non des empêchemens réels, ce despotisme est la vie de toute association considérable dans l'intérieur d'une famille bien réglée, dans l'humble communauté religieuse, dans les classes de collége, dans les ateliers d'artisans, dans les armées et dans l'enceinte des grandes villes. Sous les noms divers de police, d'obéissance filiale et domestique, et de subordination, on le trouve dans tous les lieux où règne l'ordre. Les philosophes de tous les temps l'ont voulu dans les seules lois; ils n'ont pas senti qu'il ne peut exister ainsi que par un code d'une telle austérité, que ce code ne pourroit être suivi que par un peuple naissant et pauvre. Tout ce qu'on nous conte des

républiques anciennes, ne prouve que cette vérité. Quand les lois seules commandent, il faut non-seulement qu'elles soient très-sévères, mais excessivement détaillées : telles étoient les lois de Lacédémone. Par exemple, elles prescrivoient le travail, et, ne se contentant pas de punir la paresse, elles imposoient une amende pour l'embonpoint qui passoit une certaine mesure : il est pourtant très-possible qu'un homme fort laborieux devienne trop gras; mais ces lois sévères, pour atteindre sûrement les coupables, risquent sans cesse de frapper les innocens. Ce despotisme, avec nos richesses et nos arts, n'est plus possible. Je ne suis pas assez philosophe pour trouver regrettable, et pour envier cette étrange *liberté* lacédémonienne, si vantée, avec laquelle chaque citoyen étoit tyrannisé dans l'intérieur de sa maison, ne pouvant fixer son travail sur ses forces, ni régler sa dépense et sa table à son gré, ni élever

ou même conserver ses enfans, dont la loi le privoit au moment de leur naissance. J'avoue que j'aime mieux dépendre d'un homme que tous ses vrais intérêts doivent rendre équitable, et dont la volonté peut changer ou s'adoucir, que de dépendre d'une puissance immuable, invisible, muette, insensible aux murmures, sourde aux prières, et que rien ne peut fléchir. Telle est l'autorité de la loi, lorsqu'elle règne seule, comme dans ces anciennes républiques. Dans l'origine, le despotisme à Venise fut dans les lois; mais quand le commerce eut enrichi la république, les lois s'adoucirent, et le despotisme se réfugia dans le sénat. Dans toutes les révolutions des empires il n'a jamais fait que changer de place.

Quant aux chefs qui gouvernent les nations, il me semble qu'il est prouvé aujourd'hui que, plus ils ont de puissance, plus la tranquillité publique est assurée.

Il est plus probable qu'on abusera d'un pouvoir royal, borné à certains égards, que du même pouvoir illimité, parce qu'en général, l'esprit du prince sera tendu à empiéter à quelque prix que ce soit; et que souvent la fierté blessée lui fera mettre de la passion, de la violence, ou de la mauvaise foi dans ses démarches et dans sa conduite. Tous les souverains qui n'ont pas un pouvoir absolu, sont artificieux et dissimulés, ou violens et emportés; ils ont *leur fortune à faire*. Ils intriguent s'ils sont foibles; et s'ils ont du courage, ils conspirent, ils usurpent. La puissance souveraine est adorable quand celui qui la possède en connoît toute la dignité. Il faut pour cela des lumières et de l'élévation d'âme. Les despotes orientaux n'ont jamais eu l'idée de la véritable puissance, dont le plus haut degré est d'imprimer à certaines choses un caractère ineffaçable. Ces despotes sont comme les enfans qui font avec fa-

cilité des châteaux de cartes, et qui s'enorgueillissent de pouvoir les détruire d'un souffle. Par exemple, en Turquie, le grand-seigneur fait des nobles ; mais aussi il fait ce qu'on appelle la *mazul*, c'est-à-dire, qu'il ôte la noblesse à celui auquel il l'a donnée, et qu'il le remet à volonté dans la dernière classe du peuple. Ainsi, croyant exercer pleinement la puissance suprême, il la ravale : il ne se reconnoît pas le noble droit, le droit divin de faire une création que rien ne peut anéantir. Il est assurément plus grand de pouvoir conférer une noblesse que le temps même, qui détruit tout, ne pourra qu'illustrer. Celui qui peut donner le plus, est certainement le plus puissant. Enfin, chez les nations chrétiennes, la morale de l'évangile préserve à jamais des Néron et des Caligula ; et si, contre toute vraisemblance, il en survenoit un, il seroit facile de le détrôner, car il faudroit qu'il fût imbécille. Mais où me conduit

tout le verbiage politique devenu presque universel ! Il faut assurément qu'on ait bien déraisonné là-dessus, pour que j'aye pu me laisser entraîner à *raisonner* sur de pareils sujets. Les philosophes et les législateurs modernes, à force de folies, ont donné aux femmes même le droit de les réfuter. Ils ont fait disparoître, ou du moins suspendu la prééminence de leur sexe. Tant que la philosophie dissertera, déclamera, les femmelettes les plus superficielles qui la combattront pourront parler sans scrupule : car il ne leur faudra, pour bien raisonner, que des intentions pures et du bon sens. Nous devons nous taire, mais c'est quand les hommes instruits et raisonnables parlent. Depuis longtemps nous sommes dispensées du silence. Au reste, il est étrange d'être obligé de faire de la politique, pour savoir si l'on doit pardonner à ceux auxquels le ciel a remis l'autorité souveraine, de l'exercer au profit de la tran-

quillité publique, et de la sienne en particulier.

Je vais enfin, après neuf années d'expatriation, retourner dans ma patrie! Je conserverai toujours un doux souvenir des lieux où j'ai vécu, et le plus tendre attachement pour les personnes qui m'ont accueillie durant ma longue proscription. Je n'oublierai jamais la jolie ville de Saint-Edmond'sbury; le couvent de Bremgarten, humble asile de toutes les vertus; notre petite habitation sur les bords du lac de Zug, les bois et les eaux d'Oudenaarden, les villes hospitalières de Hambourg et d'Altona, la ferme de Silk, ma chère chaumière de Brevel, le château de Dolrott, et Berlin. J'ai trouvé partout des amis; ceux que je laisse ici (1) me seront toujours chers. Puissent-ils vivre toujours heureux et paisibles au sein de leur pa-

(1) A Berlin.

trie ! leur sort ne me sera jamais étranger. S'il change.... je partagerai leurs peines comme ils ont partagé les miennes !.... Je m'intéresserai toute ma vie à la prospérité de Berlin, de cette brillante et belle ville, si sagement gouvernée, ancien et moderne refuge des malheureux fugitifs français. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ici se trouve encore une lacune dans le manuscrit; l'auteur ne reprend son journal qu'en France, en 1806.

J'ai été ce matin me promener aux Tuileries : assise seule sur un banc, j'ai recueilli une conversation qui se faisoit à côté de moi entre un vieux tailleur et une marchande de paniers

de femmes. Je vais mettre cet entretien en dialogue :

LES FRONDEURS.

Dialogue entre une ancienne marchande de paniers de femmes et un vieux tailleur de corps baleinés. La scène est aux Tuileries; les personnages viennent s'asseoir sur le même banc.

LA MARCHANDE (*s'asseyant et s'adressant au tailleur qu'elle ne connoît pas*).

Monsieur est-il de ces quartiers-ci ?

LE TAILLEUR.

Oui, madame; et vous aussi, sans doute ?

LA MARCHANDE.

Ah ! j'y étois assez connue autrefois ; j'occupois la boutique du *Cerceau d'or*.

LE TAILLEUR.

Cette grande boutique à main droite, où l'on vendoit des paniers pour les dames?

LA MARCHANDE.

Nous étions là de père en fils, depuis cinquante-six ans; et puis la révolution....

LE TAILLEUR.

Ah! oui: *Adieu paniers, vendanges sont faites*, comme dit la chanson. Moi, je vous en livre autant. J'étois tailleur de femmes, je faisois des corps baleinés; et mon épouse étoit monteuse de bonnets à carcasse.

LA MARCHANDE (*soupirant*).

Quand on compare ce temps-là à celui-ci!....

LE TAILLEUR.

Il y a une belle différence!....

LA MARCHANDE (*regardant une jeune personne qui se promène*).

Seigneur, bon Dieu! quelle figure!...

LE TAILLEUR.

Cette jeune dame est en robe de linon?

LA MARCHANDE.

Oui, au mois de mars!.... du linon sur sa chemise!....

LE TAILLEUR.

Bon! elles se mettent comme cela au mois de janvier!

LA MARCHANDE.

Comme elle est fagotée, et comme elle serre son jupon par en bas!

LE TAILLEUR.

C'est pis qu'une culotte.

LA MARCHANDE (*mettant son éventail sur ses yeux*).

Fi! l'horreur!....

LE TAILLEUR.

C'est pour dessiner les formes... non pas de la taille.... mais,...

LA MARCHANDE.

Fi donc! fi donc!....

LE TAILLEUR.

Les enfans, les enfans même ont cette manie.... J'ai une petite fille de six ans qui, en jouant hier avec ses sœurs, prit tout d'un coup la queue de son fourreau, et puis sa chemise, et mit tout cela par-dessus sa tête. Que faites-vous

donc là, petite fille? lui criai-je. Mais papa, répondit-elle, *je me drape.*

LA MARCHANDE.

Eh bien! j'aime mieux cela, c'est plus franc.

LE TAILLEUR.

Voilà pourtant où nous en sommes; nos filles et nos jeunes femmes s'excusent de tout en disant qu'elles font les *Grecques* ou les *statues,* et qu'elles se *drapent.* Elles ne veulent plus porter que de la mousseline bien claire et sans nul apprêt.

LA MARCHANDE.

Oui, l'*empesage* est tout-à-fait tombé. C'étoit pourtant si beau, une gaze ou une toile bien empesée, qui se tenoit ferme comme du papier!.... J'ai ma cousine germaine qui empesoit toutes les dames de la cour: eh bien! à pré-

sent, avec tout son talent, elle n'a pas de quoi vivre...

LE TAILLEUR.

Pardi! les dames d'aujourd'hui désirent par-dessus toutes choses que leur vêtement ressemble à du linge mouillé...

LA MARCHANDE (*haussant les épaules*).

Mouillé! c'est bien propre!....

LE TAILLEUR.

Oui, mouillé, parce que cela colle mieux. Et vous verrez qu'elles en viendront à ne plus commencer leur toilette par le bain, et que tout au contraire elles finiront, quand elles seront toutes parées, par se plonger dans une cuve d'eau.... Et déjà, au lieu de se faire friser, ne se lavent-elles pas la tête?... Elles ne s'arrêteront pas là, je vous en réponds....

LA MARCHANDE.

Oui, oui, la tête emportera le reste; quand on ne porte qu'une chemise, on n'a pas grand'peine à se jeter dans l'eau....

LE TAILLEUR.

Vous sentez la conséquence! Il n'y aura plus de blanchisseuses....

LA MARCHANDE.

Cela fait frémir!.... J'ai deux filles établies à la Rapée, et qui sont blanchisseuses....

LE TAILLEUR.

Et moi donc! mon fils étoit friseur! vous jugez comme les coiffures *à la Titus* arrangent ses affaires.... Et mon gendre est amidonier....

LA MARCHANDE.

Et l'on ne porte plus de poudre!....

LE TAILLEUR.

Vous conviendrez que les choses ne peuvent pas rester dans cet état.

LA MARCHANDE.

Mais à quoi pense donc le gouvernement ?

LE TAILLEUR.

Qu'en sais-je?.... D'abord, si on ne rétablit pas les corps baleinés et les paniers, il n'y aura plus de mœurs en France.

LA MARCHANDE.

C'est clair.

LE TAILLEUR.

Le costume ancien, le costume ancien ; ou tout est perdu !

LA MARCHANDE.

Je parierois qu'on ne l'avoit inventé que pour contenir les femmes.

LE TAILLEUR.

Il n'y a pas de doute.... Quand une jeune personne portoit deux grosses poches, pesant cinq ou six livres; qu'elle avoit des talons de quatre pouces de haut, un bon corps baleiné, busqué convenablement, qui formoit autour d'elle une forte cuirasse; quand elle étoit environnée d'un panier de six aunes; qu'elle avoit une coiffure de deux pieds d'élévation; et pour vêtement de grosses étoffes épaisses comme du cuir; pour parure, un *collet monté* en carcasse, qui lui emboîtoit le visage, en l'empêchant de le tourner à droite et à gauche; un bouquet de côté plus gros que la tête, et aux oreilles des girandoles de diamans, plus larges que ma main; quand, dis-je, une jeune dame étoit équipée de la sorte, je l'aurois défiée d'être aussi leste dans sa démarche, aussi évaporée dans ses manières que nos dames du jour.

LA MARCHANDE.

Au milieu de tout cela, une femme étoit comme dans une citadelle.... La plus légère, la plus étourdie tenoit les hommes à une si grande distance!...

LE TAILLEUR.

Ajoutez à cela qu'une femme, en sortant de la décence la plus grave, risquoit alors, 1°, de se casser le cou; 2°, de chiffonner ses dentelles empesées, et 3°, de se dépoudrer et de déranger l'édifice de sa prodigieuse coiffure : au lieu qu'aujourd'hui....

LA MARCHANDE.

Oh! elles peuvent faire toutes les folies qui leur passent par la tête, il n'y paroît pas. Concevez-vous que les pères, les mères et les maris leur aient permis de se déshabiller ainsi?....

LE TAILLEUR.

Pour mon compte, je n'ai rien à me reprocher là-dessus. Quand je vis les corsets baleinés succéder aux corps, je ne prévis que trop la révolution....

LA MARCHANDE.

Et moi aussi.... J'eus de biens mauvais pressentimens, quand on diminua la grandeur des paniers.... Ce qu'il y a de pis, c'est que la multitude est assez dépravée pour ne pas s'affliger de tout cela....

LE TAILLEUR.

Hélas! il n'existe presque plus de tailleurs de corps, de marchandes de paniers, d'anciens friseurs, de monteuses de bonnets à carcasse : tous ces bons citoyens sont en si petit nombre!...

LA MARCHANDE.

N'importe, rassemblons-nous pour

aller en masse faire des représentations au gouvernement....

LE TAILLEUR.

Notre *masse* est bien réduite, et nous sommes tous si vieux !....

LA MARCHANDE.

Nous aurons de si bonnes choses à dire !....

LE TAILLEUR.

Et puis il sera si évident que nous ne sommes guidés que par l'amour du bien public !....

LA MARCHANDE.

Cela touchera.

Allons, nous tenterons cette démarche; et si elle ne réussit pas, le gouvernement est absurde, et la France est perdue.

Il y a pour les auteurs de certaines gens dont la première entrevue est insupportable. Ces gens-là veulent, non vous connoître, mais vous montrer, en vous abordant, tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils ont d'esprit. Je me rappellerai toujours ma singulière entrevue avec le fameux Klopstock, auteur de la Messiade, au commencement de mon séjour à Hambourg; j'étois en pension chez le pasteur Volters. Klopstock fit demander à me voir; il vint. J'étois seule avec ma nièce. Je vis entrer un petit vieillard, boiteux, fort laid; je me lève, je vais à lui, je le conduis vers un fauteuil; il s'assied en silence, d'un air réfléchi, croise ses jambes, s'enfonce dans le fauteuil, et prend le maintien d'un homme qui s'établit là pour longtemps. Alors, d'une voix haute et glapissante, il m'adresse cette singulière question : Quel est, madame, à votre avis, le meilleur prosateur, de Voltaire ou de Buffon ?.... Cette manière d'en-

tamer, non une conversation, mais une thèse, me pétrifia; et Klopstock, qui avoit beaucoup plus d'envie de me faire connoître son opinion, que de savoir la mienne, n'insista nullement pour obtenir une réponse. Quant à moi, reprit-il, je me décide pour Voltaire, et je me fonde sur plusieurs raisons; la première.... Il me donna une douzaine *de raisons*, ce qui fit un très-long discours; ensuite il me parla de son séjour à Dresde et en Danemarck, des hommages qu'on lui avoit rendus, et de la traduction qu'un émigré faisoit alors de la Messiade. Dans tout cet entretien, je ne plaçai pas six monosyllabes. Klopstock, au bout de trois heures, se retira très-satisfait de ma *conversation*: car il dit le soir à un de mes amis qu'il m'avoit trouvée fort aimable. Assurément c'étoit l'être à peu de frais.

Combien l'ignorance complète et la simplicité naïve sont préférables au sa-

voir uni à la pédanterie ! Je me souviens que, dans ma première jeunesse, une bonne religieuse, s'étonnant de me trouver toujours occupée à lire, me demanda ce que je lisois donc ainsi avec tant de persévérance; je lui répondis que c'étoient des livres d'histoire; et comme elle n'avoit jamais lu que ses Heures, il fallut lui expliquer que l'histoire est le récit de toutes les actions des rois et des hommes célèbres des temps passés.—Pour cela! s'écria la religieuse; il faut être bien commère pour vouloir savoir ce que tous ces gens-là, morts depuis si long-temps, ont fait autrefois ! Eh ! que vous importe? moi, je ne m'informe seulement pas de ce qui se passe dans le couvent. Cette bonne religieuse étoit réellement scandalisée de *mon commérage*; toutes les fois qu'elle me voyoit un livre à la main, elle haussoit les épaules.

Ce qu'il faut le plus exiger des hom-

mes, c'est qu'ils soient conséquens, que leurs actions s'accordent avec leurs discours, leurs opinions : ceux-là seuls ont de la suite et du caractère. L'inconséquence de conduite prouve de l'hypocrisie ou de la sottise.

Les gens qui n'ont jamais eu d'orgueil, qui sont naturellement réfléchis, qui ont eu de grands succès, et ont éprouvé de grands malheurs, n'ont plus du tout de vanité.

La vanité des bons esprits s'use avec le temps; la fatuité ne s'use jamais.

Il faut se méfier de certaines fiertés; par exemple, de celle qui paroît croire que c'est se rabaisser, que prendre toutes les précautions possibles pour éviter d'être accusé d'une friponnerie, et qui prétend être tellement au-dessus du soupçon, que ce seroit une humiliation que de donner à cet égard

toutes les clartés nécessaires. La marche de la vraie probité n'est jamais celle-là.

Dans une cour gouvernée par un prince supérieur, il doit y avoir au bout de quelques années très-peu d'intrigues. L'ambition vise *à mériter*, et non *à tromper* : voilà l'avantage incalculable de l'opinion universelle, que le souverain est éclairé et en état de juger par lui-même.

J'ai passé ma jeunesse à voir des intrigues et des intrigans ; je m'amusois à les étudier ; ne prétendant à rien qu'à me divertir et à m'instruire, je partageois mon temps entre l'étude et le grand monde, qui étoit pour moi un tableau instructif ou un délassement. En général, alors, j'étois aimée. C'est une chose étonnante que la quantité de confidences que j'ai reçues dès l'âge de dix-sept ans. On me contoit tout, je

savois tout : il y avoit souvent bien des mensonges de fatuité dans ces confidences ; mais cela m'apprenoit à connoître les hommes. J'ai vu qu'il falloit plus d'esprit, de finesse et même de sens qu'on ne le croit, pour bien intriguer. Un intrigant a souvent des vues lumineuses. Souvent des gens, très-médiocres à d'autres égards, m'ont paru étonnans dans ce genre, par leur pénétration et leur prévoyance ; il me sembloit que ces gens-là auroient fait d'habiles négociateurs, mais dans de certains cas seulement. La droiture les déjouoit totalement. Leur grand défaut est de préférer toujours, sans nécessité, le *compliqué* au *simple*, et de supposer souvent des mystères et des finesses où il n'y en a point : ils ont le discernement de la tromperie ; ils n'ont que celui-là : c'est un rétrécissement d'esprit et un vice de caractère. Ce qui me frappoit aussi beaucoup, c'étoit le profond ennui qu'il falloit dévorer, et l'a-

baissement continuel auquel il faut se soumettre pour exceller dans ce rôle.

Je viens de finir une prodigieuse lecture, celle des volumineux mémoires manuscrits de Dangeau. M. de Voltaire a dit beaucoup de mal de ces mémoires; mais, ainsi que tous ceux qui n'ont fait que les parcourir au hasard, il n'a pu en avoir qu'une idée très-superficielle. Il avoit ses raisons pour ne les pas aimer; Dangeau parle de ses talens sans admiration, et de son caractère avec le plus grand mépris. Voltaire aura sûrement vu ses articles en consultant les années où l'on pouvoit parler de lui. Il n'y a point d'esprit dans ces mémoires; l'auteur n'a voulu que fixer avec certitude ses souvenirs; on voit qu'il écrivoit avec autant de rapidité que de régularité, et qu'il n'avoit pas la moindre prétention en écrivant. Mais c'est un ouvrage unique, par cette simplicité même, par l'exactitude, la bonne foi,

l'impartialité, l'esprit de droiture, de modération, et les excellens sentimens qu'on y trouve d'un bout à l'autre; c'est toujours un honnête homme qui parle et qui raconte. Quand il rapporte une anecdote scandaleuse, il ne nomme les personnages que lorsque l'aventure est non-seulement publique, mais qu'elle est la matière d'un procès; sinon il ne nomme et même ne désigne personne : ce n'est point un courtisan qui loue son maître par intérêt; c'est un sujet fidèle et reconnoissant, qui parle avec complaisance de son souverain et de son bienfaiteur. Jamais homme n'eut moins de vanité : il a pris si peu de place dans ses soixante-douze volumes! il ne parle de lui que pour inscrire dans ses mémoires les grâces qu'il a reçues de son roi; d'ailleurs, nulle ostentation, nul désir de se faire valoir, de donner bonne opinion de son caractère ou de son esprit, nulle animosité contre qui que ce soit. Que l'on compare ces mémoires à

tous les autres, on verra que c'est le monument historique le plus extraordinaire et l'ouvrage dans son genre le plus estimable qui existe, surtout quand on songe qu'il ne fut jamais communiqué à Louis XIV, et que madame de Maintenon ne le connut qu'après la mort de ce prince. Elle en fait le plus grand éloge dans ses lettres, et elle en admire la parfaite exactitude.

On ne s'embarrasse guère que l'auteur d'un ouvrage d'imagination soit vertueux ou non ; mais il est nécessaire d'estimer un historien, parce que, pour l'intérêt de son ouvrage, il faut qu'on puisse le croire impartial et véridique. Il faut estimer davantage encore celui qui écrit les mémoires de son temps, car la franchise ne lui suffit pas : s'il est vain, envieux, haineux, vindicatif, il est impossible qu'il soit parfaitement sincère, même avec l'intention de l'être. Les passions l'aveugleront ; la vanité, pour le moins, lui fera faire un usage

frivole, et quelquefois ridicule, de son esprit; il parlera trop de lui, il en parlera sans vérité.

Les mémoires du cardinal de Retz sont les plus spirituels que l'on connoisse; le style en est vif et naturel; la manière de conter de l'auteur est piquante et parfaite : il observe avec sagacité, il peint avec génie; mais c'est l'ouvrage d'un factieux, d'un ambitieux, d'un homme à bonnes fortunes; on le lit avec défiance et sans fruit, on ne le cite jamais comme une autorité.

Il est désirable qu'un historien ait un esprit supérieur : il doit remonter aux causes des événemens, les discerner, les faire connoître, en tirer de grands résultats, c'est-à-dire, démontrer par des faits, la sûreté des bonnes routes, le danger des mauvaises, enfin offrir aux princes et aux peuples un beau traité de *morale expérimentale*. Si l'histoire n'est pas cela, la lecture d'un roman bien fait vaut beaucoup mieux. Des

mémoires historiques ne sont que des matériaux pour l'histoire ; on ne devroit y trouver que des faits, des détails sur la vie privée des personnages importans, et non des réflexions et *des portraits* qui ne sont que des *résumés*, choses qui appartiennent à l'histoire. Un auteur de mémoires historiques fera bien rarement un bon ouvrage dans ce genre (en le supposant même sincère, vertueux et modeste) ; s'il a une grande imagination et un esprit très-distingué, il voudra faire *des portraits, des réflexions ;* il négligera les petits détails, il voudra mettre de l'accord entre ses portraits et les actions des personnages qu'il a dépeints ; alors, malgré lui, par une force irrésistible, il tombera dans les systèmes, dans les déguisemens, dans les mensonges, en dissimulant telle action qui démentiroit ses idées, en supprimant ou dénaturant les faits pour ne pas perdre une réflexion ingénieuse ou un résultat pi-

quant. Je sais que les historiens eux-mêmes sont bien loin d'être exempts de reproches à cet égard ; mais si tous les mémoires étoient faits comme ceux de Dangeau, ils ôteroient aux historiens toute possibilité de broder et de mentir. Si ces mémoires eussent été imprimés il y a quatre-vingts ans, M. de Voltaire et ses copistes auroient-ils pu dire et tant répéter que Louis XIV étoit rempli d'orgueil et de morgue, et que ce fut madame de Maintenon qui le harcela et le tourmenta dans les derniers temps de sa vie, pour l'agrandissement de ses enfans naturels, quand on voit si bien dans ces mémoires que ce fut tout simplement l'extrême tendresse, peut-être poussée trop loin, que ce prince eut pour ses enfans ? Au reste, si le duc du Maine avoit eu plus d'énergie, il l'eût emporté sur le régent, et ses vertus eussent justifié Louis XIV, qui ne l'a été que par les vices du ré-

gent : ainsi on eût mieux fait de suivre les vues d'un souverain éclairé autant qu'équitable.

Le siècle orageux qui vient de finir produira une innombrable multitude de mémoires atroces et détestables, qui paroîtront successivement d'ici à cent ans. Comment pourra-t-on, sur de tels matériaux, écrire une bonne histoire de la révolution ? quel homme pourra débrouiller ce chaos rempli de discordances, de contradictions, de mensonges et de calomnies ?....

J'ai entendu tant de musique aujourd'hui, que je ne parlerai pas d'autre chose ce soir. Il est bien juste que la harpe trouve une petite place dans mes Souvenirs.

Un écrivain suédois remarque ingénieusement que, de tous les plaisirs terrestres, la musique est le seul qu'on ait

osé placer dans le ciel (1). Il auroit pu ajouter que, de tous les instrumens, la harpe est le seul que l'on ait osé mettre entre les mains des anges. Cet instrument est à la fois si doux, si mélodieux et si brillant, qu'il réunit tout ce qui peut faire le charme de la musique. Sa forme a tant d'élégance, l'attitude qu'il donne a tant de grâce, qu'il semble ne convenir à une femme que lorsqu'elle est jeune et belle.

Quelques voyageurs prétendent que c'est en Finlande que l'on trouve l'origine de la harpe. Le peuple de ce pays, de temps immémorial, joue en effet d'un instrument qu'il appelle le *harpu*. Cet instrument, sans manche, n'a que cinq cordes de métal, ne formant que cinq tons. Il se monte en *la* mineur, ton favori des peuples du nord.

Il paroît que, depuis le roi prophète,

(1) Le chancelier d'Oxenstiern.

la harpe sans pédales et sous diverses formes a passé dans les pays du Nord, et s'y est fixée long-temps. Les poésies d'Ossian prouvent son antiquité dans les îles de l'Écosse. Elle étoit connue en Angleterre avant l'invasion des Danois. L'histoire rapporte qu'Alfred-le-Grand, à peine âgé de quinze ans, dépouillé de la royauté, caché dans une chaumière, et voulant observer le camp des Danois, se déguisa en pâtre, et, portant une harpe, fut admis dans la tente de Guthrum, chef des Danois, et y joua de la harpe durant quelques heures.

Aujourd'hui encore, les pâtres de la principauté de Galles jouent de la harpe dans les champs et sur les montagnes. L'élégance de cet instrument et l'éclat de son harmonie donnent à ces pâtres quelque chose de romanesque qui les fait ressembler à des bergers d'églogues. En parcourant cette province, j'ai regretté que le plus noble,

le plus parfait de nos paysagistes, le Poussin, n'eût pas vu ces sites majestueux et pittoresques dignement ornés par ces pâtres jouant de la harpe sur les rochers ou sur le bord des torrens (1).

Cet instrument a toujours été cultivé aussi par le peuple en Irlande. J'ignore pourquoi l'Irlande a pris pour armes une harpe. Deux lyres posées à côté l'une de l'autre étoient, chez les Grecs, le symbole de la douceur et de la bienfaisance. Dans le Nord, les chants guerriers des bardes ont peut-être fait regarder la harpe comme l'emblême le plus naturel du courage et de la victoire.

La petite harpe sans pédales, avec des cordes à boyaux, est, depuis des siècles, d'un usage populaire en Allemagne. Il est bien extraordinaire que,

(1) Ces harpes ont des cordes de laiton, et deux rangs de cordes.

dans un pays où l'on aime autant la musique, on n'ait pas songé plus tôt à perfectionner un instrument si agréable. Apparemment que, profané si longtemps dans les rues et dans les guinguettes, il a été dédaigné parce qu'il étoit avili ; mais c'est cependant un Allemand qui l'a relevé de cet abaissement, et qui, le retirant des tavernes d'Allemagne, l'a fait subitement passer dans les palais des rois. Cette révolution est due à Gaiffre, inventeur des pédales.

L'affectation, qui s'est mêlée à tous les arts, a corrompu aussi le goût en musique ; beaucoup d'artistes, et surtout d'amateurs à prétentions, pour avoir de la *grâce* et de l'*expression*, affectent dans leur jeu une mollesse outrée qui dégénère en niaiserie.

De grands clavecinistes ont établi, de nos jours, qu'il y avoit du charme, non-seulement à ralentir la mesure, mais à jouer hors d'ensemble,

à faire marcher régulièrement la basse et à *traîner le dessus*. Les joueurs médiocres prodiguent, exagèrent cette manière essentiellement vicieuse, qui ne seroit bonne que dans les effets imitatifs, comme, par exemple, pour peindre le sommeil, ou l'épuisement qui suit souvent un grand mouvement de l'âme, tel que la colère, la fureur, etc.; mais cette manière, employée vaguement, ne plaira jamais aux *vieilles oreilles*, accoutumées à désirer avant tout la précision et l'aplomb. La véritable expression est de faire ressortir les notes qui doivent être touchées avec fermeté, et d'adoucir celles qui doivent être adoucies; ceci indépendamment des piano-forte indiqués par le compositeur. Voilà ce que nul maître ne peut enseigner, et ce qui tient au goût et à l'âme; et non les ralentissemens et les manques d'ensemble devenus si communs, et tellement applaudis, que je suis toujours étonnée

qu'on n'y joigne pas la grâce de *jouer un peu faux* : car alors rien ne manqueroit à cette aimable négligence, et beaucoup d'amateurs, sur le violon, ne laissent rien à désirer à cet égard. Ces mêmes amateurs font aussi un usage immodéré des sons coulés ou doublés par une petite note qui précède et qui s'unit au son principal : ces sont ont une grande expression quand on les emploie à propos; mais rien ne rend le violon et le chant plus fades quand on les prodigue. Ce n'est pas ainsi que Viotti joue du violon : c'est à l'école de cet artiste admirable, que tous les amateurs peuvent apprendre que la gentillesse et la sensibilité ne sont jamais de l'afféterie, et que la force, la noblesse et l'exécution la plus brillante peuvent s'allier parfaitement avec la grâce et la douceur.

Des broderies conviennent beaucoup mieux à la musique instrumentale qu'à la musique vocale, parce que l'expres-

sion de la première est toujours beaucoup plus vague, tandis que les paroles déterminent positivement l'expression du chant. Il faut d'ailleurs tout le pouvoir de l'habitude pour ne pas trouver extrêmement ridicules les roulades et les broderies qui suspendent si souvent, pendant plusieurs mesures, la dernière syllabe d'un mot. Une ariette de bravoure n'est jamais qu'une extravagance musicale ; mais cette même ariette, jouée sur un violon ou sur un hautbois, ne choqueroit en rien la raison. Quand les broderies ne dénaturent point le chant, qu'elles ne sont ni communes ni bizarres, elles sont excellentes ; mais en général elles se ressemblent toutes : pour peu qu'on ait l'habitude de la musique, on les prévoit, on les devine aisément ; il en existe un recueil de tradition que tous les maîtres apprennent à leurs écoliers. Il est bien rare que les chanteurs et les joueurs d'instrumens sortent de ce

cercle si connu ; il résulte de ceci un grave inconvénient, celui de mêler à de bonne musique une grande quantité de phrases communes, qui ôtent souvent aux productions nouvelles l'air d'originalité. Pour bien broder, il faut avoir du goût et de l'imagination, et par conséquent du talent pour la composition.

Au reste, je le répète, la musique instrumentale demande particulièrement à être ornée. Il faut absolument, pour charmer, qu'elle soit variée, animée, expressive et brillante. Depuis quelque temps on commence à se lasser des niaiseries sentimentales en musique, et de l'abus des broderies. On a raison ; mais on auroit tort d'en conclure que l'expression n'est pas une partie essentielle de la musique, et que les broderies doivent être prohibées. Il faut que l'expression soit vraie, que les règles musicales soient toujours observées, et que les broderies soient

bonnes et bien placées. On loue beaucoup la musique et le *jeu sage ;* mais la *sagesse* en musique peut facilement paroître insipide, ou ne montrer qu'une prudente timidité. Il faut ne rien hasarder, mais seulement parce qu'il faut être sûr de ce que l'on fait ; ce qui ne dispense nullement de faire des choses extraordinaires. Il faut n'être jamais extravagant ou bizarre, mais étonner toujours. La sagesse n'est point ambitieuse, et dans les arts le talent sublime ne s'acquiert que par l'ambition.

Les instrumens qui ont, comme la voix, l'avantage de soutenir et de filer des sons, tels que la flûte, le violon, etc., doivent être joués avec plus de simplicité que le piano et la harpe, surtout lorsqu'ils exécutent des adagio et des morceaux d'expression. L'adagio, constamment nu sur la harpe, seroit excessivement ennuyeux : il ne peut être joué avec une grande simplicité sur cet

instrument, qu'en y mettant beaucoup de sons harmoniques, dont la douceur convient si bien aux morceaux d'expression.

Plusieurs amateurs, qui n'ont ni cultivé la musique, ni réfléchi sur cet art, affectent de dénigrer les artistes qui s'appliquent à jouer de grandes difficultés : comme si jouer toute espèce de musique, ou n'en jouer qu'une simple et facile, formoient deux genres, dont le dernier dût avoir la préférence sur l'autre ! Il n'en est pas de la musique instrumentale comme de la littérature, où l'on peut, en excellant dans un petit genre, se faire justement un nom célèbre : la raison en est simple, c'est que, dans les opérations de l'esprit, il n'y a rien de mécanique, et que tout le travail du monde ne fera jamais faire, en dépit de la nature, ni une bonne tragédie, ni seulement une jolie chanson. Tout n'est assurément pas mécanique dans le talent d'un grand joueur

d'instrument, puisqu'il faut, pour qu'il atteigne la supériorité, que la nature lui ait donné du goût, l'oreille la plus délicate, un certain genre de sensibilité et l'imagination musicale; mais il y a du mécanisme, et beaucoup, dans ce talent. Le travail seul peut donner à tous l'exécution, du moins jusqu'à un certain point : car il est une certaine exécution rapide, si rare, qu'il est prouvé qu'elle dépend d'une disposition particulière; le seul travail peut mettre en état de vaincre les difficultés les plus extraordinaires, et avec toutes les dispositions possibles, on ne les surmontera jamais sans travail. On a donc le droit d'exiger de l'artiste qui veut s'élever au premier rang, qu'il ait tout ce que la nature et le travail peuvent donner, sans quoi il est condamné à la médiocrité par un arrêt très-équitable. Il doit jouer également bien les petits airs, les variations et les sonates, malgré le mot insignifiant tant répété de

Fontenelle : *Sonate, que veux-tu de moi ?* Mot qui prouve seulement que Fontenelle n'aimoit pas la musique, ou que la sonate qu'il écoutoit étoit mauvaise.

Si un artiste est assez maladroit pour ne faire qu'un usage ennuyeux du talent de jouer facilement les plus grandes difficultés, il est dépourvu de goût et de sens commun, et par conséquent il n'est point un artiste supérieur. Mais il est bien aisé de faire un heureux emploi du fruit d'un travail si utile ; et c'est ce que l'on sent quand les grands maîtres jouent dans le genre simple et gracieux. On peut alors leur appliquer ce vers :

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Leur jeu est plein d'aisance et de facilité, et ils peuvent à volonté l'orner de passages brillans et extraordinaires. Au reste, n'être arrêté par aucune difficulté, c'est posséder l'exercice facile

de tous les mouvemens, de toutes les positions des doigts qui peuvent s'exécuter sur un instrument ; et quand on ne possède pas cela, on n'en joue pas parfaitement.

Observons encore que les artistes, en s'exerçant à jouer toutes les difficultés possibles, étendent l'art de la composition en donnant de grandes facilités de plus aux compositeurs, qui si souvent se refusent de beaux passages, dans la crainte qu'on ne puisse les exécuter.

J'ose dire que la paresse des nombreux amateurs, et même celle des artistes, restreint prodigieusement aujourd'hui le talent des compositeurs ; les plus beaux morceaux de musique concertante ne se vendent point, s'ils sont d'une exécution difficile. Tout le monde chante ; et si peu de personnes prennent la peine d'exercer leur voix, que l'on n'ose plus faire de romances que pour le médium de la voix. Toutes les anciennes romances vont fréquem-

ment au *sol* et au *la ;* aujourd'hui il est rare qu'elles aillent jusqu'au *fa ;* communément elles ne passent pas le *mi.*

Pour donner à la musique, à cet art charmant et consolateur, tout l'éclat désirable, il ne suffiroit pas d'applaudir les grands artistes ; il faudroit décourager les petits talens, parce qu'ils forment aujourd'hui un nombre si effrayant, que c'est malheureusement pour eux que l'on est obligé de composer.

Je suis auteur, j'ai toute ma vie cultivé les arts, et je n'ai jamais loué foiblement un bon ouvrage ou un grand talent. J'ai pu mal juger, mais en *exaltant* trop, et jamais en *rabaissant.* Nul intérêt, nulle considération n'a pu me faire modérer une louange équitable, ou exagérer une critique. Pour dire la vérité, ou ce que j'ai cru l'être, je n'ai songé ni à mes amis, ni à mes ennemis. J'ai pu me taire quelquefois ; mais en

portant un jugement, j'ai toujours exprimé sans détour et sans ménagement ma pensée la plus intime.

J'ai, par étourderie, fait un nombre infini de maladresses. En voici une assez plaisante. Le comte de Schomberg vouloit absolument que j'aimasse d'Alembert, chose à laquelle je n'avois pas la moindre disposition (je n'étois pas encore auteur) ; et malgré les soins du comte de Schomberg, cette liaison a toujours été fort superficielle. D'Alembert m'envoyoit ses discours à mesure qu'il les faisoit imprimer. Un jour il m'en envoya un qui n'avoit point de nom d'auteur ; c'étoit l'éloge de la Condamine. Je le lus rapidement, il me fit plaisir ; et le croyant de d'Alembert, je lui écrivis que j'en étois charmée, et que *je l'aimois infiniment mieux que tous les précédens*. Cet éloge étoit de M. Condorcet. M. de Schomberg me gronda beaucoup de cette balourdise,

qui jeta un grand refroidissement dans mon commerce épistolaire avec d'Alembert.

La bagatelle que je vais écrire fut faite pour être jouée en société, il y a sept ou huit ans. Une jeune personne de la société refusoit de jouer la comédie, en disant qu'elle ne se chargeroit d'un rôle, que si on pouvoit lui en trouver un qui fût le plus intéressant de la pièce, et qui ne contînt qu'un *seul mot;* peu de jours après on lui présenta le rôle de *Rose*, et elle l'accepta.

Le fond de ce proverbe est vrai, je l'ai composé sur une histoire contée jadis au Palais-Royal par le feu comte de Roquefeuille; cette aventure étoit arrivée à un de ses amis (1).

---

(1) On a pris ce sujet ainsi que tant d'autres du même auteur, pour le mettre au théâtre.

Note de l'Editeur.

A BON ENTENDEUR,

SALUT.

ACTEURS.

LE VICOMTE.
L'HOTESSE.
LA FRANCE, valet du Vicomte.
ROSE, servante.

La scène est dans un cabaret, au milieu d'une forêt.

A BON ENTENDEUR, SALUT.

PROVERBE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chambre dans laquelle est un lit, une cheminée et une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, L'HÔTESSE, LA FRANCE.

(*Les deux derniers portent un coffre qu'ils posent sur une table.*)

L'HÔTESSE.

Voilà un coffre terriblement lourd....

LA FRANCE.

Ma foi, oui... je suis en nage.

L'HÔTESSE (*à part*).

Tant mieux, tant mieux, il y aura de l'argent dedans.

LA FRANCE.

Quelle vilaine chambre! monsieur le vicomte couchera là?

L'HÔTESSE.

Oh! dame! vous n'êtes pas dans une auberge de grande route.

LE VICOMTE.

Que m'importe! je ne resterai pas long-temps au lit.

L'HÔTESSE (*à part*).

Non, en effet, *pas long-temps*.

LE VICOMTE.

Une nuit est bientôt passée.

L'HÔTESSE (*à part*).

Oui, elle passera vîte, pourvu que nos hommes puissent revenir à temps....

LE VICOMTE (*à l'hôtesse*).

Que pouvez-vous me donner à souper ?

L'HÔTESSE.

Ce que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

LE VICOMTE.

Je voudrois un poulet et une omelette.

L'HÔTESSE.

Si vous étiez arrivé hier, vous en auriez eu ; mais....

LE VICOMTE.

Eh bien ! du veau froid et une salade.

L'HÔTESSE.

Oh ! nous n'avons point de veau, et la salade n'est pas encore venue : dans ces forêts-ci, on a si peu de légumes !

LE VICOMTE.

Donnez-moi donc du bœuf et des côtelettes.

L'HÔTESSE.

Pour du bœuf, je n'en ai pas, ni des côtelettes non plus.

LA FRANCE.

Que diable avez-vous donc ?

L'HÔTESSE.

Du jambon, de la langue fourrée, et des pommes.

LE VICOMTE.

C'est bon, c'est bon ; allez vite me faire préparer mon souper.

L'HÔTESSE (*à la France*).

Je servirai monsieur, vous pouvez venir.

LA FRANCE.

Allez toujours, je vous suis.

(*L'hôtesse sort.*)

SCÈNE II.

LE VICOMTE, LA FRANCE.

LA FRANCE (*regardant sortir l'hôtesse*).

Quelle diantre de femme est-ce là ?

LE VICOMTE.

Elle n'est pas laide.

LA FRANCE.

Non ; mais elle a je ne sais quoi de hagard et de méchant... En tout, cette

maison-ci ressemble à un vrai coupe-gorge. Diable soit de votre cocher qui s'avise de nous égarer, et qui nous oblige à coucher dans cette maudite taverne !

LE VICOMTE.

Je reconnois à ce discours ta poltronnerie ordinaire. Mais, dis-moi, où a-t-on mis mes chevaux ?

LA FRANCE.

Dans une grange tout-à-fait séparée de cette bicoque et assez loin d'ici ; et la diablesse d'hôtesse nous fait coucher là.... Si vous le permettiez, monsieur, je passerois la nuit sur une chaise, dans votre chambre ; de cette manière, je ne serois pas inquiet de vous....

LE VICOMTE.

C'est-à-dire, que tu serois moins inquiet de toi. Tu me crois plus capable de te défendre que la Fleur, n'est-ce pas ?

LA FRANCE.

Une forêt noire comme un four, un cabaret abominable, une hôtesse qui a la plus mauvaise mine, tout cela est bien effrayant. Je sais tant d'histoires de voleurs et d'assassinats, et toujours dans des forêts....

LE VICOMTE.

Je parie que tu sais aussi beaucoup d'histoires de revenans.

LA FRANCE.

Comment, monsieur, est-ce que vous ne croyez pas plus aux voleurs qu'aux revenans ?

LE VICOMTE.

J'ai beaucoup voyagé, et je n'ai pas plus vu des uns que des autres.

LA FRANCE.

Vous ne croyez pas aux voleurs ? cela est un peu fort.

LE VICOMTE.

Je crois, du moins, qu'ils n'attaquent que des poltrons tels que toi.

LA FRANCE.

Ah, monsieur! souffrez que je reste près de vous, je ne puis me résoudre à vous abandonner.

LE VICOMTE.

Allons, finissons. Va te coucher, et reviens demain matin me réveiller à la pointe du jour.

LA FRANCE.

Puisque vous l'ordonnez, j'y consens; mais c'est bien à contre-cœur. Je vais manger un morceau dans la cuisine, et puis j'irai dans cette chienne de grange. Il y a pourtant ici une chose qui ne me déplaît pas, c'est une petite servante jolie comme un cœur.

LE VICOMTE.

Ah ! voilà pourquoi tu ne voudrois pas aller dans la grange : j'aime mieux ce motif ; mais je n'ai pas vu cette servante.

LA FRANCE.

Non, parce que vous n'êtes pas entré dans la cuisine.

LE VICOMTE.

Et elle est jolie ?

LA FRANCE.

C'est un bijou ; mais elle est bien revêche et bien grognon.

LE VICOMTE.

Quel âge a-t-elle ?

LA FRANCE.

Quinze ou seize ans.

LE VICOMTE.

J'entends revenir l'hôtesse. Allons, va-t'en.

LA FRANCE.

Vous ne voulez donc pas que je reste ?

LE VICOMTE.

Mais, encore une fois, que crains-tu dans une maison où il n'y a point d'hommes ? As-tu peur d'être assassiné par une femme et un enfant de quinze ans ?

LA FRANCE.

Les hommes, peut-être, sont cachés, ou bien dans la forêt, et ils peuvent revenir cette nuit. L'hôtesse ne vous a-t-elle pas dit là-bas qu'elle avoit un mari ?

LE VICOMTE.

Oui, mais qu'il étoit absent pour

deux jours ; et quand il reviendroit, seroit-ce une preuve que nous serons égorgés cette nuit ? Mais finissons cet impertinent dialogue, et va-t'en.

LA FRANCE, *en s'en allant.*

Ah ! que je voudrois être à demain, et sur la grande route !

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE VICOMTE, L'HÔTESSE *apportant tout ce qu'il faut pour mettre un couvert.*

LE VICOMTE, *à l'hôtesse.*

MADAME, ne pourroit-on pas avoir un fagot ? il fait bien froid dans cette chambre.

L'HÔTESSE.

Volontiers. Nous ne manquons pas

de fagots : mon mari est bûcheron. Je vais vous faire apporter du feu, et je reviendrai mettre le couvert. (*Elle pose les assiettes sur une table, et sort.*)

LE VICOMTE.

Cette femme, en effet, a quelque chose de sinistre dans la physionomie, et un regard véritablement farouche. Des gens qui vivent toujours dans les bois, loin de toute société, sont des espèces de sauvages.

L'HÔTESSE, *rentrant.*

La servante, que je viens d'appeler, va vous apporter du bois.

LE VICOMTE.

On dit qu'elle est jolie, votre servante?

L'HÔTESSE, *arrangeant la table.*

Je ne sais pas si elle est jolie; mais

elle est bien niaise. Il n'y a qu'un mois que nous l'avons, et je vois qu'on n'en fera jamais rien....

SCENE IV.

LES MÊMES ; ROSE, *portant du bois dans son tablier, une poignée de paille, et tenant une chandelle allumée.*

LE VICOMTE.

AH ! la voilà ! Quelle charmante figure !....

L'HÔTESSE.

Tenez, tenez, une chandelle à la main, pour mettre le feu sur l'escalier ! demandez-moi un peu... Est-ce que tu ne savois pas qu'il y a de la lumière ici ?... (*Elle s'avance avec colère vers Rose, qui paroît effrayée et se recule.*)

LE VICOMTE.

Doucement, doucement, point de colère, je vous prie. (*A Rose.*) Ma belle enfant, vous êtes bien chargée; donnez-moi la chandelle et ce fagot. (*Rose lui donne la lumière en le regardant avec timidité; elle tressaille et baisse les yeux en soupirant; elle s'approche de la cheminée. Le vicomte prend une chaise et s'assied près du feu.*)

L'HÔTESSE, *mettant le couvert.*

Cette idiote !.... Que je t'y rattrape encore, va !...

LE VICOMTE, *regardant Rose qui, à genoux devant la cheminée, et tournant le dos à l'hôtesse, allume le feu.*

Elle est belle comme un ange.

L'HÔTESSE, *mettant toujours le couvert* (*à part*).

Ces maudits hommes ne viennent point ; je suis sur les épines.

LE VICOMTE (*à part*), *regardant Rose.*

Quel air triste et touchant!....
(*Rose tire son mouchoir, et, comme à la dérobée, essuie ses larmes.*)

LE VICOMTE (*à part*) *fixe attentivement les yeux sur elle.*

Dieu !.... elle pleure !... (*Rose se retourne vers lui, et lui fait signe de se taire, en se mettant le doigt sur la bouche. Elle continue de faire le feu. Le vicomte reste interdit.*)

L'HÔTESSE, *cherchant une fourchette.*

Où diantre ai-je mis cette fourchette ?

(*Le vicomte regardant toujours Rose, elle le regarde une seconde fois, en mettant la main sur son cœur, comme pour lui faire une promesse, et elle répète le signe qui prescrit le silence.*)

L'HÔTESSE, *trouvant la fourchette.*

Enfin la voilà. (*A Rose.*) Ah, çà ! aurez-vous bientôt fini ? faut-y donc tant de lantiponage pour allumer un fagot ?

LE VICOMTE.

C'est que le bois est vert et mouillé.

L'HÔTESSE.

Eh bien ! elle l'a donc choisi com'ça par malice : car nous en avons de sec... (*Rose souffle le feu. On entend frapper avec force à la porte de la maison.*)

L'HÔTESSE (*à part*), *avec joie.*

Ah ! les voilà. (*Rose frissonne ; le soufflet lui tombe des mains.*)

LE VICOMTE, *se levant.*

Qu'est-ce-ci ?

L'HÔTESSE.

C'est mon mari qui revient ; je ne l'attendois pas aujourd'hui.

LE VICOMTE.

Et revient-il seul ?...

L'HÔTESSE.

Oh !... ils sont deux ou trois. (*Rose, que le vicomte regarde, lui désigne, par ses doigts, le nombre de quatre ; elle reprend ensuite le soufflet, et souffle le feu.*)

LE VICOMTE, *à l'hôtesse.*

Deux ou trois ?.... Comment ! ne savez-vous pas précisément le nombre des gens qui sont chez vous ?

L'HÔTESSE.

C'est que.... c'est qu'il y a un garçon de journée qui, quelquefois, ne vient pas. (*On frappe encore.*)

L'HÔTESSE, *criant.*

On y va ! on y va! Excusez, monsieur, je vais revenir. (*Rose pose le soufflet, regarde le vicomte, joint les mains avec expression, et réitère le signe de silence.*)

L'HÔTESSE, *à Rose.*

Allons, petite fille, marchez devant : venez prendre des draps pour faire le lit.

LE VICOMTE, *à l'hôtesse.*

Puisque voilà votre mari, vous pouvez rester en bas. Cette jeune fille suffit pour me servir.

L'HÔTESSE.

Nenni, nenni ! je ne laisse pas une jeunesse comm'ça toute seule avec un homme.

LE VICOMTE.

Vous avez des principes austères, à ce qu'il me paroît.

L'HÔTESSE, *à Rosé.*

Allons donc ! qu'on me suive. Ah ! je te relèverai du péché de paresse.

(*Rose se relève les yeux baissés, et sort avec l'hôtesse, qui la fait passer devant.*)

SCÈNE V.

LE VICOMTE, *seul.*

La France avoit raison. On ne doit pas toujours mépriser les pressenti-

mens d'un poltron. Celui-ci a tout vu d'un seul coup d'œil. Nous sommes dans un coupe-gorge !... Comment cette jeune fille, cette angélique petite créature, se trouve-t-elle au milieu de ces scélérats ?... Il sont quatre... Avec quelle intelligence elle m'a tout appris !... quelle expression dans ses regards ! quel air d'innocence et de candeur !... quelle beauté régulière et ravissante !.... Je ne dois pas éclater : elle m'a tant recommandé le silence ; trois fois elle en a répété le signe.... Son dernier geste exprimoit une promesse, un serment.... de me servir, sans doute. Habitant la maison depuis un mois, elle le pourroit... Mais, si jeune, aura-t-elle l'esprit et le courage nécessaires ? Mes gens ne sont plus ici... Que ferai-je à force ouverte contre quatre assassins, bien armés sans doute ?... Il faut attendre... Ces brigands ne songeront à m'égorger que lorsqu'ils me supposeront endormi... (*Il tire sa*

montre.) Il n'est que neuf heures un quart. Nous avons du temps jusqu'à deux heures du matin. Cette jeune fille a peut-être quelque moyen de me faire évader.... En tout cas, je leur vendrai chèrement ma vie. (*Il tire ses pistolets, et les pose sur une commode.*) On vient, ne faisons semblant de rien.

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, L'HÔTESSE, *apportant le souper.* ROSE *la suit, tenant une paire de draps.*

L'HÔTESSE.

ALLONS, Rose, faites le lit de monsieur; moi, je le servirai à table.

LE VICOMTE.

La table est trop loin du feu; un peu

plus par ici, je vous prie. (*Il la fait poser de manière qu'il puisse voir Rose.*)

L'HÔTESSE.

Où sont les assiettes ?

LE VICOMTE.

Je les ai mises à terre pour poser mes pistolets.

L'HÔTESSE.

Oh ! oh ! des pistolets !.... Est-ce qu'ils sont chargés ?

LE VICOMTE.

Oui, et à balles.

L'HÔTESSE.

C'est bien inutile ici.

LE VICOMTE.

Je n'en doute pas ; mais c'est mon usage.

L'HÔTESSE.

Il n'y a pas de voleurs dans ces cantons.

LE VICOMTE.

Je le sais ; d'ailleurs, je ne les crains pas : avec du courage et de bons pistolets, on mettroit en fuite six voleurs.

L'HÔTESSE.

Six ? c'est beaucoup. (*Le vicomte se met à table. L'hôtesse se place derrière lui pour le servir.*)

LE VICOMTE.

Je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi debout derrière moi ; j'aime à causer quand je mange. Asseyez-vous là, vous boirez un coup avec moi.

L'HÔTESSE.

Grand merci ! j'ai soupé.

LE VICOMTE.

Mais asseyez-vous; je vous demanderai ce qui me sera nécessaire.

L'HÔTESSE.

C'est pour vous obéir. (*Elle s'assied, mais de manière qu'elle se trouve avoir les yeux sur Rose.*)

LE VICOMTE (*à part*).

Ceci n'est pas mon compte. (*Il mange.*) Voilà du jambon qui est excellent.

L'HÔTESSE, *à Rose.*

Dépêchez-vous donc, *Landore;* ce lit devroit être fait.

LE VICOMTE, *laissant tomber un morceau de pain sous la table.*

Ah! mon pain vient de tomber....

L'HÔTESSE.

Je vais le ramasser.... (*Elle se penche sous la table. Le vicomte regarde Rose, qui tire de dessous son tablier un rouleau de cordes, le lui montre d'une main; de l'autre, lui indique la fenêtre; ensuite place les cordes sous l'oreiller du lit.*)

LE VICOMTE, *à l'hôtesse, qui lui rend son pain.*

Pardon, madame.... (*Il mange.*) Votre mari est-il jeune, madame?

L'HÔTESSE.

Entre deux âges.

LE VICOMTE.

L'avez-vous épousé par amour?

L'HÔTESSE.

Oh, ma foi! je ne connois pas l'amour.

LE VICOMTE.

Je n'en dis pas autant.

L'HÔTESSE.

Les jeunes seigneurs comme vous ont toujours des maîtresses.

LE VICOMTE.

Non, je n'ai point de maîtresse, je suis libre ; mais je suis tout prêt à sacrifier ma liberté... (*Il laisse tomber son couteau sous la table.*) Parbleu ! je suis bien maladroit. (*L'hôtesse cherche sous la table. Pendant ce temps, Rose montre d'une main une clef, et de l'autre la fenêtre, et finit par un geste qui indique que c'est elle qui recevra dans la cour et guidera le vicomte. Le vicomte se met à genoux, en appuyant son coude sur le dos de l'hôtesse qui cherche toujours ; et dans cette attitude, il remercie Rose.*

Rose lève les mains et les yeux vers le ciel, comme pour le prier de bénir son projet.)

L'HÔTESSE, *sous la table.*

Mais que faites-vous donc, monsieur ?.... Vous m'écrasez.

LE VICOMTE, *se levant.*

Je voulois chercher aussi.

L'HÔTESSE.

Et je l'avois trouvé ; le voici. (*Elle se relève, et lui rend le couteau.*)

LE VICOMTE.

Ne vous ai-je pas fait mal ?

L'HÔTESSE.

Pardi ! je vous en réponds.... Je suis sûre que j'en ai le dos meurtri.

LE VICOMTE *mange*.

Quelle gaucherie de ma part ! Mais l'intention étoit bonne ; je voulois vous aider. A votre santé, madame. (*Il boit.*) Vous ne voulez pas me faire raison ?

L'HÔTESSE.

Je n'ai pas soif.

LE VICOMTE.

Vous avez l'air soucieux ?

L'HÔTESSE.

De pauvres gens comme nous ont assez de mal pour être soucieux.

LE VICOMTE.

Dans la solitude où vous êtes on vit si innocemment ! une conscience nette et pure console de tout.

L'HÔTESSE, *avec humeur.*

Oh ! je ne comprends pas toutes ces moralités-là.

LE VICOMTE *mouche la chandelle et l'éteint.*

Je suis furieusement étourdi aujourd'hui.... (*L'hôtesse va vers le feu pour rallumer la chandelle. Le vicomte la suit, met un genou en terre, se posant de manière à lui cacher Rose. Il tend une main à Rose, qui lui donne la sienne avec timidité. Le vicomte paroît lui promettre sa foi et prendre le ciel à témoin de son serment.*)

L'HÔTESSE.

Pour Dieu, monsieur ! ne m'aidez pas. Vous me poussez ; vous allez me jeter dans le feu.

LE VICOMTE.

Je voudrois vous donner du papier.

L'HÔTESSE.

Voilà la chandelle allumée. (*Elle la rapporte sur la table*). Je crois que monsieur a soupé. Rose, tirez les rideaux; descendez en bas, et couchez-vous tout de suite.

LE VICOMTE.

Pour moi, je compte veiller deux ou trois heures; il faut que j'écrive....

L'HÔTESSE.

Pourtant, vous partirez demain de si grand matin!

LE VICOMTE.

Oh! n'importe; il me faut très-peu de sommeil: d'ailleurs, il faut absolument que j'écrive quelque chose d'important, que je veux laisser demain en passant à la première poste; ainsi, je ne

me coucherai que dans trois heures et demie, au plus tôt.

L'HÔTESSE, *à part.*

Cela est bon à savoir (*Haut.*) Rose, passez devant. (*Rose passe lentement, les yeux baissés.*)

LE VICOMTE, *suivant des yeux Rose.*

Ma montre est dérangée ; je voudrois pourtant bien savoir l'heure.

ROSE, *se retournant.*

Minuit.

L'HÔTESSE, *à Rose.*

De quoi vous mêlez-vous ? Qu'est-ce qui vous parloit, bavarde ?

LE VICOMTE, *à part.*

Minuit !.... J'entends.... (*Haut.*) Il n'est sûrement pas encore onze heures ?

L'HÔTESSE, *à Rose.*

Tâchez, une autre fois, de retenir votre langue. Je n'aime pas les caquets, entendez-vous ? Allons, allons, passez votre chemin. (*Rose sort. L'hôtesse prend une des deux chandelles.*)

LE VICOMTE.

Je vous prie, madame, de me laisser deux chandelles, parce que, comme je vous l'ai dit, je ne me coucherai que dans deux ou trois heures.

L'HÔTESSE.

Fort bien.

LE VICOMTE.

Bonne nuit, madame.

L'HÔTESSE.

Votre servante, monsieur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE VICOMTE, *seul.*

Je n'en reviens pas... Quelle finesse ! quelle présence d'esprit à quinze ans !.. Comme elle a saisi ma pensée, et su m'indiquer l'heure !..... Au milieu des dangers qui m'environnent, je ne puis penser qu'à elle. Quelle expression céleste animoit ses traits, lorsque ses beaux yeux, baignés de pleurs, se sont élevés vers le ciel, et sembloient implorer l'assistance divine ! (*Il se promène en rêvant.*) Eh bien ! Si son âme et son esprit répondent à l'idée que je m'en fais, si ses sentimens s'accordent avec les miens, je suis mon maître, j'ai de la fortune, une parfaite indépendance... (*Il se promène.*) Les ingrats seuls seront surpris, et seuls ils me condamneront... (*Il se promène.*)

Il est donc vrai que l'amour peut naître si subitement ! Quand je ne lui devrois pas la vie, cette figure incomparable, cette grâce, ce maintien m'auroient toujours tourné la tête. (*Il se promène.*) Examinons un peu ce qui se trouve au bas de cette fenêtre. (*Il va examiner la fenêtre.*) Le clair de lune est assez beau. (*Il revient.*) La fenêtre donne sur une cour. J'ai pu distinguer une porte qui doit conduire au bois, la clef que Rose m'a montrée est sans doute celle de cette porte. Rose m'attendra dans la cour, et me fera sortir par cette issue... Intéressante créature ! ce sera mon ange libérateur !.... Voyons les cordes qu'elle a placées sous le chevet du lit. (*Il va les prendre, il s'assied et les déroule.*) Elle n'a pas oublié d'y faire des nœuds de distance en distance. Ce sont ses mains délicates qui ont formé ces gros nœuds ! (*Il les baise.*) Ah ciel ! un billet !.... (*Il le déploie et lit :*) A minuit. Elle avoit prévu ma

demande ! (*Il relit :*) A-minuit ! Ces mots resteront à jamais placés sur mon cœur. (*Il met le billet dans son sein...*) Ainsi elle sait écrire ! Quel est donc cet être angélique ! Quel événement bizarre l'a conduit dans cette maison infernale !.... Oh ! qui que tu puisses être, Rose, ma chère Rose, je suis à toi, non pour corrompre la vertu touchante qui m'aura sauvé, mais pour devenir, à mon tour, ton protecteur;.... je serai ton époux, ou je te servirai de père !... Tu as déjà reçu mes sermens, lorsqu'ici, tombant à genoux, je t'ai donné ma foi.... Oui, puissé-je expirer sous le fer des meurtriers, si je devois être un jour assez lâche pour tromper ton innocence et trahir ton espoir !.... (*Il regarde sa montre.*) L'heure avance, preparons-nous toujours. (*Il prend ses pistolets, et les met dans sa poche.*) Rose me conduira d'abord à la grange où sont mes gens ; mon cocher est un brave garçon, et la France fera nom-

bre. D'ailleurs, les brigands ne s'apercevront vraisemblablement pas de mon évasion, nous partirons sur-le-champ. J'ai de bons chevaux, nous irons regagner la plaine, pour retourner à la dernière ville que j'ai quittée; nous serons sûrs, alors, de ne pas nous égarer, et là nous ferons nos dispositions... O moment de joie et de ravissement, où, sorti de cet affreux repaire, je presserai contre mon sein l'ingénieuse et sensible Rose! où, libre d'inquiétude et de crainte, je lui renouvellerai des sermens dictés par l'amour et la reconnoissance!... (*Il regarde à sa montre.*) Minuit moins sept minutes. Allons, il est temps de partir. Ciel, qui lis dans mon cœur, favorise notre fuite, et bénis nos projets! (*Il va à la fenêtre, passe sous le rideau, et disparoît.*

J'ai parlé jadis, avec assez de bon sens pour une femme, de la *tolérance*

philosophique. Plusieurs écrits insérés dans les journaux m'ont fait naître à cet égard quelques idées nouvelles, et je terminerai par ces réflexions ce second volume des Souvenirs.

Examen de cette question considérée sous les seuls rapports politiques et moraux : L'intolérance religieuse est-elle plus nuisible ou plus dangereuse que ne peut l'être la tolérance philosophique du dix-huitième siècle?

Pour jeter du jour sur cette question, il suffira d'examiner deux propositions extrêmes et opposées entre elles sur cette matière :

Un écrivain philosophe a dit : *Soyons tolérans, ne méprisons personne : tout homme et toute opinion a son prix.*

Un écrivain religieux, (M de Bonald, a dit : *L'Être souverainement intelligent doit être par une nécessité de sa nature souverainement intolérant (dans le sens absolu), parce qu'à ses yeux aucune opinion* ne peut être in-

différente, et qu'il connoît en tout le vrai et le faux des pensées des hommes et toutes leurs conséquences dans l'avenir.

Examinons d'abord la pensée philosophique : Ne méprisons personne. Quoi ! l'on ne pourra mépriser un libelliste, un poltron, un lâche, un fripon avéré ? Non : l'ordre est positif, ne méprisons personne, tout homme et toute opinion a son prix. Ainsi donc l'opinion que le suicide est un acte sublime, les opinions des athées et des matérialistes ont leur prix ! Les opinions de Marat avoient leur prix, quand il proposoit d'égorger la moitié de la France pour diminuer la population ; cette opinion avoit son prix, et Marat lui-même avoit le sien !.... Que résulte-t-il de cette tolérance ? sur quel sentiment est-elle fondée, et quelles en sont les conséquences ? Si l'on trouve que chaque opinion a son prix, on n'a certainement nulle idée fixe et

déterminée sur la nature des choses, sur la raison et sur la morale ; c'est ce qui s'appelle n'avoir aucun principe, car rien ne rend plus tranchant que les principes bien arrêtés : quand on s'est fait la loi de les suivre, on est convaincu qu'ils sont bons, utiles et fondés ; il est impossible alors de ne pas trouver extravagant et vicieux ceux qui s'en écartent ; il est dans la nature de l'homme de s'attacher passionnément à tout ce qui lui a coûté de grands efforts et une longue étude : n'eût-on recueilli qu'une erreur d'une profonde méditation, cette erreur seroit chère, et formeroit l'opinion la plus obstinée ; mais combien cette opinion seroit plus ferme encore si elle étoit fondée, puisque les événemens et toutes les réflexions nouvelles concourroient à l'affermir ! Combien tout ce qui la combattroit paroîtroit déraisonnable et faux ! Et quel prix peut avoir ce qui est faux ? S'il existe un *bien* ou un *mal* dans toutes

les choses importantes, la neutralité d'opinion dans ce cas est insensée ou coupable, et souvent l'un et l'autre; elle vient, ou du manque de lumières, ou de la plus odieuse lâcheté, ou d'une criminelle indifférence. Si le philosophe qui décide que *toute opinion a son prix*, étoit sur le trône, trouveroit-il que les opinions qui tendent à ébranler le trône et à renverser la monarchie, ont leur prix? ne seroit-il pas forcé de réprimer ces opinions? Faut il un intérêt direct et personnel pour combattre ce qui est dangereux? Que deviendroient ceux qui gouvernent, si tous les écrivains et presque tous les sujets avoient cette excessive tolérance? Nous le savons, nous l'avons cru : c'est cette hypocrite douceur et ces maximes pernicieuses qui ont produit l'anarchie et les massacres.

Tout homme qui fait imprimer une maxime, propose dans sa pensée une loi, c'est-à-dire, qu'il invite tous ses

lecteurs à suivre cette maxime, à la mettre en pratique. Peut-on se représenter rien de plus inepte qu'un souverain et des hommes d'état qui agiroient en conséquence de cette maxime : *Ne méprisons personne, tout homme et toute opinion a son prix ?* Peut-on imaginer rien de plus corrompu qu'une société où cette maxime seroit reçue, puisqu'aucune folie, aucune action n'y pourroit paroître déshonorante ? Qui ôteroit à l'homme la faculté de mépriser, lui ôteroit celle d'admirer ; qui ne peut mépriser des sottises dangereuses, est hors d'état d'admirer ce qui est juste, grand et sublime.

Qu'est-ce qu'un gouvernement ferme, et par conséquent respectable ? Ce n'est assurément pas un gouvernement tolérant : car c'est un gouvernement qui veut une exacte obéissance, un gouvernement qui sans cesse contient et réprime, qui punit avec sévérité tout

ce qui trouble l'ordre établi, et tout ce qui est contraire aux lois. La religion, base nécessaire de la morale, seul frein véritable du peuple, n'est-elle pas aussi l'une des lois de l'état ? Le souverain doit-il et peut-il permettre qu'on l'outrage, lui auquel elle donne un caractère sacré, lui qu'elle commande de révérer et de chérir ?

Qu'est-ce qu'une société distinguée par ses mœurs ? C'est une société essentiellement intolérante, une société d'où l'on exclut, d'où l'on bannit ceux que les lois ne peuvent condamner, ceux qui ne sont que soupçonnés avec vraisemblance de mauvaises actions, ceux même qui peuvent au fond être innocens, mais auxquels le manque de bienséances et l'étourderie donnent une apparence vicieuse. Qu'est-ce que la délicatesse sur le point d'honneur, sur la décence, sur la probité ? C'est une extrême intolérance qui fait qu'on rejette les alliances et les liaisons de

ceux qui n'ont pas une bonne réputation, et qu'on s'offense d'un mot qui blesse la sienne. Et c'est cette intolérance qui rend une nation respectable : elle seule constitue les bonnes mœurs. Grâce aux maximes philosophiques, nous ne l'avons plus cette utile intolérance. Suivant les vœux du philosophe que j'ai cité, nous ne *méprisons personne*, et nous avons poussé la tolérance jusqu'à ne pas trouver blâmables les actions mêmes d'où dépendent la sûreté des fortunes particulières et l'intérêt de l'état. La banqueroute, avec de certaines circonstances, n'est plus un déshonneur; et néanmoins, pour le bien public, il faudroit que la plus innocente fût une tache ineffaçable.

Voilà une partie des funestes conséquences de la maxime philosophique : quel mal pouvoit résulter de celle de M. de Bonald, qui a tant révolté certains journalistes ?

L'Être souverainement intelligent

doit être, par une nécessité de sa nature, souverainement intolérant. Qui doute en effet que la pureté et la perfection même n'envisagent le vice avec un plus invincible éloignement que des êtres imparfaits, sujets aux passions ? Et quel mal cette idée peut-elle faire à la société, quand on sait en même temps que cet être pur et parfait pardonne tout au repentir ? Tandis que l'opinion qui fait de Dieu un philosophe encyclopédiste, excusant tout et ne punissant rien, ne peut être que très-funeste. La tolérance philosophique autorise entièrement les mauvaises mœurs, la désobéissance aux lois et au souverain, et la licence en tout genre.

L'intolérance religieuse n'autorise nullement les cruautés, les bûchers de l'inquisition : car l'évangile réprouve formellement ces barbaries. Mais elle donne à l'intolérance politique un appui nécessaire au maintien de l'ordre ; elle consacre, elle fortifie les lois et

l'autorité, en imprimant le sceau de la réprobation sur tout ce que le souverain doit désirer qui soit haï et méprisé ; elle sanctionne les sévérités et les rigueurs indispensables, appelées *tyrannie* par la philosophie du dernier siècle ; enfin elle est si utile, si nécessaire aux rois et à la tranquillité des peuples, que sans elle nul système politique de gouvernement ne sera parfait.

Il faut observer que le peuple, incapable de saisir les nuances, et n'ayant sur tous les objets que des idées absolues, ne voit dans la tolérance qu'une approbation tacite, ou l'impuissance d'empêcher le mal ; il croit qu'on approuve ce qu'on excuse, et qu'on ne peut réprimer ce qu'on supporte. Ainsi la tolérance trop étendue, c'est-à-dire la tolérance philosophique, lui inspire le mépris ou corrompt son jugement. Enfin le gouvernement le plus parfait sera toujours celui où l'on récompen-

sera le mieux les vertus, les travaux utiles et les talens, et où l'on tolérera le moins le vice et les folies imprudentes et dangereuses.

FIN.

00102571

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015